



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

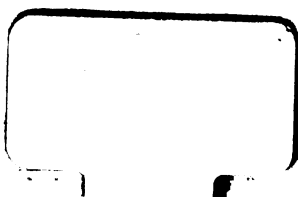
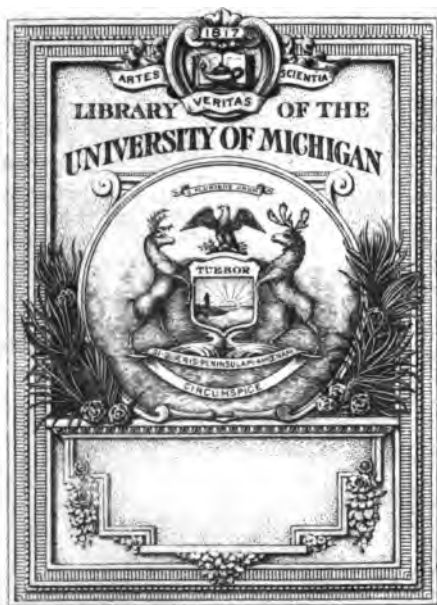
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

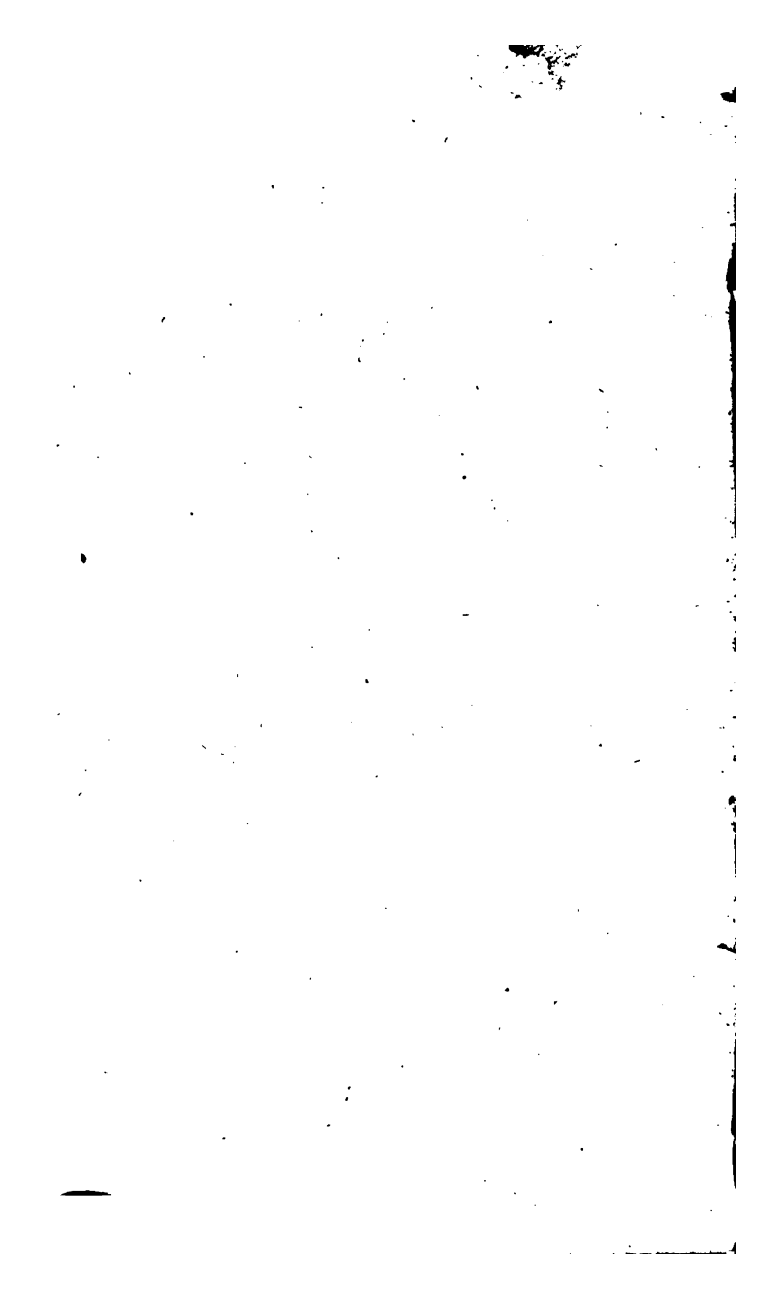
## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

*Nochelambert file*







LETTRES

D'ELISABETH SOPHIE

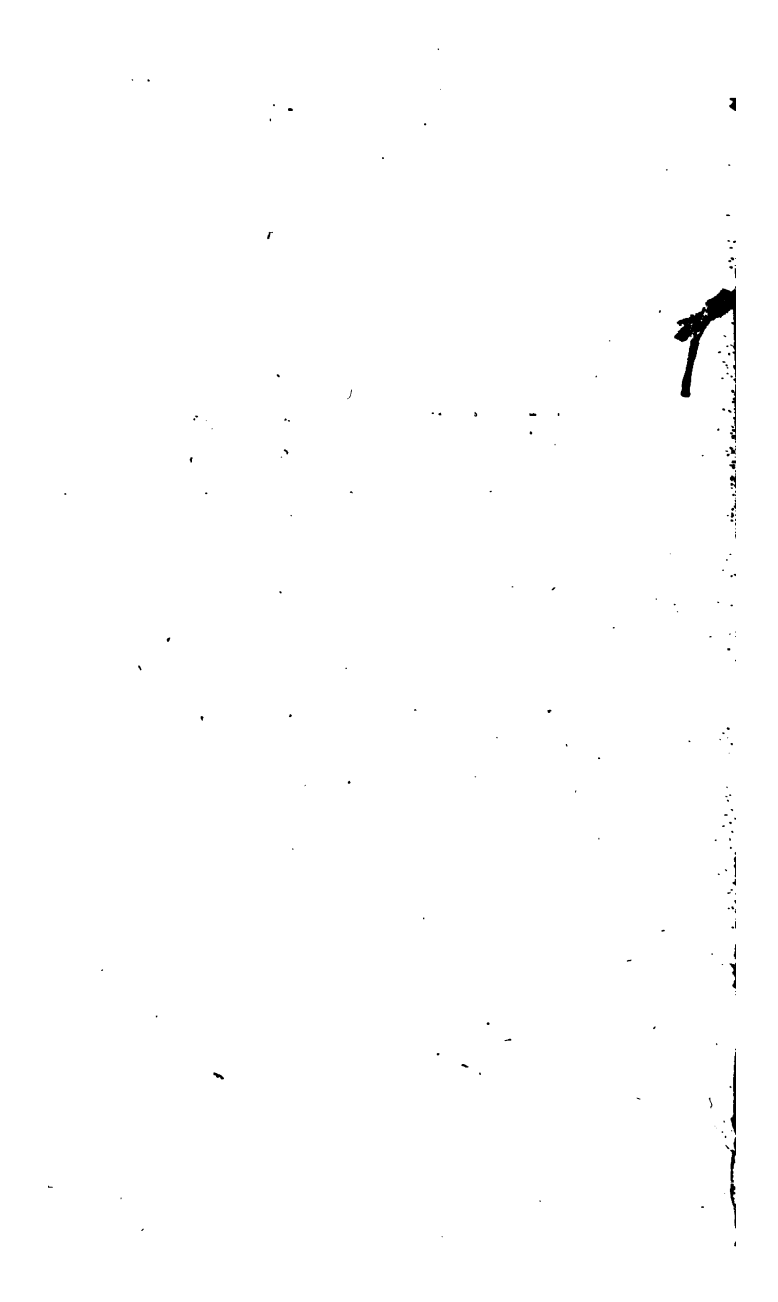
*DE VALLIERE,*

A

LOUISE HORTENCE

*DE CANTELEU,*

SON AMIE.



LETTRES  
D'ELISABETH SOPHIE  
*DE VALLIERE,*  
A  
LOUISE HORTENCE  
*DE CANTELEU,*  
SON AMIE;  
*Marie Jeanne*  
*PAR MADAME RICCOBONI.*  
SECONDE PARTIE.



A PARIS.  
Chez HUMBLLOT, Libraire, rue  
Saint Jacques, à côté de Saint Yves.

---

M. D. CC. LXXII.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*



848

R-474

lc

v.2

704638 - 129



# LETTR ES

D'ELISABETH SOPHIE  
DE VALLIERE.

A

LOUISE HORTENCE  
*DE CANTELEU,*  
SON AMIE.



*XL, LETTRE.*

Paris, 25 Septembre 17<sup>92</sup>.

**II** ÉLAS, ma chere! quelle inquiétude, quelle tristesse remplit en ce moment une maison où la plus douce tranquillité regnoit encore ce matin : le plus étrange

*II, Partie,*

A

(2)

accident nous alarme , nous fait craindre pour la raison , pour les jours de Mylord Lindsey. Sans que rien ait annoncé de l'égarement dans son esprit , ou du dérangement dans sa santé , après un long évanouissement , des transports , un délire effrayant , la plus terrible agitation ! foible , abattu , tout en pleurs , il vient de quitter Malzais , de retourner chez lui. Monsieur de Monglas l'accompagne ; il ne veut pas l'abandonner dans ce cruel état.

Une circonstance bien étonnante ajoute à l'émotion que cet événement me cause. Les papiers demandés par Monsieur de Monglas , m'ont été remis comme on fortoit de table. Je les lui ai donnés ; il les a reçus avec joie , m'a remerciée de ma complaisance , à passé tout de suite

dans son cabinet , a fait prier Mylord de s'y rendre. Hortence , il lui lisoit ces papiers à l'instant où ce mal subit , imprévu l'a forcé d'interrompre sa lecture & d'appeler au secours de son ami.

Quelles idées me frappent . . . .  
 Mais cela n'est pas possible ! comment cette aventure écrite par Madame d'Auterive , arrivée depuis tant d'années , auroit-elle pu jeter Mylord Lindsey dans un si grand anéantissement , exciter ses cris , ses larmes ? . . . . Quel rapport ces deux malheureux Etrangers . . . . Son ame est tendre ; il est Anglois ; peut-être le sort de ses infortunés compatriotes a-t-il vivement touché son cœur compatissant . . . . Mais cette longue foiblesse , des regrets , des pleurs ! peut-être les connoissoit il ? . . . . Hortence , que penser . . . .

( 4 )

Quoi ! le hasard découvroit-il ? ...  
Je ne sçais si je dois le souhaiter ;  
je pense avec une sorte d'effroi aux  
premiers mouvemens de Mylord  
Lindsey quand je m'offris à ses  
yeux. Je crois vous l'avoir dit : mes  
traits parurent réveiller en lui de  
tristes , de cruels souvenirs. . . . Mi-  
nuit sonne . . . . Monsieur de Mon-  
glas devoit écrire , envoyer un de  
ses gens ; la Marquise l'attend en-  
core . . . . J'entends une voiture. . .  
c'est lui , c'est le Marquis. . . . le  
cœur me bat . . . . je vous laisse ,  
ma chere , je descends. . . .

*Deux heures du matin,*

Jamais la malheureuse Sophie ne  
fut plus digne de votre pitié. Grand  
Dieu , quel trait est suspendu sur  
ma tête ! que m'a-t-on dit ? Quel

funeste secret est caché dans le sein  
 de Mylord Lindsey ! il est trop vrai,  
 le cahier de Madame d'Auterive a  
 causé son accident. *Ah ! ces infortunés n'étoient point des étrangers pour moi*, a-t-il répété plusieurs fois à Monsieur de Monglas : il frémissait en le disant. Mais, ma chère, ce qui m'étonne, ce qui m'alarme, il ne peut plus, il ne veut plus me voir. Il ne *levera jamais les yeux*, dit-il, *sur la triste Orpheline dont il ignoroit l'existence*. Hortence, qui suis-je donc ? dois-je le jour à un infâme ravisseur ? serois-je le fruit de la honteuse foiblesse d'une femme méprisable ? est-ce un frère irrité, est-ce un époux trahi, dont la main perça le cœur : hélas ! de qui ? . . . . Le Vengeur du crime étoit-il un parent, un frère de Mylord Lindsey ? . . . . quelle confusion dans mes

idées ! Monsieur de Monglas ne peut les éclaircir. Son ami, malade, accablé d'une douleur inexprimable, l'a supplié de le laisser à lui-même : il a promis de lui dévoiler tous ses secrets, quand son esprit plus calme lui permettroit de parler ou d'écrire. Le Marquis pense que ma mère intéressoit vivement Mylord ; mais il n'a pu s'assurer du lien qui l'attachoit à elle.

Après avoir souhaité pendant un an de me connoître, faut-il que je tremble dans l'attente d'une découverte mille fois demandée au Ciel par mes vœux les plus ardens. Aimable & cher Germeuil ! j'espère qu'elle me rapprocheroit de toi. D'agréables idées flattoient souvent mon cœur, dans ces momens où la raison assoupie laisse à l'imagination le pouvoir de se former de riantes

(7)

images, d'amuser nos desirs par de  
douces illusions. . . . Mylord Lind-  
sey ne veut plus , il ne peut plus le-  
ver les yeux sur moi ! que ce peu de  
mots me trouble , m'effraye . . . .

Quel mépris, quelle horreur de-  
voient lui inspirer ces deux infor-  
tunés, si leur fin déplorable n'a pu  
éteindre sa haine, si le malheureux  
enfant arraché de leur tombe, ra-  
nime & partage son aversion, ses  
dédains. . . . Ah , ma chere , je suis  
humiliée, je le suis, jusques au fond  
du cœur.

*A midi.*

Un des gens de Monsieur de  
Monglas revient de chez Mylord  
Lindsey. Il n'a pu lui parler. John,  
son Valet de chambre, troublé,  
baigné de larmes, lui a dit que son  
Maître avoit un peu de fièvre,  
beaucoup d'agitation dans l'esprit,

A iv.



& le cœur violemment oppressé.

O ma tendre amie , plaignez-moi ,  
 consolez-moi ; une amertume affreuse  
 se mêle à ma crainte , à tous les  
 mouvemens de mon ame.

---

*XLI. LETTRE.*

**M**A main peut à peine con-  
 duire ma plume : je tremble , je  
 frémis des malheurs dont je puis  
 devenir la cause . . . . Le désordre de  
 mon esprit me permettra-t-il ? . . . .  
 Hortence ! mes craintes n'étoient  
 que trop fondées. Monsieur de Ger-  
 meuil depuis quelques jours à huit  
 lieues de Malzais , chez le Comte du  
 Roure , instruit des propos du voi-  
 sinage , croit qu'éblouie par la for-  
 tune de Mylord Lindsey . . . lui ,

ma chere , lui , penser ! . . . il m'a  
quitte à l'instant ; il est parti fu-  
rieux . . . Ah , l'ingrat ! comment  
n'a-t-il pas lu dans mon cœur ?

Eveillée fort matin par mon in-  
quiétude , je suis descendue dans les  
jardins ; l'habitude , plus que mon  
choix , m'a fait suivre les bords d'un  
canal dont le tour règle assez souvent  
ma promenade solitaire. Je marchois  
lentement , l'ame triste & l'esprit  
occupé. Un homme sorti de der-  
riere une palissade , observant si  
personne ne pouvoit l'appercevoir ,  
s'est avancé , ma paru venir à ma  
rencontre : je ne sçais quelle crainte  
m'a fait retourner sur mes pas ; il  
a pressé sa marche , j'ai hâté la  
mienne ; je commençois à courir ,  
quand le son d'une voix trop con-  
nue a frappé mon oreille , ému  
tous mes sens par ses douces infle-

xions. Arrêtez , Sophie , arrêtez ;  
 me crioit-on , n'évitez pas le mal-  
 heureux que vous désespérez. O ,  
 ma chere , il m'eût été bien inutile  
 de vouloir fuir : j'ai treffailli , je  
 suis restée sans force , interdite ,  
 immobile : en me joignant , Mon-  
 sieur de Germeuil m'a trouvée prête  
 à perdre connoissance. Saisi lui-  
 même , ne pouvant parler , il a passé  
 ses bras autour de moi , m'a soute-  
 nue , m'a conduite sur un banc de  
 gazon , est tombé à mes pieds , &  
 couvrant son visage de mes deux  
 mains , qu'il serroit avec ardeur , il  
 les a baignées de ses larmes brû-  
 lantes.

, Ah ! quel sentiment a pénétré  
 mon ame , mes lèvres n'ont pu  
 s'ouvrir , je n'ai pu faire un mou-  
 vement pour retirer mes mains ; mes  
 yeux n'ont pu retenir les marques

visibles de mon attendrissement ; un cri s'est échappé du fond de mon cœur. Monsieur de Germeuil a levé la tête , & me considérant avec une inquiète , une sombre attention : Pourquoi pleurez-vous , Mademoiselle , m'a-t-il demandé d'un air abattu ? quel intérêt vous touche en ce moment ? craignez - vous que Mylord Lindsey ne me surprenne à vos genoux ? craignez - vous que je vienne attaquer ses jours ? ... Inhumaine ! m'aviez-vous condamnée à ne jamais vous revoir ? vous flattiez - vous de n'entendre jamais les plaintes d'un cœur irrité , d'un ami trompé , d'un Amant abandonné ?

Tant d'injustice dans cette interprétation de mon silence , de mes larmes , m'a , vivement blessée. Eh quoi ! Monsieur , me suis-je écriée ,

Vous ai-je donné le droit de me  
 traiter avec si peu d'égards, de  
 m'insulter par des reproches, de  
 me forcer à rougir d'une condes-  
 cendance ? .... Non, cruelle ! à-t-il  
 brusquement interrompu, en se  
 levant, en s'éloignant de moi,  
 non, vous ne m'avez donné de  
 droit, que celui de me plaindre de  
 vous. Insensible à ma tendresse,  
 vous avez également rejeté les  
 empressements de l'amour & les  
 soins de l'amitié ; votre fierté, vo-  
 tre indifférence ne vous ont pas  
 permis de distinguer le compagnon  
 de votre enfance de ces hommes  
 méprisables dont vous pouviez re-  
 douter les pièges ou la témérité.  
 Vous avez craint celui qui méritoit  
 votre confiance. Son amour, son  
 honneur, son respect n'ont pu vous  
 rassurer ; vous l'avez fui comme

un vil séducteur , vous avez préféré l'abaissement à des offres aussi décentes que désintéressées ; vous n'avez pu croire votre ami sincère ; vous n'avez pu le croire généreux , ingrate ! & vous vous reprochez de la condescendance ?

Je suis malheureuse , bien malheureuse , lui ai-je dit , plus touchée de sa douleur qu'irritée de ses expressions ; vous me connoîtrez mieux un jour , Monsieur , & peut-être vous repentirez-vous d'avoir pénétré d'amertume un cœur , dont la plus sensible peine est de troubler la tranquillité du vôtre ,

Un rayon de joie a brillé dans ses yeux humides de pleurs ; il s'est assis près de moi , a pris une de mes mains , l'a retenue malgré mes efforts , O , ma cousine , m'a-t-il dit , d'une voix basse , altérée par

son émotion, ô , ma Sophie ! tant  
 de rigueurs n'ont point éteint , n'ont  
 point affoibli cette passion née  
 avec mon intelligence , le premier  
 & le plus cher de mes sentimens ;  
 elle s'est entretenue par les charmes  
 de votre esprit , par la noblesse de  
 votre ame ; j'admire , je révère vos  
 vertus , même cette austérité de  
 principes dont vous me forcez de  
 gémir. Je vous aime , je vous adore ,  
 je ne puis vivre sans vous , je ne  
 puis plus vivre éloigné de vous !  
 Ah , si la plus sensible peine de vo-  
 tre cœur est de bannir la paix du  
 mien , rendez-la moi , ma charmante  
 amie ! il m'est impossible de la re-  
 couvrer dans la distance , dans l'in-  
 certitude où vous me tenez. Cette  
 main , que je me sens heureux de  
 presser entre les miennes , cette  
 main peut seule assurer mon bon-

**heur.** Ah ! donnez-la moi , ma cou-  
 sine , donnez-la moi par pitié , si  
 vous n'osez me la présenter comme  
 un don de l'amour. Fixer à jamais  
 mes yeux sur cet aimable visage ,  
 jouir , loin du monde & du bruit ,  
 des plaisirs d'une douce intelligence ,  
 passer tous les instans de ma vie  
 près de vous , dans la flatteuse assu-  
 rance de vous plaire , d'être aimé  
 de vous , voilà le bien suprême , le  
 bien où tendent tous mes vœux. Il  
 n'est plus tems d'hésiter , de crain-  
 dre , de m'opposer de vains préju-  
 gés , des devoirs que rien ne vous  
 impose ; vous êtes libre , je le suis ;  
 péricule tout ce que l'orgueil inventa  
 pour gêner les droits de l'amour &  
 de la nature ; il m'est permis d'en-  
 freindre de dures loix quand je puis  
 m'en affranchir sans blesser l'hon-  
 neur , sans élever contre moi d'au-



se murmure que celui de l'intérêt  
& de la vanité.

O , ma chere ! quelle image séduisante s'est offerte à mes regards , a porté dans mon cœur l'oubli du reste de l'Univers ! avec quelle rapidité j'ai perdu de vue tout ce qui n'étoit point Monsieur de Germeuil ! quel mouvement enchanteur m'agitoit , me pressoit de parler , d'être vraie , de laisser connoître au Marquis tous les sentimens de mon ame , de dire comme lui , de répéter après lui , vous plaire , être aimée de vous : ah ! c'est pour moi le bien suprême. . . . Eh ! d'où vient , d'où vient ne l'ai-je pas dit ? il m'auroit quittée satisfait , content . . . je voudrois . . . oui , je voudrois . . . mais tout est fini , je l'ai mortellement offensé , je ne le verrai plus . . . il me hait . . . je me meurs de douleur.

Ma

( 17 )

Ma rougeur, mon embarras , ma confusion animoient ses espérances ; il me conjuroit à genoux de les confirmer par un tendre aveu ; je cédois à ses prieres , quand en portant sur lui mes timides regards , un triste retour de ma raison égarée a remis devant mes yeux tant d'obstacles disparus un instant , j'ai pensé à l'éclaircissement redouté qui peut-être alloit m'avilir encore , placer de nouvelles barrières entre Monsieur de Germeuil & moi : j'ai soupiré, j'ai repoussé ses bras qui m'entouroient ; cessez , Monsieur , cessez d'exiger , lui ai-je dit , un aveu que je ne puis faire. Dans quels tems me le demandez vous ? Mon sort va changer ; Mylord Lindsey en est actuellement l'arbitre , attendez au moins . . . . furieux il s'est levé , qu'entends-je ? s'est-il écrié ;

*II. Partie*

*B*

il est donc vrai ? ..... *l'arbitre de  
votre sort !* lui ? Mylord Lindsey !  
non , tant que je respire il ne le  
fera pas. Quoi ! cet Etranger me  
raviroit ? ..... Vous pleurez in-  
grate. .... Ah , s'il vous est cher ,  
tremblez ..... je ne me connois  
plus .... adieu. .... J'ai voulu l'ar-  
rêter , le retenir ; laissez - moi ,  
cruelle , laissez-moi , a-t-il répété ;  
en rejetant ma main loin de lui ,  
je n'écoute rien , vous m'en avez  
trop dit ; frémissez d'entendre en-  
core prononcer mon nom , craignez  
de ne jamais vous le rappeler sans  
peine & sans remords. En parlant  
il fuyoit , mes yeux baignez de  
larmes l'ont vu disparaître. ... Dieu  
tout-puissant , veilles sur ses jours.  
J'accepte de ta main tous les maux ,  
toutes les humiliations , toutes les  
douleurs ! mais préserve-moi de la

destinée de mon infortunée mere ;  
 que je n'expire point à la vue du sang  
 de celui . . . O , ma chere Hortence ,  
 joignez vos vœux à ceux d'un cœur  
 accablé sous le poids de l'affliction.



### *XLII. LETTRE.*

**D**ANS quelle démarche la  
 crainte à pu m'engager ! mon Dieu,  
 ma chere, Monsieur de Germeuil  
 connoît en ce moment toute la foi-  
 bleffe de mon cœur. J'ai passé la  
 nuit entiere à vaincre mes scrupu-  
 les , à surmonter ma délicatesse ; je  
 viens d'écrire à ce cruel , à ce tour-  
 mentant ami. Je lui confie mes des-  
 seins sur l'avenir , votre généreuse  
 promesse ; je l'instruis de ma posi-  
 tion à l'égard de Mylord Lindsey ,

des circonstances qui ne me permettent pas d'envisager un changement favorable à ses intentions : je lui avoue combien je desirerois un état, une fortune capable de diminuer la distance qui m'éloigne de lui ; j'ose l'assurer d'une préférence dont il n'eut jamais dû douter ; je lui dis , je lui jure qu'il m'est cher , qu'il me le fera tout le tems de ma vie. Un exprès est parti de grand matin . . . . . Avec quelle émotion j'attends son retour ô , ma chere amie, qu'ai-je fait ! je rougis en songeant . . . . oui , je me reproche , . . . . dans le calme de mes sens, pourrai-je me pardonner ? . . . mais la nécessité m'a contrainte . . . . Ah ! faut-il que sa fureur m'entraîne loin de moi-même , m'arrache un aveu : . . . . pourquoi , pourquoi n'ai-je pu l'accorder à son amour ?

Un des gens de Mylord Lindsey vient d'apporter un paquet à Monsieur de Monglas ; la Marquise & lui se sont enfermés pour le lire. Le cœur me bat avec violence. Cet écrit va dévoiler . . . . quoique vive & pressante , ma curiosité cède à un intérêt plus pressant encore : c'est la réponse de Monsieur de Germeuil , dont l'attente m'agite ; c'est sa colère , c'est sa prévention , c'est sa douleur qui me trouble , m'alarme . . . . il ne me croira pas , peut - être ; Hortence , pensez-vous . . . .

Je suis au désespoir , mon Courier est revenu , voilà ma lettre. A son retour chez le Comte du Roure , Monsieur de Germeuil a reçu l'ordre de se rendre à son Régiment , pour appaiser je ne sçais quel tumulte dans la Province ; il

est parti , j'ignore où lui écrire ,  
mon esprit est accablé , je n'ai pas  
la force de poursuivre.

*Dix heures du soir.*

Tout s'unit pour ferrer mon  
cœur , pour redoubler ma tristesse.  
Que veut dire Mylord Lyndsey ?  
Intéressé personnellement dans les  
papiers de Madame d'Auterive , lui !  
eh comment . . . mais lisez la copie  
de sa lettre.

*LETTRE de Mylord Lyndsey ,  
à Monsieur le Marquis de Monglas.*

« Je vais , mon cher Monglas ,  
« remplir ma promesse , vous con-  
« fier le sujet de cette noire mélan-  
« colie dont vous sembleriez me  
« plaindre dès les premiers tems de

„ notre liaison ; je n'aurois point eu  
 „ de secrets pour mon estimable  
 „ ami, s'il meût été possible d'ouvrir  
 „ mon cœur sans le briser. L'état  
 „ où vous me vîtes à Malzais, celui  
 „ où vous me laissâtes ici, vous ont  
 „ trop prouvé combien mes doul-  
 „ leurs sont encore vives, combien  
 „ le souvenir des événemens qui les  
 „ causèrent est encore capable de  
 „ troubler mon esprit, d'égarer ma  
 „ raison. Comment pouvois-je me  
 „ croire personnellement intéressé....  
 „ que de cruels, que d'amers re-  
 „ proches se sont réveillés dans  
 „ mon cœur !

„ Vous me représentez Made-  
 „ moiselle de Vallière inquiète ; quel  
 „ accroissement à ma peine d'être  
 „ forcé de l'instruire moi-même...  
 „ elle connoîtra trop-tôt peut-être,  
 „ .... Lisez, mon ami, lisez l'hist-



« toire d'une vie agitée ; plaignez  
 « un homme vraiment malheureux.  
 « Dans l'abattement où je suis , j'ai  
 « besoin de votre compassion , de  
 « votre indulgence. Ah, votre amitié  
 « me devient nécessaire ! c'est d'elle  
 « que j'attends , que j'espère & des  
 « secours & de la consolation ».

Monsieur de Monglas m'a donné  
 le cahier de Mylord Lindley. Je l'ai  
 lu avec beaucoup d'émotion , sans  
 pourtant y rien trouver qui pa-  
 roisse me concerner. *Elle apprendra*  
*trop-tôt peut-être . . .* Ah , ma chère !  
 qu'est-ce donc que j'apprendrai ?

*Minuit.*

Je ne puis espérer de repos , l'a-  
 gitation de mon esprit éloigne le  
 sommeil de mes yeux , pour m'ar-  
 racher à moi - même , à ma triste  
 inquiétude ;

inquiétude ; je vais transcrire le  
manuscrit de Mylord ; vous me  
renverrez ma copie quand vous l'au-  
rez lue.

*Copie du cahier de Mylord Lindsey.*

Sir William Densib, oncle de  
ma mere, passé fort jeune à la Ca-  
roline, après y avoir dignement  
rempli d'honorables emplois, y  
jouissoit d'une grande fortune. Le  
desir d'en assurer la reversion à sa  
famille, le déterminoit à marier sa  
fille unique à son plus proche pa-  
rent. Elle me fut destinée dès son  
enfance. On m'éleva dans le dessein  
de m'envoyer à la Caroline quand  
j'aurois fini mes études. La mort  
de mon frere aîné déranger ce  
projet, & celle de mon pere le  
rompit entierement.

*II. Partie.*

C

Sir William ne put désapprouver la répugnance de sa nièce à se priver d'un fils, resté seul d'une nombreuse famille. Lady Denfib, ne vouloit ni se séparer de sa fille, ni quitter son pays natal pour la suivre. Malgré ces obstacles, Sir William, prévenu par le portrait trop flatteur qu'on lui avoit fait de moi, conserva dans son cœur ses premiers desseins. Sa femme mourut. Libre de disposer de sa fille & de sa fortune, son retour en Angleterre fut décidé : il alloit y conduire Miss Denfib & d'immenses richesses, quand une fièvre maligne lui enleva cette fille, objet de ses plus tendres affections. Le même vaisseau qui devoit le ramener dans sa patrie, nous apporta la nouvelle de ce triste événement, & ses lettres nous prouvèrent combien il en étoit affablé,

La douleur de ce pere infortuné , pénétra ma mere de la plus vive compassion : il demandoit avec instance à me voir ; il vouloit nommer son héritier l'époux désigné de sa fille , la pleurer dans ses bras , mourir en pressant contre son sein l'homme qui l'auroit rendue heureuse. Le tems l'avoit privé de ses alliés , de ses amis ; il alloit expirer seul , au milieu d'une terre étrangère : sa foiblesse , son abattement ne lui permettoient pas de traverser les mers , il mêleroit bien-tôt ses cendres à celles de sa malheureuse fille ; il conjuroit ma mere par les expressions les plus fortes de ne pas lui refuser la consolation qu'il attendoit de son amitié.

La crainte d'exposer les jours d'un fils chéri , fit balancer ma mere ; mais la tendresse , la pitié la déterminèrent ; elle consentit à mon

Voyage , je partis. Ma navigation fut heureuse , mais le Ciel n'accorda point à Sir William une satisfaction si ardemment souhaitée. En arrivant à Charles-Town , lieu de sa résidence , j'appris avec douleur que ce vieillard vénérable , aimé , respecté dans cette ville , en excitoit actuellement les pleurs & les regrets. Plus d'un mois avant mon débarquement , il avoit cessé de vivre. Ma présence fit répandre de nouvelles larmes à tous ceux qui s'étoient vus long-tems sous sa dépendance , & l'avantage d'être son parent , me procura l'accueil le plus favorable chez tous les habitans.

Le testament de Sir William assuroit mes droits à sa succession ; on me mit en possession de tous ses effets ; l'ordre de ses affaires rendit les miennes faciles à terminer ; après

deux mois de séjour à Charles-Town, je pouvois partir, si un tendre souvenir, fatal au bonheur du reste de ma vie, ne m'eût fait souhaiter de revoir Sir Edmond Nesby, un ancien ami de mon pere, que son mérite & ses infortunes avoient gravé dans ma mémoire.

Depuis huit années, contraint d'abandonner sa Patrie, il erroit inconnu, parcourant nos Colonies, redoutant par-tout un ennemi puissant, trop offensé pour pardonner jamais. Un homme autrefois attaché à Sir Edmond, m'apprit qu'ayant perdu sa femme à la Virginie, il venoit récemment d'en quitter le séjour, & résidoit actuellement à Beauford, à deux ou trois milles de cette charmante habitation. Devenu sombre, farouche, il fuyoit la so-

ciété. Cet homme ajouta que depuis son exil, il vivoit solitaire & malheureux.

Comment Sir Edmond n'eut-il pas été malheureux dans une situation si différente de celle où je l'avois vu ? Resté seul d'une famille noble & fort ancienne, malgré la médiocrité de sa fortune, des qualités brillantes, des talens supérieurs lui promettoient les premières places du Royaume : il en remplissoit une qui lui ouvroit le chemin aux plus grandes, quand il eut la témérité de quereller le fils d'un Ministre puissant, de se battre avec lui, de porter le deuil, la douleur & l'indignation au sein d'une famille favorisée de la Cour, chérie, respectée de la Nation. Le ressentiment & le crédit de cette Maison détruisirent en un instant toutes ses

espérances ; connu pour l'agresseur , une prompte fuite put seule dérober sa tête à la punition prescrite par la Loi , il se hâta de passer en France. Lady Nesby restée à Londres , implora vainement la clémence du Roi ; sûre de ne point obtenir le pardon de son mari , elle traversa la mer , le rejoignit , tous deux se déterminèrent à s'embarquer pour les Colonies Angloises ; ils partirent ensemble , conduisant avec eux Miss Emma leur fille , alors âgée de sept ou huit ans.

Je sortois à peine de l'enfance quand je connus Sir Edmond : familier chez mon pere , il s'amusoit souvent à m'entretenir & me donnoit en riant de sérieuses & d'utiles leçons : plus formé , lorsque sa triste aventure l'éloigna de nous , je mêlai mes larmes à celles de mon



pere, & regrettai sincèrement un  
 homme qui m'avoit déjà fait sentir  
 les premieres douceurs de l'amitié.  
 En découvrant le lieu de sa retraite,  
 je trouvai du plaisir à penser que  
 peut-être ma présence lui donneroit  
 de la consolation : je résolus d'aller  
 le visiter, lui offrir mes services,  
 sçavoir de lui-même s'il me feroit  
 possible de l'obliger en Angleterre,  
 ou de lui procurer un fort moins  
 fâcheux à la Caroline : je partis  
 pour Beauford ; on m'indiqua la  
 demeure du Baronnet ; elle étoit au  
 bord de la mer ; je m'y rendis.  
 Comme on lui disoit mon nom,  
 un cri de surprise & de joie m'ap-  
 prit combien il étoit sensible au sen-  
 timent qui m'attiroit chez lui. Mais  
 dans quel état je le vis ! attaqué  
 d'un mal incurable, menacé d'une  
 mort prochaine, inquiet du destin

de sa fille, gémissant de la perte d'une compagne chérie, dont les soins complaisans charmoient toutes les peines de son cœur. Il pénétra le mien par l'extrême altération de ses traits, par le récit d'une partie de ses chagrins. Les marques de mon attendrissement l'émurent, le touchèrent. O, mon cher compatriote, me dit-il, en me serrant contre son sein, qu'un instant d'imprudence m'a coûté de larmes ! de quels reproches cet instant est devenu la source ! ma condamnation, mon éternel exil ont fait succomber ma femme à sa triste langueur, ils réduisent ma fille à une condition obscure ; j'ai causé le malheur de tout ce que j'aimois : ah Lindsey ! à quel prix on achète la satisfaction cruelle & passagère de punir une offense, que peut-être on eut dû

mépriser ? O , mon jeune ami , que la vengeance prépare de longs & d'amers regrets !

J'offris à Sir Edmond toutes les consolations , tous les secours qu'il étoit en mon pouvoir de lui donner : à sa priere , je consentis à passer un peu de tems chez lui. Il parut prendre une extrême confiance en moi ; ma vue & mon entretien sembloient le ranimer ; je m'en applaudissois ; à chaque instant je le pressois d'éprouver combien je me croirois heureux s'il daignoit me fournir une occasion de lui être utile. Vous pouvez m'obliger , me dit-il un jour , m'obliger essentiellement. J'ai dessein d'éloigner ma fille de ces contrées , de la rendre à sa Patrie ; il me seroit affreux de la laisser en mourant sur ces rives , funestes à sa mere , à moi : ah !

qu'elle retourne aux lieux chéris où elle vit le jour , d'où son pere imprudent s'est banni ! voudrez-vous la conduire en Angleterre ? à qui la confierois-je , quel guide plus sûr puis-je lui donner ? La noblesse de votre caractère , cette tendre pitié , dont vous me laissez voir les marques touchantes , m'assurent de l'intérêt que vous prendrez au sort de ma fille ; hélas ! elle en méritoit un moins rigoureux ! Emma n'a plus de mere , je vais terminer ma pénible carrière ; que deviendrait-elle ici ? qui s'occuperait du soin de la consoler , qui veillerait sur ses démarches ? Depuis huit ans , nous errons dans ces climats ; inconnus , étrangers par-tout , aucun lien n'attache personne à nous. O , mon ami , chargez-vous de ce dépôt précieux , menez ma fille à Lon-

dres , une parente de sa mere vit à Yorck ; c'est Lady Walters ; vous remettrez Emma entre ses mains ; si je puis , sans indiscretion , demander une grace de plus , j'oserai vous conjurer d'accepter la tutelle d'une malheureuse orpheline : des débris de ma fortune , il me reste à Londres quatre mille livres sterling , vous les recevrez sur mon ordre. Cette somme est bien modique , cependant , ajoutée à celle qu'on trouvera quand je ne serai plus , elle peut mettre à l'abri de l'extrême besoin , de l'entiere dépendance. Eh ! que doit espérer de plus la fille d'un Proscrit ?

Je n'hésitai point à promettre de remplir les vœux de Sir Edmond ; je lui jurai de regarder Miss Neby comme ma sœur , de la respecter , de la chérir , de la protéger , de

m'occuper de ses intérêts , de son bonheur , de ne rien négliger pour augmenter sa fortune par mes soins , & l'agrément de sa vie par mes attentions. Elle n'eut point de part aux engagements que je pris alors : malade quand j'arrivai chez son pere , elle ne descendoit point dans son appartement : six jours se passerent sans qu'elle parut à mes yeux. Heureux l'un & l'autre si jamais le hasard ne nous eût offert l'occasion de nous rencontrer , de nous voir , de nous connoître ! ah , Monglas , il est des blessures que le tems ne peut fermer ! le souvenir de cette belle & infortunée créature accompagnera le dernier soupir de ma vie.

Miss Emma Nesby , joignoit à une figure noble & majestueuse , les graces les plus touchantes. La bonté de son cœur , un esprit cultivé , un

naturel tendre , la rendoient aimable , intéressante ; je ne sçais quel air sensible , mélancolique même , répandoit un charme attachant dans ses regards , dans le son de sa voix , sur ses moindres mouvemens ; ses plus indifférentes expressions sembloient dictées par le sentiment , en inspiroient pour elle ; on ne pouvoit la regarder , l'entendre , sans desirer de lui plaire , sans souhaiter d'être aimé d'elle.

Sa présence me causa une surprise dont aucun objet ne m'avoit encore frappé ; des sensations nouvelles & flatteuses agitèrent mon cœur ; l'aspect de la jeune Miss , ses regards , ses discours portoient au fond de mon ame une joie vive , un plaisir délicieux ! je me trouvois heureux de la voir , de lui parler , d'être auprès d'elle : combien je me félicitois de la confiance de Sir Ed.

mond ! quoi ! me disois-je avec transport , je vais conduire Miss Nesby dans notre commune Patrie , & sous un titre qui me permettra de m'occuper de ses intérêts , de sa fortune , de son bonheur ! vaine & trompeuse espérance , que vous étiez charmante , que vous séduisiez un cœur déjà trop sensible !

Le tems s'approchoit où je devois m'embarquer. Le mal de Sir Edmond faisoit de considérables progrès. Il s'en appercevoit & pressoit sa fille de quitter la Caroline , de me suivre ; elle refusoit de partir , de l'abandonner : il s'irritoit de ce refus , il le traitoit d'obstination , il s'emportoit , il vouloit être obéi. La résistance d'Emma me paroissoit si naturelle , si raisonnable , que je supportois impatiemment les plaintes , les reproches dont le Baronnet l'accabloit. Comment pouvoit-il



desirer de l'éloigner de lui , de se priver de ses soins caressans ? Et comment pouvoit - il la traiter durement ? Quelquefois elle sortoit toute en pleurs de sa chambre ; il la rappelloit , s'attendrissoit avec elle , mêloit des larmes à celles qu'il s'efforçoit d'essuyer ; ensuite il recommençoit à la conjurer de partir , à le lui ordonner , à la menacer de sa malédiction si elle ne cédoit à sa volonté. J'attribuois à ses souffrances ces surprenantes inégalités : qu'il m'eût épargné d'ennuis , de peines , de regrets , si m'ouvrant son ame toute entiere il m'eût confié le secret d'une conduite en apparence si bizarre,

Pour dissiper une partie des chagrins de son aimable fille , j'essayai de calmer cette humeur inquiète & fâcheuse. Qui vous engage à précipiter

cipiter le départ de Miss Nesby , lui  
 demandai - je un jour , est - ce la  
 crainte de me voir éloigner sans  
 elle ? Me croyez-vous capable de  
 vous abandonner durement ? de  
 refuser un plus long séjour à vos  
 souhaits ? Cessez d'affliger votre  
 fille , conservez la douceur de re-  
 cevoir les tendres preuves de son  
 affection , laissez-lui remplir des de-  
 voirs sacrés pour son cœur , ne lui  
 ravissez pas un pere avant le tems  
 où le Ciel la condamne à le pleu-  
 rer : je ne quitterai point la Caro-  
 line au moment où je me l'étois  
 promis ; le vaisseau chargé de mes  
 effets partira sans moi , j'attendrai  
 près de vous que Miss Nesby soit  
 disposée à me suivre avec moins de  
 répugnance.

Je vous entends , ami vraiment  
 généreux , s'écria Sir Edmond , cette

*II. Partie.*

D

assurance comble tous mes vœux.  
 Hélas ! si j'augmente les douleurs  
 d'un enfant si chéri, ce n'est pas  
 sans en partager l'amertume, sans  
 redoubler la violence de mes pei-  
 nes : ma mort va nous séparer pour  
 jamais ; si j'ai voulu sacrifier ce peu  
 d'instans dont je jouis encore , c'est  
 par la crainte . . . . Un destin cruel  
 menace ici cette fille infortunée . . .  
 Ah , je l'aime tendrement ! elle en  
 doute peut-être . . . . Il s'arrêta ,  
 fixa les yeux sur moi , & repre-  
 nant d'une voix basse , étouffée par  
 ses soupirs , par ses larmes , ah , si  
 ma funeste aventure n'eût pas dé-  
 truit la fortune d'Emma , dit-il , avec  
 quelle joie je verrois Lindsey s'in-  
 téresser pour elle , avec quel trans-  
 port je lui offrirois une compagne  
 si digne de lui !

• Ce discours m'éclaira sur des sen-

timens où je me livrois sans les connoître. Jamais émotion si vive n'avoit agité mon cœur; j'entre-voyois un bonheur dont je ne m'étois point encore formé d'idée : posséder Emma , passer tous les momens de ma vie avec Emma ! attendri , charmé , uniquement occupé de la flatteuse perspective qui sembloit se peindre sous mes yeux , je ne songeois ni à répondre , ni à cacher le trouble de mes sens.

Comment dois-je interpréter le changement visible de votre visage , continua Sir Edmond , cette rougeur , ce silence , cet embarras me disent-ils . . . . est-ce un aveu . . . . & saisissant mes deux mains , les pressant entre les siennes , ô , mon cher Lindsey , pourquoi vous taire , s'écria-t-il ? Ah ! ne fermez pas vo-

tre cœur à l'ami qui sent pour vous la tendresse d'un pere.

Vous venez de m'apprendre à lire dans ce cœur où vous voulez pénétrer , lui dis-je enfin ; vous venez de me présenter l'image d'une félicité dont la plus légère espérance me rendroit heureux. Oui , je m'intéresse à Miss Nesby , je la chéris , je la respecte , je l'aime : vous demander sa main , recevoir de la vôtre une si charmante compagne , ce seroit m'assurer un éternel bonheur ! mais je ne puis disposer de moi-même ; une promesse exigée , un consentement donné me retient. Ma mere a pris des engagements pour moi , comment les rompre sans manquer à ma parole , au respect , à la soumission , dont rien ne peut me dispenser à l'égard de Lady Lindsey ?

Cette résolution de préférer vos devoirs au penchant de votre cœur, ajoute encore à ma première estime, reprit le Baronnet ; mais ne deviez-vous pas épouser Miss Denzib, n'êtes-vous pas l'héritier de son père, ne jouissez-vous pas d'une fortune indépendante ? Non, lui dis-je. Le testament de mon père me soumet aux volontés de ma mère, & celui de Sir William la remet en possession de toutes les richesses qu'il me laisse, si je la défoblige par ma conduite. Mais l'attente d'une immense fortune n'est pas l'objet de mon attention à lui plaire : ce sont ses soins, ses bontés, la reconnaissance, l'amitié, qui me défendent de l'affliger. Née dans un haut rang, peut-être attachée-t-elle trop de prix à l'éclat des titres, des dignités, à la considéra-

tion qu'attirent les grandeurs & la richesse. Elle a fait des démarches pour m'assurer l'alliance d'une des premières Maisons d'Angleterre, de celle dont vous êtes malheureusement devenu l'ennemi ; avant mon départ, elle me communiqua ses desseins ; libre alors je les approuvai, je promis d'obéir, je le promis solennellement : dans quel embarras me jette cette promesse, devenue impossible à remplir ! mon cœur s'est donné, j'adore Emma, jamais une autre n'aura de droits sur ce cœur tout entier à elle, jamais une autre ne recevra la foi que je jure entre vos mains, de lui garder toujours. Mais permettez-moi de concilier des intérêts si chers, de remettre au tems, à ma conduite, aux événemens le bonheur où j'aspire : recevez la parole d'un homme fidèle à

ses engagements ; je le répète , je ne veux pas affliger ma mere , me soustraire ouvertement à son autorité dans une occasion aussi importante , dans celle de ma vie où peut être elle desire le plus de me guider , de diriger mon choix ; mais je puis éluder la conclusion d'un traité contraire à mes vœux , me conserver libre , & par des ménagemens doux parvenir à changer les dispositions de Lady Lindley , à lui faire approuver les miennes : eh ! pourquoi n'espérerois - je pas qu'elle voudra le bonheur d'un fils , l'unique objet de toutes les affections de son cœur.

Sir Edmond rêva , garda le silence ; parut méditer profondément ; puis se tournant vers moi , me tendant les bras , me pressant avec tendresse , ô mon ami , ô mon fils , me dit-il ;



Je me repose sur vous , sur votre honneur , du destin de ma chere Emma , vous ferez son époux , vous me le promettez ? Je reçois vos sermens , Soyez maître du tems où vous jugerez convenable de former un lien , que le Ciel ne me permet pas de voir ferrer. J'approuve vos sentimens pour une mere respectable ; m'ais j'exige de vous une parole positive , formelle , inviolable , de ne découvrir vos intentions à ma fille qu'au moment où vous ferez libre de lui donner la main , de recevoir la sienne. La connoissance de son cœur , de son extrême sensibilité me force à vous imposer cette loi , à vous conjurer de ne point l'enfreindre. Qu'Emma voye en vous , son ami , son protecteur , & jamais son Amant : ne l'exposez pas au tourment d'une longue attente ,

attente , ne la livrez point à des desirs pénibles , à des craintes inquiètes ; daignez , mon cher Lindsey , daignez me le jurer ; ajoutez cette condescendance à tant de faveurs répandues sur un ami mourant ; si vous m'accordez cette grace , je vous regarderai comme un Ange de lumière descendu dans ces contrées pour rendre heureux le dernier instant de ma vie. Je donnai ma parole à Sir Edmond , & fis serment de me conformer exactement à ses souhaits : combien de fois je me reprochai depuis cette promesse gênante , sans oser me croire permis de manquer à mes engagements.

Peu de jours après cet entretien , le Baronnet s'affoiblit. Les alarmes de sa fille augmentèrent : elle ne quittoit plus la chambre de son

*II. Partie.*

*E*

pere ; nous unissions nos soins pour soulager les maux de Sir Edmond, nous le servions ensemble. Que le souvenir de ces momens est encore présent & cher à ma mémoire ! je ne sçais quelle sorte de plaisir se mêloit à la douleur dont je me sentoïis pénétré ? Je soupirois , je pleurois , il est vrai ! mais je soupirois , je pleurois avec Emma ; la compassion , l'horreur , mille mouvemens terribles s'élevoient dans mon ame , mais c'étoient les mouvemens de l'ame d'Emma dont la mienne se trouvoit agitée ; émus par les mêmes objets , touchés des mêmes plaintes , la conformité de nos sensations sembloit nous rapprocher , nous lier l'un à l'autre ; tristes , & pourtant délicieux instans , que je regrette encore vos sombres , vos mélancoliques douceurs !

Un soir , Sir Edmond voulut entretenir sa fille ; il lui parla long-tems , quand il me fit prier de rentrer , je vis Emma baignée de larmes , la terreur se peignoit sur son visage ; elle gardoit un morne silence , interrompu seulement par les gémissemens d'un cœur oppressé. Sir Edmond m'appella , prit une de mes mains , la posa sur celle de Miss Nesby , & les pressant entre les siennes ; ô vous , objet des derniers vœux d'un pere , d'un ami mourant , dit-il , observez fidelement vos promesses ; Emma , vous sçavez à quelle condition vous venez d'obtenir mes plus tendres bénédictions ! si par une criminelle désobéissance vous osiez . . . , tremblez , ma fille , tremblez alors , la vengeance d'un pere peut s'étendre au-delà de sa vie ; mais je ne veux

pas douter de votre cœur ; vous ,  
 Lindsey , n'oubliez jamais vos ser-  
 mens , ne trompez point l'attente  
 d'un ami que sa confiance en vous  
 fait descendre paisible au tombeau.  
 O , mes chers enfans ! que toutes  
 les Puissances célestes veillent sur  
 vous , répandent le bonheur sur vos  
 jours , qu'elles vous récompensent  
 Lindsey , de rendre ma mort tran-  
 quille , je dirois heureuse , si vos  
 larmes , si celles de ma fille n'en  
 troubloient les consolantes appro-  
 ches ,

Miss Nesby ne put supporter ces  
 touchantes expressions , ses yeux se  
 fermèrent ; elle tomba sans connois-  
 sance sur le sein de son pere ; on  
 l'emporta de cette chambre où elle  
 ne devoit plus rentrer. Avant  
 qu'elle eût repris l'usage de ses  
 sens , Sir Edmond expira dans mes

bras, en la recommandant encore à ma tendresse, à mon honneur, à ma protection.

Je rendis au pere de Miss Nesby tous les devoirs qu'il eût pu attendre d'un fils respectueux. Son testament, signé depuis peu de jours, me nommoit tuteur de sa fille, & seul exécuteur de ses dernieres volontés. Plusieurs articles de cet acte me surprirent ; la fortune d'Emma devoit rester entre mes mains, même après l'âge où la loi lui permettoit d'en disposer ; elle n'en feroit point maîtresse avant son établissement ; elle ne pourroit en former aucun sans mon aveu, ni épouser, *même avec mon consentement*, un homme né hors du sein de la Grande Bretagne. Si elle se marioit à un Étranger, il la privoit de son héritage, & transportoit ses droits

à Lady Walters, nièce de sa mere.

La vente de tous ses effets, ajoutée aux quatre mille livres sterling laissées à Londres, composoit une somme d'environ neuf mille guinées; j'admirai le soin que prenoit le Baronnet d'assurer à sa Patrie un fonds si modique, & je m'étonnai de tant de précautions pour empêcher qu'un Etranger n'en profitât.

Dans un tems où mon cœur, moins rempli d'un seul objet, m'eut laissé cette liberté d'esprit qui nous rend capables d'examiner les mouvemens des autres, d'en chercher, d'en pénétrer les causes, des circonstances assez frappantes auroient peut-être fixé mon attention sur la conduite, sur les expressions du Baronnet. Ce mélange de caresses, de reproches, ces menaces faites à sa fille, ces bénédictions condition-

nelles, cette prohibition de tout Etranger devoient exciter mes soupçons . . . . . heureux si j'en avois formé, si porté vers la défiance . . . Je ne veux point attaquer la mémoire de Sir Edmond, l'accuser d'une dissimulation intéressée, mais il connoissoit les engagemens de sa fille ; il les connoissoit, & fut assez cruel pour me les cacher ! peut-être craignit-il d'éteindre une ardeur qui lui donnoit l'espérance de remplacer Miss Nesby au rang dont il l'avoit fait descendre, peut-être craignit-il aussi de me livrer à de jalouses inquiétudes ? Il osa trop présumer de l'autorité d'un pere ; il compta trop sur des sermens prononcés par une jeune & timide personne, qui tremblante devant lui, en se soumettant à ses



ordres, en jurant de les suivre ; ignoroit la force des sentimens qu'elle promettoit de sacrifier : sans doute Sir Edmond la croyoit capable d'en triompher ; il ne vouloit pas me tromper , ses desirs le trompèrent lui même ; il souhaitoit le bonheur d'Emma , le mien ; il pensoit l'assurer . . . . fatale erreur ! elle a causé tous les maux dont mon cœur gémit encore.

Dès l'instant où Sir Edmond étoit expiré, j'avois offert à Miss Nesby de la conduire à Charles - Town , mais elle préféra le séjour d'une petite maison située près du port où elle voulut partager la demeure de la mere d'Hélène , une jeune fille qui la servoit. Occupé le matin du soin de ses affaires , des préparatifs de notre prochain départ , j'allois la retrouver le soir. La profonde

tristesse où je la voyois s'abandonner , me touchoit sensiblement : loin de diminuer sa douleur , le tems sembloit l'accroître , rendre chaque jour ses larmes plus abondantes & plus amères. Je m'efforçois de la consoler en m'affligeant avec elle , en mêlant mes soupirs à ses tendres regrets. Elle me traitoit avec bonté , me monroit des égards , de l'amitié , paroissoit remarquer mon empressement à la servir , à l'obliger ; mais rien ne m'annonçoit qu'elle en fût flattée.

Ses affaires terminées , j'allois arrêter notre passage sur un Vaisseau Marchand , quand un heureux hasard amena dans le port de Beauford le Royal Briton , commandé par Edouart Morgan , un habile Marin qui devoit son avancement à mon pere. Il remettoit à la voile

dans huit jours , & charmé de me transporter en Angleterre , où il retournoit , il me promit sur son bord toutes les commodités & tous les agrémens qu'il feroit en son pouvoir de me procurer.

J'appris le soir à Miss Nesby qu'un vaisseau de guerre la conduiroit dans sa Patrie , & je lui annonçai le jour de notre départ. Je la croyois disposée à s'éloigner sans peine de la Caroline. Mon attente fut cruellement déçue : elle me regarda , pâlit , se troubla ; partir si tôt ? quoi , si tôt ! répéta-t-elle plusieurs fois , & joignant ses mains , laissant tomber sa tête sur son sein , elle l'inonda de ses pleurs.

Une répugnance si vivement exprimée pour un départ , prévu depuis mon arrivée chez son pere , me causa autant de surprise que de

chagrin ; je me sentoîs incapable de contraindre Miss Nesby , de l'arracher avec violence des lieux qu'elle sembloit affligée de quitter ; mais l'amour n'éteignoit point en moi les sentimens de la Nature : qui pouvoit excuser mon séjour à la Caroline ? devois-je exciter les craintes, les alarmes de ma mere ? Eh ! qui rendoit la Caroline si chere à Miss Nesby , qui l'attachoit à des lieux étrangers pour elle ? Depuis six mois , elle les habitoit sans les connoître , sans y être connue. Je la pressai vainement de m'expliquer la cause de sa tristesse , de ses pleurs ; elle continua de s'affliger tout le soir , & je sortois de chez elle inquiet , indécis , quand Hélène , présente à notre entretien , me suivit & m'arrêta.

Cette fille , jeune , mais sensée ,

ses bords regrettés , & répéta mille fois , jamais , jamais je ne les reverrai !

A peine avions - nous fait trois lieues en mer , qu'une barque sortie du port sembla se mettre à notre poursuite : elle venoit à voiles & à rames ; sa manœuvre & ses signaux annonçoient qu'elle vouloit nous joindre. Des hommes de l'équipage se mirent à plaisanter , à dire que la barque nous donnoit la chasse , alloit nous présenter le combat ; ils s'avertissoient en riant de s'y préparer. La gaieté bruyante des Matelots contraignit Emma d'abandonner le pont & de se retirer avec Hélène. Je vis du trouble sur son visage , & je l'attribuai aux propos qu'elle venoit d'entendre.

Un instant après , la barque nous atteignit. A portée de la voix , un

jeune homme , qui paroïſſoit commander à ceux dont il étoit environné , demanda à parler au Capitaine. Il le pria de lui accorder le paſſage ſur ſon bord : averti trop tard , lui dit-il , il avoit manqué l'occaſion d'arriver la veille à Beauſord : Edouart fit pluſieurs difficultés & beaucoup de queſtions. En lui répondant , le jeune homme ſe montroit ſi chagrin , ſi révolté de l'incertitude où le laiſſoit la lenteur de Morgan à ſe déterminer , que je joignis mes prières à ſes inſtances. Les conditions propoſées , acceptées , le paſſage fut accordé pour lui & deux de ſes gens, Les Rameurs ſe préparoient à mettre leur canot en mer quand un petit grain s'élevant tout-à coup , repouſſa la barque & nous ſépara d'elle. A l'inſtant où elle s'éloignoit , le jeune

l'homme jeta un cri perçant , & s'élança dans la mer.

Cette vue m'en fit pousser un de surprise & d'horreur. J'offris vingt guinées à ceux qui voudroient aller à son secours , & trente de plus si on sauvoit sa vie. Encouragés par l'espoir du gain , quatre Matelots se précipitèrent dans la mer , heureusement ils virent reparoître l'objet de ma compassion , luttant contre les vagues & s'efforçant de nager vers nous. Un Matelot le saisit par ses cheveux , les autres par ses vêtemens , & pleins de joie du succès de leur entreprise , ils vinrent triomphans recevoir la récompense de leur zèle,

Celui qui échappoit à un si grand péril étoit privé de tout sentiment. Agé d'environ vingt ans , sa jeunesse , la beauté de ses traits , le danger

danger où l'on venoit de le voir-  
 mêloit l'intérêt à la curiosité qu'il  
 inspiroit. On se hâta de lui donner  
 les secours nécessaires à son état. On  
 se pressoit autour de lui ; on atten-  
 doit impatiemment le moment où  
 il reprendroit l'usage de ses sens. Il  
 ouvrit enfin les yeux , porta des  
 regards étonnés sur la foule empres-  
 sée à le considérer, les arrêta sur  
 moi; appercevant sans doute sur mon  
 visage une compassion plus tendre,  
 ou plus marquée, il me tendit les bras  
 avec une action si touchante , que  
 mon cœur en fut vivement ému. Je  
 lui parlai , il voulut me répondre ,  
 mais regardant encore autour de lui,  
 bon Dieu ! s'écria-t-il , où suis-je ,  
 & qu'ai je fait ! ses larmes s'ouvri-  
 rent alors un passage , & leur abon-  
 dance le contraignit à se taire.

Dès qu'il put s'exprimer , il de-

*II. Partie.*

F



manda si ses gens tarderoient à se rapprocher du vaisseau , on lui prouva l'impossibilité du retour de la barque ; cette assurance redoubla son affliction. La façon dont il venoit de se séparer des siens le livroit à des besoins de toute espèce ; le plus pressant étoit de quitter ses habits. Je le priai d'être sans inquiétude , nos tailles différoient peu , & je m'offris à suppléer à tout ce qui lui manquoit. Edouart voyant l'intérêt que je prenois à l'Etranger , m'abandonna le soin de sa personne : en attendant qu'on lui préparât un lieu pour s'y retirer , je le conduisis à ma chambre , lui fis donner du linge ; on sécha ses cheveux , on le mit au lit ; un peu de nourriture & son extrême fatigue lui causèrent bien-tôt de l'assoupissement ; j'ordonnai à John , mon Valet de

chambre, de ne pas le quitter, & de lui présenter à son réveil tout ce qui lui seroit nécessaire pour s'habiller.

Impatient de revoir Miss Nesby, j'allai la retrouver. Elle me parut moins triste, mais fort agitée, même dans une sorte de désordre. Hélène assez incommodée de la mer, se croyoit prête à mourir; j'attribuai le saisissement de sa sensible Maîtresse à ses plaintes, à son état; je les rassurai toutes deux sur ce mal passager. Ensuite nous parlâmes de l'événement où l'équipage avoit pris tant de part. Je laissai voir à Miss Nesby combien je me sentoiois prévenu en faveur du jeune Etranger. Elle écouta mon récit avec beaucoup d'attention, rêva un moment, baissa les yeux, & les relevant sur moi, me regardant d'un

air attendri, que votre cœur est noble & compatissant, Mylord, me dit-elle, cet homme est bien-heureux, s'il trouve en vous un ami.

Ces paroles me pénétrèrent de plaisir. Elles m'assuroient de la bonne opinion d'une personne dont je souhaitois passionnément l'estime. Je m'applaudis d'avoir eu l'occasion d'entendre de sa bouche des expressions si flatteuses & l'objet d'un mouvement d'humanité approuvé par ma charmante pupille; loin de me paroître redevable à ma pitié, me sembla mériter toute ma reconnaissance.

Après deux heures d'un sommeil peu paisible, l'Etranger s'éveilla. John lui demanda s'il vouloit se lever, il y consentit, & reçut ses services avec beaucoup de tran-

quillité. Pendant qu'on l'aideroit à s'habiller, il s'informa de mon nom, & du rang que je tenois dans ma patrie. En satisfaisant à ses questions, John le vit pâlir, joindre ses mains, lever les yeux au Ciel avec un mouvement de désespoir, se jeter sur un siège, cacher son visage, & bien-tôt il l'entendit pleurer, gémir, comme si son cœur eût été prêt à se briser.

J'entrai dans ce moment. Surpris & touché de le voir en cet état, je pris une de ses mains, la fermai entre les miennes, & le priaï de me confier le sujet de sa douleur. Il me fixa d'un air sombre, retira brusquement sa main & détournant la tête, laissez-moi, au nom du Ciel laissez-moi, me dit-il, votre pitié met le comble à mes disgraces.

Son action & cet étrange discours me firent craindre de l'égarement dans son esprit. Je le conjurai de me dire comment il pouvoit placer au nombre de ses disgraces le sentiment naturel qui me portoit à le plaindre , à desirer de lui être utile ? Il ne me répondit point ; j'insistai : ah , vous déchirez mon cœur , s'écria-t-il , vous le percez de mille coups ! pourquoi m'avez-vous sauvé ? quel intérêt prenez-vous au sort d'un malheureux ? vos bontés me gênent , m'humilient , elles m'affligent & me tourmentent. Que n'ai-je péri au fond de ces eaux , dont votre cruelle compassion m'a fait retirer ! pourquoi , pourquoi m'imposer des obligations ?

La bisarrerie de ses reproches me confirma dans l'idée que sa raison

Étoit altérée. J'en ressentis un chagrin véritable. J'essayai de calmer l'agitation de ses sens ; je lui offris des secours , des consolations ; je lui demandai sa confiance , je lui jurai de faire pour lui , tout ce qu'il pourroit attendre d'un ancien , d'un tendre ami.

D'un ami ! répéta-t-il avec un mouvement d'impatience ; quoi , toujours le jouet d'un destin contraire ? sans cesse traversé dans mes projets , dans mes vœux les plus ardents ! quand la haine , la fureur , l'espoir de la vengeance , soutiennent , animent seuls ma triste existence , on m'invite à la confiance , à l'amitié : ah , grand Dieu ! est-ce donc un ami que je cherchois ?

Il étoit facile de s'appercevoir qu'un chagrin violent troublait l'esprit de cet homme , infortuné

sans doute ; ses soupirs , ses larmes abattirent insensiblement ses transports ; mes expressions caressantes l'apaisèrent ; il parut honteux de son emportement ; il commençoit à m'en faire des excuses quand on vint l'avertir qu'un petit cabin près du mien venoit d'être débarrassé & préparé pour le loger. Il me pria de lui permettre de s'y retirer pendant un peu de tems. J'y consentis , à condition qu'il reviendrait dans une heure prendre du thé avec moi ; il le promit , je le laissai sortir , en recommandant à John de veiller sur ses mouvemens , & de ne pas le perdre de vue.

Il revint au tems prescrit , & m'aborda avec cette aisance , cette politesse , marques distinctives des personnes au-dessus du commun. Il me demanda pardon de tout ce qu'il  
pouvoit

pouvoit lui être échappé pendant l'espèce de frénésie dont il se souvenoit avec confusion. Un événement bien triste avoit autrefois, me dit-il, fait une si forte impression sur ses sens, qu'à la moindre cause d'agitation il tomboit dans les accès dont je venois d'être témoin. Il mêla des remerciemens à ses excuses, me nomma son libérateur, & me pria d'publier qu'il eût osé me reprocher mes bienfaits.

Pendant qu'il me parloit, la noblesse & les graces de sa figure, le choix de ses expressions, un air de sensibilité qui rendoit sa reconnoissance animée, touchante, m'attendrissent, augmentèrent le penchant que je sentoís à l'aimer, à l'obliger; nous nous assîmes pour prendre du thé. Mon dessein étoit de l'engager à se faire connoître; tout annon-



toit de la singularité dans son caractère & dans sa fortune ; des mouvemens très - variés se peignoient sur son visage , j'y voyois de l'inquiétude , de la contrainte & du chagrin. Je l'interrogeois vainement : ses réponses courtes & réservées marquoient peu de dispositions à la confiance , & tout ce qui détermine ordinairement un cœur à s'ouvrir , paroissoit sans force sur le sien.

Aucune de mes questions n'amenant la confiance désirée , eh quoi lui dis-je , me cacherez-vous qui vous êtes ? refuserez-vous de m'apprendre le sujet de cet empressement de passer en Europe qui vous a fait exposer votre vie , la mettre en un péril évident , sans doute dans la crainte de manquer l'occasion de vous embarquer. Des motifs bien pressés

sans ont dû vous porter à cette action téméraire. Quel objet vous attire en Angleterre ? Un voyage entrepris avec tant d'ardeur n'a pas assurément une cause ordinaire, & ce n'est point la curiosité qui vous conduit dans nos climats,

Il rougit, parut incertain, embarrassé ; il soupira. Je vis ses larmes prêtes à couler ; je lui tendis la main ; vous vous taisez, lui dis-je, vous semblez craindre de vous confier à l'homme qu'un tendre intérêt engage seul à vouloir pénétrer vos secrets. Peut-être puis-je vous servir ; mais s'il m'est impossible d'adoucir vos peines, vous me verrez au moins les sentir, les partager & vous plaindre. Tant de bonté me pénétre de reconnaissance, dit-il d'un ton qui marquoit beaucoup d'émotion. Mon silence

peût me nuire dans votre esprit ;  
 peut-être aussi ma sincérité détrui-  
 roit-elle les favorables dispositions  
 de votre cœur

Malgré le peu de différence de  
 notre âge , vous me paroissez si rai-  
 sonnable , qu'un imprudent , un  
 indiscret , un homme fougueux ne  
 peut sans honte vous laisser lire  
 dans son âme. Qu'y verrez-vous ?  
 des passions dont la vôtre n'est pas  
 susceptible , ou qu'au moins vous  
 sauriez mieux régler. Cependant je  
 n'ai rien à dire , Mylord , qui me  
 rende indigne à mes propres yeux ,  
 des faveurs dont vous me comblez ,  
 du titre précieux de votre ami.

Je me nomme Henry Nelson ;  
 je descends d'une de ces nobles  
 familles Angloises qui , dégoûtées  
 de leurs premiers établissemens ,  
 passèrent de la Virginie à la Caro-

» line , sous le regne de Charles III  
 » Mon pere possédoit de riches  
 » plantations sur les rives d'Asheley.  
 » Ma mere mourut en me donnant  
 » le jour , & j'étois encore au ber-  
 » ceau quand je perdis mon pere.  
 » Richard Hervey , mon oncle ma-  
 » ternel , se fit nommer mon tuteur ;  
 » on m'éleva sous ses yeux , lui-même  
 » présidoit à mon éducation ; mais  
 » trop affectueux , trop complai-  
 » sant , peut-être , pendant mon en-  
 » fance , il se montra sévère , im-  
 » périeux quand j'eus atteint l'âge  
 » où l'indulgence & l'amitié gui-  
 » dent plus sûrement que la hauteur  
 » & l'austérité.

» Singulier , bisarre , soupçon-  
 » neux , avare , inquiet , mon on-  
 » cle n'aimoit personne ; il vivoit  
 » presque seul : son ame étroite ne  
 » lui permit jamais de connoître les

» charmes de la société ; pour m'é-  
 » loigner de la chercher , il me la  
 » peignoit sous les plus fausses cou-  
 » leurs. Contrarié dans mes goûts,  
 » gêné dans mes démarches, privé  
 » de tous les amusemens propres à  
 » délasser l'esprit d'une continuelle  
 » application à l'étude , je devins  
 » sombre, farouche ; un naturel vif  
 » me rendoit la contrainte insup-  
 » portable , le chagrin & la solitude  
 » aigrissoient mon humeur , tout me  
 » fatiguoit , tout me révoltoit ;  
 » avant d'avoir connu les agrémens  
 » de la vie , je songeois à m'affran-  
 » chir de ses peines , quand des sen-  
 » timens nouveaux changèrent les  
 » dispositions de mon esprit ; ils  
 » m'apprirent à priser , à chérir  
 » mon existence , à la regarder  
 » comme un bien véritable : une  
 » fille céleste vint habiter près de  
 » nous ; à son aspect , mon cœur

» s'ouvrit au desir, à l'espérance ;  
 » mes idées s'étendirent , je formai  
 » des projets , je sentis le plaisir  
 » s'introduire dans mon ame atten-  
 » drie , j'entrevis le bonheur . . . . .  
 » Flatteuse illusion , qu'êtes - vous  
 » devenue ? comment des mouve-  
 » vemens si doux ont-ils produit des  
 » sensations si douloureuses ? . . . . .  
 » Ah ! Mylord , pardonnez , par-  
 » donnez , répéta - t - il , avec une  
 » sorte de confusion , ne méprisez  
 » pas ma foiblesse ; je pleure , il est  
 » vrai , mais un frivole attache-  
 » ment ne fait pas couler mes  
 » larmes ; ce n'est point une maît-  
 » resse que je regrette , c'est ma  
 » femme , c'est la compagne de ma  
 » vie : je l'ai perdue , elle m'est pour  
 » jamais ravie ; il n'est plus au pou-  
 » voir de l'amour , il n'est plus au  
 » pouvoir du sort de me rendre

« heureux ! permettez-moi , confis-  
 » nua-t-il , de ne pas entrer dans des  
 » détails peu dignes de votre atten-  
 » tion ; conserverois-je de la mo-  
 » dération en racontant les circon-  
 » stances d'une passion trop vive ;  
 » trop ardente ? Le tems , mes pei-  
 » nes , la perte de toutes mes espé-  
 » rances n'en ont point diminué la  
 » force ; & pour comble de dou-  
 » leur , je me suis préparé le repro-  
 » che amer d'avoir détruit mon  
 » bonheur , par le desir indiscret  
 » d'avancer l'instant , où peut-être  
 » il m'eût été permis d'en jouir.

» Doué de mille talens , de mille  
 » vertus , l'objet de ma tendresse  
 » étoit peu favorisé des biens de la  
 » fortune : je m'en applaudissois ;  
 » pour la première fois je sentoís le  
 » prix des richesses que je pouvois  
 » employer à rendre heureuse l'ai-

» mable fille dont le cœur se lais-  
 » soit toucher par mes soins em-  
 » pressés, par les naïves expressions  
 » de mon amour. Sa mère consen-  
 » toit à nous unir ; mon bonheur  
 » dépendoit de mon oncle : je trem-  
 » blois en lui découvrant mes de-  
 » sirs : quelle fut ma surprise & ma  
 » joie en le voyant m'entendre sans  
 » colère, en recevant de sa bouche  
 » l'assurance d'une entière liberté  
 » dans mon choix. Détestable tra-  
 » hison , cause de toutes mes infor-  
 » tunes ! dès la nuit même une  
 » troupe de Soldats, introduits dans  
 » ma chambre par cet inhumain pa-  
 » rent , m'arrachent au sommeil ,  
 » m'enlèvent , me transportent sur  
 » une frégate , elle met à la voile ;  
 » mes cris , ma résistance sont inu-  
 » tiles. En vain je veux obliger des  
 » hommes impitoyables à retourner



» vers les bords chéris dont ils m'é-  
 » loignent, mes promesses, mes prie-  
 » res , mes menaces ne peuvent les  
 » engager à m'obéir. On me con-  
 » duit à un Fort Espagnol. Le Gou-  
 » verneur , aincien ami de mon  
 » oncle , me reçoit avec de grands  
 » égards ; les soins , les caresses me  
 » sont prodigués ; mais comment y  
 » ferois-je sensible quand la liberté  
 » m'est ravie , quand je suis séparé  
 » de ce que j'aime , quand j'ignore  
 » le destin de ma charmante amie ,  
 » quand je ne puis l'instruire du  
 » mien ?

» Dix mois passés en cet état de  
 » dépendance & d'incertitude me  
 » replongèrent dans cette noire mé-  
 » lancolie que l'amour avoit dissipé.  
 » Des projets violens , de funestes  
 » desseins occupoient sans cesse mon  
 » imagination : mes momens les

» plus doux étoient ceux où déter-  
 » miné à cesser de vivre , j'adressois  
 » de tristes adieux à celle que mon  
 » cœur adoroit : peu à peu je m'at-  
 » tendrissais , mes larmes couloient ;  
 » elles soulageoient le poids de mes  
 » peines ; elles suspendoient mes  
 » cruelles , mes sanglantes résolu-  
 » tions. Je me peignois la douleur  
 » dont je m'apprêtois à pénétrer le  
 » sein d'une tendre , d'une foible fille ;  
 » elle entendroit dire , elle enten-  
 » droit répéter , Henry n'est plus ; elle  
 » se diroit , Nelson a rompu lui-même  
 » les liens qui l'attachoient à moi ! je  
 » me représentois son saisissement ,  
 » ses cris , son désespoir ; si je ne  
 » pouvois supporter la privation de  
 » sa vue , comment penser qu'elle  
 » supporteroit notre éternelle sépa-  
 » ration ? ..... Combien de fois  
 » cette crainte de l'affliger trop a

» retenu ma main ! combien de  
 » fois les yeux baignés de pleurs ,  
 » me suis-je écrié : Divinité de mon  
 » ame , je vivrai pour toi ; plutôt  
 » souffrir toujours , qu'exciter un  
 » instant les gémissemens de ton  
 » cœur !

» Un rayon d'espérance vint en-  
 » fin éclaircir ces sombres idées ; on  
 » m'annonça que ma captivité alloit  
 » finir. Le Fort ne me servit plus  
 » de prison ; j'eus la liberté d'en  
 » sortir , d'étendre mes promenades  
 » dans les isles voisines , d'y pren-  
 » dre le plaisir de la chasse. On me  
 » donna tout l'argent que je de-  
 » mandai. Une lettre de mon oncle  
 » confirma les discours du Gouver-  
 » neur. Je connoïtrois un jour , me  
 » disoit-il , de quel danger sa pru-  
 » dence m'avoit préservé , & le  
 » piège que l'artifice tendoit à ma

« jeunesse, à ma crédulité, à la  
 » simplicité de mon cœur. Inquiet,  
 » troublé par ces insinuations, je  
 » me hâte d'écrire à celle dont je  
 » commence à craindre l'inconf-  
 » tance ou l'infidélité. J'achète un  
 » esclave, je l'intéresse à me servir  
 » avec zèle; je lui promets la li-  
 » berté, un sort heureux, s'il porte  
 » promptement ma lettre, s'il re-  
 » vient plus promptement. encore:  
 » il s'embarque, il s'éloigne, &  
 » mon cœur le suit. Bien-tôt je  
 » compte les momens de son ab-  
 » sence; j'oublie que sa course &  
 » son retour dépendent de la mer  
 » & des vents; je l'accuse de len-  
 » teur; je me crois trahi; l'impa-  
 » tience diminue l'espace à mes  
 » yeux, & l'ardeur du desir pro-  
 » longe la durée du tems. Cet es-  
 »clave, fidèle & diligent arrive;

« je vole au-devant de ses pas, il  
 « me présente une lettre ; je recon-  
 « nois les caractères d'une main  
 « adorée, mes lèvres pressent ces  
 « traits dont la vue charme toutes  
 « mes peines. Hélas ! en les parcou-  
 « rant, une douloureuse surprise  
 « glace mes sens, me livre à l'hor-  
 « reur du désespoir. Celle qui m'a  
 « donné son cœur, qui m'a promis  
 « sa foi, renonce à mon amour, à  
 « moi ! elle m'aime, elle me le  
 « dit, me le jure, & m'ordonne  
 « de l'oublier : elle me prie de ne  
 « plus m'occuper d'elle, de la ban-  
 « nir de ma mémoire ; elle n'est  
 « point destinée au bonheur de  
 « combler mes vœux ; on l'entraîne  
 « loin des lieux où je dois habiter,  
 « où je ne serai rappelé qu'après  
 « son éloignement : elle va les  
 « perdre de vue ; elle en gémit ; on

» la force de me dégager de mes  
 » sermens, de m'affranchir de tous  
 » les liens qui m'attachoient à elle,  
 » On le veut, on l'exige, elle  
 » obéit, elle me rend libre; mais  
 » fidelle à ses premiers sentimens,  
 » elle conservera toujours le sou-  
 » venir du seul homme dont elle a  
 » souhaité la tendresse; sa main ne  
 » fera jamais donnée; elle m'aimera  
 » dans le secret de son cœur; elle  
 » me dit un éternel adieu, & la  
 » trace de ses pleurs a presque  
 » effacé ses tristes expressions qui  
 » déchirent mon ame,

» La perdre, la perdre pour ja-  
 » mais ! renoncer à une fille assez no-  
 » ble, assez généreuse pour me ren-  
 » dre mes sermens & me conserver  
 » sa foi ! on me l'enlève, on l'éloigne  
 » de moi ! ah ! comment, comment  
 » supporter ce coup accablant ? Ra-

» nimé par la certitude d'être aimé,  
 » par l'espoir de prévenir les mal-  
 » heurs que je crains , je m'assure  
 » en secret d'une barque légère , je  
 » la fais armer à la hâte ; je monte  
 » ce frêle bâtiment , mes largefles  
 » encouragent les Mariniers ; mais  
 » les vents contraires m'écartent de  
 » ma route ; dix fois obligé de  
 » relâcher , je me vois arrêté par  
 » le calme , ou repouffé par la tem-  
 » pête ; je découvre enfin le port  
 » où tendent tous mes vœux ; des  
 » rochers dérobent ma barque à la  
 » vue , un ami me reçoit , me cache  
 » à tous les yeux , se charge d'aver-  
 » tir celle dont je viens réclamer  
 » les promesses ; elle consent à me  
 » voir , à me parler. Introduit dans  
 » ses jardins au milieu de la nuit ,  
 » mes prières , mes larmes obtien-  
 » nent tout de l'amour , détermi-  
 » nent

„ nent l'aimable fille à s'unir pour  
 „ jamais à l'Amant qui l'adore. Au  
 „ premier rayon du jour, elle me  
 „ suit en tremblant ; je la guide vers  
 „ le Temple où m'attend un Mi-  
 „ nistre prêt à sanctifier mon heu-  
 „ reuse témérité. Déjà nos cœurs  
 „ & nos mains s'unissent, déjà le  
 „ Ciel entendoit mes sermens, la  
 „ voix de la charmante Maîtresse de  
 „ mon ame s'élevoit pour propor-  
 „ cer le vœu de m'aimer toujours,  
 „ quand ses parèns, suivis d'une  
 „ troupe de gens armés, forcent la  
 „ porte ; sa mere la saisit, veut  
 „ l'arracher de mes bras ; je la re-  
 „ tiens, on m'entoure, on me  
 „ presse, on parvient à nous sépa-  
 „ rer ; attaqué par une foule d'Es-  
 „ claves, je repousse loin de moi  
 „ ces misérables ; ils tombent, se  
 „ renversent, je m'ouvre un passage,



« j'étends le bras , je touche à ma  
 « compagne éperdue ; un audacieux  
 « s'élance entre elle & moi ; fu-  
 « rieux , je lui porte un coup , l'é-  
 « pée glisse , se détourne , va percer  
 « le sein d'une infortunée . Ah ,  
 « que n'ai-je cessé de vivre avant  
 « ce fatal instant ! . . . » Il se tut ,  
 « pencha la tête , cacha son visage ;  
 « ses larmes , ses soupirs le contraigni-  
 « rent de s'arrêter .

« Frémissant de son malheur , pénétré  
 « d'horreur & de pitié , je me repro-  
 « chois de l'avoir excité à se retracer  
 « un si funeste événement , Hélas ! qui  
 « m'eût dit alors que je sentirois un  
 « jour les mêmes douleurs dont je  
 « croyois son ame atteinte ! je plai-  
 « gnis Nelson ; mes pleurs & mes  
 « expressions lui prouvèrent combien  
 « j'étois touché de son récit , de la  
 « perte irréparable qui excitoit ses

justes regrets. Il me regarda , parut méditer un moment , baissa les yeux & les relevant sur moi : que votre compassion est adoucissante pour mon cœur , me dit-il d'un ton affectueux , elle me présente des idées consolantes , un espoir flatteur , si pourtant il est possible de croire , de penser . . . il s'interrompit , & reprenant ensuite :

« Permettez-moi , me dit-il , de  
 « ne rien ajouter en ce moment ;  
 « ne me forcez point à vous entre-  
 « tenir de mes fureurs ; échappé  
 « d'une prison rigoureuse où mon  
 « oncle me retenoit , j'ai voulu me  
 « soustraire à sa tyrannie ; fuir ces  
 « contrées qui ne pouvoient plus  
 « offrir à mes yeux l'objet de tous  
 « les desirs de mon cœur. J'empor-  
 « tais en lingots d'or , une somme  
 « suffisante pour me procurer de

» l'aifance en Angleterre où je sou-  
 » haitois passer le reste de mes  
 » jours : mon impatience, ma pré-  
 » cipitation, m'exposent au besoin,  
 » me réduisent à la dépendance,  
 » au moins pour quelques tems ;  
 » mais dans la nécessité de contra-  
 » ter de si grandes obligations, je  
 » me trouve heureux de rencontrer  
 » un bienfaiteur dont les qualités  
 » distinguées m'invitent autant à  
 » l'amitié qu'à la reconnoissance »

Ces dernières paroles prononcées  
 avec un air de franchise & de no-  
 blesse me touchèrent extrêmement.  
 J'embrassai Nelson, je le priai de me  
 regarder comme un ami, comme  
 un frere, & d'être sans inquiétude  
 sur son séjour en Angleterre. Pen-  
 dant le reste de l'entretien, il perdit  
 cet air sombre qui obscurcissoit une  
 physionomie pleine d'esprit & de

feu. Devenu plus calmé, plus ouvert, il s'informa des affaires qui m'avoient appelé à la Caroline. Je satisfis sa curiosité sans pourtant lui parler de la situation actuelle de mon ame. Je voulois renfermer en moi-même mes sentimens pour ma pupille & de tous ceux qu'elle m'inspiroit, j'avouai seulement l'estime & l'amitié.

Le soir même j'instruisis Miss Nesby des particularités qui concernoient Nelson. Elle parut prendre un vif intérêt à ce court récit. Je lui demandai si elle le connoissoit, si elle avoit entendu parler de cette aventure, & pouvoit me donner les éclaircissemens que je n'osois exiger d'un homme dont la douleur si violente encore exigeoit des ménagemens.

Elle fut un peu de tems sans me

répondre. Jamais je n'entendis prononcer le nom de Nelson, dit-elle enfin, sans lever les yeux sur moi. Je plains celui dont vous me parlez : je crois sa situation pénible & son état fâcheux. C'est un grand malheur de nourrir un penchant, capable d'irriter contre nous ceux que les loix rendent maîtres d'approuver, ou de condamner les affections de notre ame. Engagés par la Nature à nous protéger, à nous chérir, à nous rendre heureux, si notre cœur se donne sans leur aveu, ils semblent oublier leur première tendresse, ignorer qu'il n'est pas en notre pouvoir d'aimer ou de haïr à leur gré ; trop souvent ils nous punissent cruellement d'une résistance involontaire !

Emma fit cette réflexion d'un air si triste, que cent fois depuis je

me suis étonné comment elle n'exalta point mes soupçons. Mais quand on est sans défiance , si on observe les mouvemens , ou les expressions d'une personne aimée , c'est avec une disposition si forte à les interpréter favorablement , qu'elle peut nous en imposer long-tems si le moindre intérêt l'engage à nous déguiser ses pensées ; le moment , les circonstances ne me laissèrent appercevoir dans ce discours d'Emma que la justesse de son esprit & sa pitié pour deux Amants dont les parens avoient causé l'infortune.

Le lendemain , je présentai Nelson à ma charmante pupille. Elle le reçut avec assez de froideur ; il parut embarrassé près d'elle. Insensiblement une douce , une agréable liberté s'établit entre nous trois. Tant que dura notre navigation , je ne regretai aucuns des amusemens dont

j'étois privé. Quels plaisirs peuvent  
 se comparer à cette activité de l'ame,  
 excitée , entretenue par l'amitié ,  
 par l'amour ! a-t-on besoin de dissipa-  
 tion quand on aime ? Le soin de  
 plaire , d'obliger , remplit si bien  
 tous les momens ! ô, tems de ma vie,  
 dont le souvenir m'est encore cher,  
 que je me trouvois heureux alors !  
 je me croyois, l'arbitre du sort de  
 deux personnes qui partageoient les  
 plus vives affections de mon cœur :  
 . . . ah , les cruels ! pourquoi la  
 défiance de l'un & la timidité de  
 l'autre m'ont-elles conduit à dé-  
 plorer sans cesse mon peu de péné-  
 tration & ses suites terribles ? In-  
 fortuné Henry ! malheureuse Em-  
 ma ! comment vos cœurs me resste-  
 nt-ils fermés ? comment pûtes-  
 vous douter de la tendresse , &  
 j'oserais le dire , de la générosité du  
 . . . mien ?

mien ? O , Monglas , ô mon sage ami ! ne vous trompez point à mes sentimens , je ne pleure point une femme ravie à mon amour , à mes desirs : je ne regrette point les plaisirs que je m'attendois à goûter avec elle & par elle ; non , ce n'est pas l'amour , c'est la compassion , c'est l'amitié qui m'arrachent encore des cris de douleur ! heureux , & mille fois heureux , si privé d'Emma , la voyant dans les bras d'un autre , je pouvois me dire elle vit , elle me doit son bonheur , je lui ai sacrifié le mien.

En approchant des côtes de la Grande-Bretagne , je commençai à m'occuper des moyens de dérober à ma mere la connoissance des engagements que j'avois pris à la Caroline. Liée avec une famille ennemie irréconciliable de Sir Ed-



mond, pouvois-je lui présenter la fille d'un homme proscrit, détesté de la Maison où elle vouloit me faire entrer ? Prêt à me voir dans la fâcheuse nécessité de m'opposer à ses volontés, lui montrer Emma, ne seroit-ce pas lui indiquer la cause de ma résistance, en exposer l'objet à son dédain, à sa haine ? ma promesse m'obligeoit à remettre Miss Nesby entre les mains de Lady Walters ; mais avant de la remplir, il falloit m'assurer si cette Dame vivoit encore à Yorck, si elle étoit disposée à recevoir sa parente ; en le supposant, je voulois conduire moi-même Miss Nesby chez elle ; il me seroit difficile de m'éloigner de Londres pendant les premiers jours de mon arrivée ; je songeois donc à procurer à ma pupille une retraite convenable, où elle pût

attendre sans ennui le tems de son départ pour la Province. J'avois une amie à Londres , elle se nommoit Mistriss Howard , je fixai toutes mes idées sur le desir que je lui connoissois de m'obliger.

Cette Dame , née avec de grands avantages , avoit sçu se les conserver. En perdant la jeunesse, elle mit toute son étude à se rendre aimable dans cette saison de la vie, où la gaieté, l'égalité d'humeur & la bonté remplacent si bien les agrémens que chaque jour enlève à son sexe. Elle faisoit les délices d'une société choisie. Introduit chez elle, je m'étois vu assez heureux pour être utile à deux personnes qu'elle aimoit; elle cherchoit l'occasion de m'en marquer sa reconnoissance , je ne doutai pas qu'elle ne reçut avec joie chez elle une étrangère dont le

fort m'intéressoit si vivement; & mon attente ne fut point trompée.

Ma mere venoit de partir pour Bath quand j'arrivai à Londres ; son absence de la ville me donna la facilité de prendre tous les arrangements nécessaires à la tranquillité de mon esprit. Mistriss Howard, retirée depuis long-tems de la Cour, étoit peu connue de Lady Lindsey : des liaisons différentes, des amusemens d'une autre espèce, ne leur permettoient pas de se rencontrer souvent. A l'égard de Nelson, rien ne m'engageoit à cacher mon amitié pour lui. Avant de le mener à Bath, je le contraignis à recevoir une somme d'argent, dont je le priai de disposer. Ce ne fut pas sans une extrême répugnance qu'il consentit à la prendre, à s'en servir. Sûr de s'acquitter un jour

( 101 )

de ces petites obligations , il rougissoit d'accepter mes avances : cette noble fierté ne pouvoit lui nuire dans mon esprit , mais elle m'affligeoit ; je l'aimois trop pour ne pas souhaiter qu'il se montrât plus libre & plus ouvert avec moi.

Pendant la route , Nelson parut fort triste. Je l'étois beaucoup aussi. Je n'avois point encore éprouvé cet ennui , cette langueur qu'inspire l'absence & la perte d'une douce habitude. Je priai Nelson de ne point parler de ma pupille devant Lady Lindsey. Sans lui confier mes sentimens pour elle , je lui montrai seulement la crainte de faire naître des soupçons dans l'esprit de ma mere sur mon attachement aux intérêts de cette jeune personne.

De quelle douloureuse surprise je me sentis saisir en tombant aux

pieds de Lady Lindsey, en la serrant entre mes bras ! cette tendre mère avoit défendu qu'on m'instruisît du dérangement de sa santé ; elle s'efforça même de me le cacher ; mais son abattement , sa maigreur annonçoient déjà l'affreux dépérissement où jette la consomption. Le plaisir de me revoir sembla la ranimer, lui rendre l'espérance de se rétablir. Elle reçut Nelson comme l'ami d'un fils qu'elle chérissoit ; occupée de son état , elle me parut détachée de tous les projets ambitieux qu'elle formoit avant mon départ. Loin de penser à me donner des liens, elle s'applaudissoit de me voir libre : sensible à mes attentions, charmée de mon assiduité près d'elle , de mes soins , de mes complaisances , elle répétoit à ceux qui l'approchoient, je

mè trouve heureuse de jouir de toute la tendresse de mon fils , de n'avoir point de rivale dans son cœur.

Elle passoit le reste de la saison à Bath ; mon devoir m'imposoit la loi de ne pas la quitter. J'entretenois un commerce de lettres avec Mistriss Howard. J'appris par elle que Miss Nesby préféroit la solitude à tous les amusemens dont la nouveauté sembloit devoir exciter sa curiosité. Toujours renfermée avec Hélène , elle ne quittoit son appartement qu'aux heures où la politesse exigeoit sa présence dans celui de Mistriss Howard ; elle s'empressoit d'en fortir dès que le cercle commençoit à s'y former , ou si elle cédoit à ses instances , si elle restoit , on lisoit dans ses yeux qu'elle se gênoit. Cependant elle prêtoit

une obligeante attention à l'entretien , parloit peu , mais avec tant de douceur , de justesse , d'agrément , qu'on ne pouvoit sans regret l'abandonner à ce goût de retraite qui privoit la société d'une personne née pour en être l'ornement , pour en faire les délices.

Dès que j'eus reçu des informations d'Yorck , j'écrivis à Miss Nesby. Lady Walters n'y habitoit point alors. Passée depuis six mois en France , elle résidoit actuellement à Nîmes , espérant y rétablir une poitrine délicate & foible. Son retour dépendoit du moment où elle se sentiroit en état de se passer des secours qu'elle trouvoit au midi de la France.

Je vis avec plaisir le séjour de Miss Nesby se prolonger à Londres sans que je pûsse me reprocher de

changer les dispositions de son père sur elle. Mistriss Howard se félicita de ne point se séparer de son aimable compagne & ma pupille m'écrivit, qu'attachée à cette Dame par l'estime & la reconnoissance, elle attendroit sans impatience auprès d'elle le retour de Lady Walters.

Satisfait de cette assurance, je partageois mes soins entre ma mère & Nelson. Le caractère & la singularité de ce Colon offroient à mon examen une foule de contrariétés dont il m'étoit impossible alors de démêler le principe. Sa situation devoit plutôt le livrer à la mélancolie, que lui causer des mouvemens d'impatience & de fureur ; il paroissoit moins attristé par le souvenir d'un événement passé, que tourmenté par des peines présentes : une continuelle inégalité d'hu-



meur marquoit tous ses instans. Il évitoit de se laisser voir; souvent il me fuyoit pendant des jours entiers; en vain je voulois l'engager à chercher de la consolation dans mon amitié, il ne connoissoit pas ce besoin de l'ame, cette douce communication de sentiment, si nécessaire à un cœur tendre. Sensible à son état, je le pressois de s'entretenir avec moi de tout ce qui l'occupoit. Il rougissoit, gardoit le silence, ou le rompoit par des paroles entrecoupées, par des exclamations de douleur; quelquefois il me faisoit des reproches amers. Que ne me laissiez-vous périr au milieu des flots, me disoit-il un jour, d'un ton dur; & d'un air farouche? pourquoi m'arrachâtes vous à la mort? C'est un être malheureux sur qui tombent vos

bontés; c'est un sauvage, dont la rusticité doit laisser votre amitié; peut-être vous repentirez-vous de l'avoir conservé, de l'avoir aimé : ah, vous ne connoissez pas toutes les peines qui déchirent mon ame !

Un cœur si peu capable de céder aux instances de l'amitié, devoit rebuter le mien ; mais attribuant cette espèce de férocité à son éducation, à la violence de ses chagrins, elle me faisoit sans me révolter : j'espérois que le tems & la dissipation feroient sur son esprit leur effet ordinaire ; je me proposois de changer ce naturel emporté, par la douceur, par la complaisance ; sa position actuelle, le besoin qu'il avoit de moi aidoient à me rendre indulgent ; des qualités estimables compensoient à mes yeux la rudesse momentanée de son carac-

rière ; loin de m'obstiner à pénétrer ce qu'il vouloit cacher , je m'imposai la loi de ne jamais lui faire une seule question ; mais ni mes attentions , ni le plus beau séjour du monde , ni les amusemens variés de Bath ne purent calmer son inquiétude , ni diminuer sa sombre tristesse.

La santé de ma mere se rétablit assez pour lui permettre de retourner à Londres. Avec quel plaisir je revis Miss Nesby , combien j'eus de peine à renfermer ma joie dans le fond de mon cœur , à cacher la flatteuse émotion de mes sens ; tout me forçoit encore à cette dure contrainte. Je devois tant d'égards à Lady Lindsey ! mon respect pour elle & la prudence m'ordonnoient également de me taire. Si j'avois mon amour , en ferois-je long-tems

le maître ? pourrois-je contenir une passion si vive ? la plus légère espérance de retour ne m'entraîneroit-elle pas au delà des bornes que je m'étois prescrites ? ne rendroient-elles pas mes desirs plus ardens & mon attente plus pénible ? Quelquefois je croyois appercevoir dans les regards de la charmante fille. . . . Ah , ne rappellons point cette fatale erreur ! elle n'aida que trop peut-être à fermer mes yeux sur ses vrais sentimens,

La qualité de tuteur me donnoit des droits dont je profitois pour procurer à Miss Nesby tout ce qui pouvoit flatter son goût ; on ignoroit l'état de sa fortune ; elle-même n'en connoissoit pas le peu d'étendue. Les quatre mille livres sterling que je devois recevoir à Londres , confiées à un Négociant , se trou-

vèrent confondues parmi les dettes immenses de cet homme , échappé par la fuite aux poursuites de ses créanciers. Il venoit de quitter le Royaume quand j'arrivai à Londres. Nelson étoit avec moi chez le Banquier où j'en appris la nouvelle ; je le priai de se taire sur un événement que je voulois cacher à ma pupille. Je me plaïsois à la faire vivre dans l'aisance , à voir briller sur elle les ornemens dont son deuil avancé lui permettoit de se parer. Je faisissois les plus légers prétextes pour lui donner des fêtes ; je jouissois du plaisir inexprimable de répandre mes dons sur l'objet le plus aimable , & de la douce satisfaction d'obliger sans imposer le poids de la reconnaissance.

Une partie de l'hiver se passa sans apporter aucun changement

dans ma situation , mais sa fin fit  
 renaître mes craintes. En recouvrant  
 ses forces , ma mere se rapprocha de  
 la Cour , & reprit insensiblement  
 ses premieres idées. Mylord Port-  
 land , dont elle me destinoit la fille ,  
 étoit alors Vice-Roi d'Irlande , &  
 résidoit à Dublin avec toute sa fa-  
 mille. Il s'y ennuya , demanda son  
 rappel , l'obtint , annonça son pro-  
 chain retour à Londres. Ma mere  
 en montra de la joie ; elle m'en  
 parla comme d'une nouvelle qui  
 devoit m'intéresser & me plaire.  
 Les plus vives inquiétudes com-  
 mencèrent à m'agiter. Quelle ob-  
 jection opposer à cette alliance si  
 convenable ? n'avois-je pas con-  
 senti aux démarches de Lady Lind-  
 sey ? comment les rendre vaines  
 sans aucunes raisons apparentes de  
 les désapprouver ? comment soutenir

la pensée de l'irriter, de blesser son cœur d'un trait douloureux ! Il étoit des momens où touché de ses bontés, espérant tout de sa tendresse, je voulois lui ouvrir mon ame toute entiere, lui avouer mon amour, lui présenter Emma, tomber à ses pieds, lui dire, vous souhaitez mon bonheur, ah ! daignez le faire en m'accordant cette femme chérie, que je la tiennne des mains de ma mere, & tous les vœux de mon cœur seront comblés !

Cent fois prêt à suivre ces mouvemens, je me sentoís retenu par la connoissance du caractère de Lady Lindsey. Si l'ambition fermoit ses yeux au mérite d'Emma, si ne voyant en elle que la fille d'un proscrit, l'objet de ma défobéissance, un obstacle à ses vœux les plus chers, elle exigeoit de moi le sacrifice

sacrifice impossible de mon amour ;  
 quel reproche me ferois-je préparé !  
 j'aurois perdu l'avantage précieux  
 de vivre avec ma mere dans une  
 douce intelligence , j'aurois exposé  
 Miss Nesby à son ressentiment , &  
 rendu ma situation plus embarrassante  
 & plus fâcheuse.

En s'appliquant à détourner les  
 maux dont on se croit menacé ,  
 trop souvent on s'occupe d'un soin  
 inutile. Avant l'arrivée de Mylord  
 Portland , j'eus la douleur de voir  
 retomber ma mere dans une lan-  
 gueur dont il restoit peu d'espoir de  
 la retirer. On lui conseilla d'aller  
 en France , ou d'essayer si son air  
 natal ne lui feroit point éprouver  
 un heureux changement : elle se  
 détermina pour l'Ecosse , & ce  
 projet de vøyage effaça peu à peu  
 de son esprit tous les autres objets.

*II. Partie.*

K



Rien ne pouvoit me dispenser d'accompagner ma mere , de la servir , de la consoler dans un état où ma tendresse , où mes soins lui devenoient si nécessaires. Il falloit donc me séparer une seconde fois d'Emma ; la quitterois-je encore sans lui ouvrir mon cœur , sans sonder les dispositions du sien , sans connoître si ses idées de bonheur s'accordoient avec mes desirs ? Tout me prouvoit son estime ; elle me montrait des égards , même une sorte de préférence ; mais je souhaitois inspirer un sentiment plus flatteur & plus tendre. L'absence alloit détruire une partie des raisons qui me forçoient au silence : cependant lié par ma promesse , par les sermens que Sir Edmond avoit exigé de moi , je n'osois manquer à ma parole , trahir la confiance d'un ami

descendu paisible au tombeau , dans la consolante certitude de ma fidélité. Cet engagement , frivole , peut-être , aux yeux d'un homme moins exact , devenoit imposant & respectable aux miens , quand je me rappellois l'attendrissant souvenir de l'instant où je m'étois soumis à cette loi ; mon intérêt me permettoit-il de l'enfreindre ? Quelquefois je me proposois d'instruire Nelson de mes sentimens ; il m'eût été bien doux de parler d'Emma , de mon amour , de mes projets ; mais son humeur & sa réserve le rendoient peu propre à s'attirer ma confiance Il est rare d'en inspirer quand on est incapable d'en montrer soi-même.

En revenant de Bath , je m'étois fait un plaisir de le présenter à mes amis ; pendant un peu de tems il se répandit dans le monde avec assez

de répugnance. La maison de Mistress Howard fut la seule où il parut se plaire ; insensiblement il devint assidu chez cette Dame , s'attira l'estime de sa société , & bien-tôt en fit partie. Peu à peu je le vis moins sombre , moins négligé , plus aimable ; il commençoit à chercher , à goûter les amusemens. Miss Nesby le traitoit avec bonté. Quand je ne pouvois la visiter , je chargeois Nelson de lui porter des livres , de la musique , des fleurs , mille bagatelles dont elle s'amusoit. Il sembloit s'attacher plus tendrement à moi ; il me disoit qu'il vouloit faire passer ses fonds en Angleterre , s'y fixer , ne me quitter jamais. Je m'applaudissois de ce changement quand le hazard me fit découvrir dans son cœur un desir aussi vif de retourner à la Caroline , qu'il avoit

montré d'ardeur à s'en éloigner.

Nous promenant tous deux un matin sur les bords de la Tamise , nous nous arrê tâmes pour regarder une frégate qui mettoit à la voile. Les yeux de Nelson s'attachèrent sur ce bâtiment, le suivirent, ne purent s'en détourner. Ses soupirs , son agitation, ses mouvemens me frappèrent. Eh ! d'où naît votre émotion , lui demandai - je , connoissez vous ceux que le vent éloigne de nous ? Ils partent , s'écriait-il , qu'ils sont heureux , que j'en vie leur fort ! & joignant ses mains, levant au Ciel ses yeux humides de pleurs , ô douces contrées , dit-il , d'un ton triste & passionné , lieux chers à mon souvenir, ai-je perdu l'espoir de respirer encore votre air délicieux !

Tant d'inconstance & de bisar-

erie m'étonnèrent, me confondirent. Il remarqua ma surprise, parut fâché de s'être abandonné au transport qui venoit de décéler un desir si contraire à ses discours. Je rêvois, il se taisoit, & nous rentrâmes chez moi sans qu'aucun de nous songeât à rompre le silence.

Malgré le caractère incompréhensible de cet homme, j'avois senti trop de plaisir à l'obliger pour me refuser à la douceur de le servir encore. Il vouloit me quitter à la porte de mon appartement ; je le retins , lui demandai la raison d'une dissimulation dont je pouvois me plaindre. Pourquoi feignoit-il de vouloir vivre à Londres ? pourquoi se préparoit-il à me suivre en Ecosse , quand tous les vœux de son cœur se tournoient vers sa Patrie ? eh ! d'où vient me cachoit-il

un desir si naturel, si facile à satisfaire ?

Mes questions l'embarrassèrent. Il porta sur moi ces regards inquiets, qui semblent chercher dans les yeux d'un ami si ses premiers reproches ne seront point suivis d'une plainte plus grave. Il me dit enfin, que venant d'atteindre l'âge où la loi le rendoit maître de sa fortune , pouvant la retirer des mains de son oncle, vivre indépendant , se choisir une habitation, il se trouveroit heureux de repasser les mers & de revoir les lieux de sa naissance ; mais tant de difficultés s'opposent encore à ce dessein , ajouta-t-il , que je n'ai cru devoir ni en parler ni m'en occuper. Je me levai , pris dans un tiroir six cens guinées , & les mettant devant lui , m'avez-vous cru capable , lui dis-je , de

vous refuser les moyens d'être heureux ?

Il changea de couleur , hésita , parut délibérer avec lui-même ; ensuite se blâmant tout haut d'avoir pu balancer un instant , il repoussa l'or que je lui présentais , se leva brusquement , s'éloigna de la table & de moi. Chagrin , blessé de mes instances , cessez , s'écria t-il , cessez de me presser ; qui , moi , j'accepterois ! ..... quoi , j'abuserois ..... non ; l'honneur me défend . . . puis-  
sai - je périr ici , ne me voir jamais possesseur tranquille .... Ah ! je ne devrai point mon bonheur à la bassesse : il se tut ; se promena dans la chambre avec agitation , & se rapprochant , il prit ma main , la serra ; cher Lindsey , me dit-il , je ne connoissois pas toute ma foiblesse ; vous venez de tenter un  
homme

homme indigne de votre amitié, un vil esclave de ses passions, un ingrat . . . . Oui, je le suis, il n'est pas en mon pouvoir de cesser de l'être ; cette certitude brise mon cœur, le déchire, me livre au désespoir. Alors tombant sur un siège, il donna toutes les marques d'une douleur immodérée. Mes caresses, mes prières ne purent l'obliger à s'expliquer : il m'interrompoit, me conjuroit de ne pas le rendre méprisable à ses propres yeux : il pleuroit, gémissoit, prononçoit sur lui les plus terribles imprécations. Jamais, jamais ne quitter l'Angleterre, s'écria-t-il, si pour revoir sa Patrie il devoit se préparer de honteux, d'éternels reproches !

Ah ! pourquoi son cœur ne fut-il pas assez noble, assez vrai, pour

*II. Partie.*

*L*



me dévoiler cet étrange langage ? Comment put-il résister à mes tendres prières ? l'honneur ne lui permettoit pas d'accepter un service du seul ami dont il eût droit de l'attendre : il s'avouoit ingrat , il sembloit craindre de le devenir davantage : aucune idée , aucun soupçon ne m'aidoit à l'entendre ; en vain je le pressai de parler , il se tut obstinément , continua de rejeter mes offres , dans un moment avec des marques de sensibilité , dans un autre avec une sorte d'horreur , mais toujours avec la même opiniâtreté.

Depuis l'instant où son malheur & le mien nous avoient liés ensemble , ses actions , ses discours , tous ses mouvemens étoient une impénétrable énigme pour moi. Son caractère se contredisoit sans cesse.

Jamais pourtant il ne se démentit sur un seul point. Dans la nécessité absolue de contracter des obligations , il montra toujours une extrême répugnance à recevoir mes avances ; il prenoit les plus minutieuses précautions pour les constater , & m'en assurer le retour. Je riois de son exactitude , & le grondois de sa réserve sans obtenir de lui qu'il se gênât moins dans sa dépense ; sa fierté la bornoit à d'indispensables besoins , & jamais il ne consentit à regarder ma fortune comme un bien dont il pouvoit disposer librement.

L'ami qui n'ose répandre ni ses peines , ni ses plaisirs dans notre cœur , cesse insensiblement de nous intéresser. La confiance est le charme d'un commerce intime , & sans elle l'amitié ne peut être un sen-

timent durable. Peu à peu Nelson  
 perdit auprès de moi ; si je continuai  
 à vivre avec lui dans la même fa-  
 miliarité , ce fut moins par une  
 suite de mon premier goût que par  
 les égards dûs à sa situation. La  
 moindre plainte , le plus doux re-  
 proche pouvoit le porter à se pri-  
 ver de mes secours , à s'éloigner  
 du seul appui qu'il eût en Europe.  
 J'appris indirectement son impa-  
 tience pour le retour d'un vaisseau  
 chargé de ses lettres ; le desir de  
 recevoir une réponse , sans doute  
 bien intéressante , devoit le fixer  
 à Londres ; par une suite de l'ap-  
 parente inconséquence de ses dé-  
 marches , il voulut m'accompagner  
 en Ecosse . . . . , ah , que ne de-  
 meura-t-il , que les vents favora-  
 bles à ses projets ne l'emportè-  
 rent-ils loin de moi ! heureux si les

mers s'élevant entre nous ! . . .  
 mais que servent de vains souhaits ?  
 Une puissante, une invisible main  
 semble préparer les événemens ;  
 nous guider , nous conduire , nous  
 forcer à marcher dans le sentier  
 qu'elle trace devant nous. Foible  
 raison , inutile prudence ! votre  
 pouvoir se borne-t-il à exciter nos  
 regrets ?

Le tems où je devois éprouver  
 toutes les peines , sentir toutes les  
 douleurs qui peuvent accabler une  
 âme sensible , étoit déjà marqué par  
 le sort. La saison s'avançoit , ma  
 mere se disposoit à partir , mon  
 cœur se ferroit à l'approche de l'ins-  
 tant qui m'alloit séparer d'Emma.  
 Je ne lui cachois point ma tris-  
 tessé ; je cherchois à pénétrer si elle  
 en étoit touchée : un sentiment in-  
 quiet me faisoit observer ses re-

gards, ses discours, ses moindres mouvemens. Depuis mon retour de Bath, elle ne me paroissoit plus la même. Je ne sçais quelle différence je croyois remarquer dans sa conduite, dans son accueil : si j'avois osé m'en plaindre, il m'eût été difficile d'exprimer l'espèce de son changement, mais je le sentoais : ma présence annoncée, attendue, lui cauioit souvent de la surprise, même une sorte d'effroi : je la trouvois plus réservée, plus grave, plus silencieuse. Chaque jour augmentoit la distance où me tenoit son sérieux imposant, sa politesse trop marquée & trop exacte. Elle me montrait de l'amitié, mais elle ne me parloit point avec cette liberté d'esprit, cette confiance que mon respect, le tems, l'habitude de me voir devoient lui inspirer. Ses yeux

se fixoient rarement sur les miens ;  
 & quand ils s'y arrêtoient un moment , j'y appercevois un mélange de trouble , de crainte , d'attendrissement . . . qu'il m'en coûtoit alors pour ne pas lui dire je vous aime , je vous adore ! ces mots erroient sans cesse sur mes levres ; je ne contenois mes transports , je ne conservois d'empire sur mes sens que par une fuite soudaine. Je sortois sous de vains prétextes , je rentrois sous de plus vains encore ! Miss Nesby voyoit mon émotion ; & jamais elle ne m'en demandoit la cause. Combien de fois prêt à parler , emporté par un mouvement passionné , saisissant sa main , tremblant . . . . ô mon ami , votre ame paisible ne se peindra jamais les violentes agitations de la mienne ! pardonnez-moi ces longs , ces mu-

ties détails. Mon cœur long tems privé de la douceur de s'ouvrir, abuse peut être du plaisir de se répandre dans le vôtre. Vous m'avez promis une tendre pitié, ne me refusez pas de l'indulgence. Quel triste récit il me reste à vous faire ! faut-il me retracer des images si terribles, me livrer à des souvenirs si déchirans .... souffrez que j'interrompe ici cette fatigante narration : elle me replonge dans ce noir chagrin, dans cet accablement d'esprit où vous me laissâtes.

Excitez en ma faveur la compassion de Madame de Monglas : engagez son aimable amie à me plaindre. Elle seule me laisse encore entrevoir une consolante perspective. Je ne formois plus de desirs ; mais la rendre heureuse , contribuer à son bonheur ! ah, c'est un

espoir qui ranime mon ame abattue.

Mademoiselle de Valliere consentira-t-elle à me devoir sa félicité ? ne dédaignera-t-elle point les soins, les vœux d'un infortuné ? . . . . La justesse de son esprit, la noblesse de ses sentimens me rassurent. Pourroit-elle me punir des fautes du hasard, d'un destin malheureux ? Belle Sophie ! vous ne tromperez point mon attente ; vous mêlerez des larmes à mes pleurs, & vous en tarirez la source ; je retrouverai près de vous ce calme , cette paix si long-tems perdus , vous me rendrez à la raison , au monde , à moi même , aux douceurs du repos. Adieu, mon cher Monglas , vous recevrez bien-tôt la suite des événemens qui intéresse le plus tendre & le plus sincère de vos amis.



Mon émotion , mon trouble , m'avoient fait parcourir ce cahier avec rapidité , lire la fin sans beaucoup d'attention : à présent , ma chere , j'en suis frappée. Moi ! je ne punirai pas les fautes du hasard , un destin malheureux ! je mêlerai des larmes aux pleurs de Mylord Lindsey ! il est personnellement intéressé , dit-il , en commençant sa lettre . . . . quoi ! les liens du sang m'uniroient-ils ? . . . . flatteuse & vaine espérance , ne me séduisez pas !

Les dernières expressions de Mylord ont charmé Madame de Monglas ; tout le soir elle m'a félicitée d'être destinée à bannir d'un cœur tendre , *cette triste Emma , dont le souvenir afflige encore l'intéressant , le généreux Lord*. Ah ! je puis pleurer avec Mylord Lindsey , le plaindre , désirer son repos ; mais

le consoler, lui rendre la paix ;  
faire son bonheur, lui devoir le  
mien ; ô jamais, jamais !

---

*XLIII. LETTRE.*

**L**E hasard vient de m'apprendre  
que Monsieur de Germeuil est at-  
tendu chez le Comte du Roure vers  
la fin de la semaine. Il ne m'écrit  
point ; il revient, est-ce dans l'in-  
tention de me revoir, me cherche-  
ra-t-il ? Je n'ose lui envoyer ma let-  
tre. Après plusieurs jours passés,  
quand un premier mouvement n'ex-  
cuse plus à mes propres yeux . . .  
non, je ne puis m'y déterminer.

Mille inquiétudes agitent mon  
cœur. La suite du récit de Mylord  
Lindsey me jette dans un trouble

inconcevable. Je vous l'envoie.  
 Vous jugerez en la lisant de tous  
 les sentimens qu'elle peut exciter  
 dans mon ame.

*LET TRE de Mylord Lindsey ,  
 à Monsieur de Monglas.*

« Je suis bien flatté des repro-  
 » ches de Madame de Monglas,  
 » Comme je la crois plus sensible  
 » que curieuse, elle me permettra  
 » d'attribuer son empressement de  
 » voir la suite de mon manuscrit,  
 » à la bonté dont elle daigne m'hon-  
 » norer. Assurez-là je vous en prie,  
 » de ma reconnoissance, de mon  
 » respect & du chagrin que je sens  
 » de ne pouvoir me rendre encore  
 » à son obligeante invitation.

» Les dernieres lignes de mon  
 » cahier ont embarrassé, dites vous,

« Mademoiselle de Valliere, & vous  
 » me félicitez de *l'intérêt* qu'elle  
 » commence à prendre aux peines de  
 » mon cœur. S'inquiéter, ce n'est pas  
 » s'attendrir. Mais pourquoi ces in-  
 » sinuations ? N'égarez pas vos  
 » idées, ne formez point de con-  
 » jectures : elles vous jetteroient  
 » dans l'erreur. Gardez-vous, mon  
 » ami, gardez-vous bien de *devenir*  
 » l'interprète de mes sentimens ; ils  
 » vous sont inconnus. Vous ne  
 » pouvez appercevoir les liens qui  
 » m'attachent à l'aimable Sophie :  
 » liens chers, liens forts, plus forts  
 » mille fois que ceux de la Nature &  
 » de l'habitude. L'amour, l'honneur,  
 » le devoir les rendent à jamais  
 » indissolubles.

» Ce langage mystérieux en ap-  
 » parence, s'expliquera à mesure  
 » que vous parcourerez mes feuil-

» les. N'étendez point vos vues, ne  
 » les communiquez pas. Ah ! sans  
 » doute j'aurai besoin de *vo*tre *as-*  
 » *sistance* auprès de Mademoiselle de  
 » Vallière. Vous seul pourrez de-  
 » mander, obtenir une faveur pré-  
 » cieuse, une grace ardemment  
 » souhaitée. Sa condescendance  
 » pour vous me les fait espérer.  
 » O, Monglas, après une longue  
 » tourmente, qu'il est doux d'envi-  
 » sager le calme. Heureux si mon  
 » attente n'est point trompée, si  
 » votre charmante amie consent à  
 » ramener la paix dans mon cœur,  
 » à répandre l'agrément sur le reste  
 » de ma vie ».

*Second cahier de Mylord Lindsay..*

Chaque instant qui s'écouloit,  
 l'approchoit celui qui m'alloit ar-

racher au plaisir de voir , d'entretenir Emma ; je ne sçais quelles idées indéterminées , mais sombres , affligeantes , aigrissoient mes chagrins. Tous les jours augmentoient la tristesse de ma pupille , & rien ne pouvoit me faire penser que mon prochain éloignement en fût l'objet. Je me sentoís agité : un secret pressentiment sembloit m'annoncer combien ce voyage me préparoit de peines. En vain je m'efforçois d'appaiser ce trouble intérieur par toutes les raisons capables de le dissiper. Je laissois Miss Nesby chez une amie empressée à l'obliger ; je ne lui connoissois aucun goût de préférence , aucun penchant dont je dusse m'alarmer. Tous ses amusemens se bernoient à de longues promenades avec Hélène dans les environs de Londres. Promenades

solitaires où personne ne l'accompagnoit. Elle ne recevoit point de visites : son appartement s'ouvroit pour moi seul ; le titre de tuteur m'en donnoit l'entrée à toutes les heures du jour ; des mouvemens jaloux ne devoient point m'agiter , & pourtant je me livrois à la plus vive inquiétude ; mon cœur se brisoit à la seule pensée de m'éloigner d'elle , de m'en éloigner sans lui découvrir mes sentimens , sans m'assurer des siens.

J'aurois voulu me dispenser de prendre congé de Miss Nesby , mais la bienséance ne me le permettoit pas. Je redoutois ce moment. Pourrois-je , en lui disant adieu , me rendre maître des mouvemens de mon cœur , en retenir , en cacher la violence ? La veille de mon départ , j'allai chez elle avant l'heure  
où

où elle sortoit ordinairement. Je la trouvai dans son cabinet , négligée ; pensive , abattue ; l'altération de sa voix , la rougeur de ses yeux me découvrirent qu'elle venoit de pleurer , & l'air dont elle me reçut m'apprit combien elle désiroit dérober à ma vue les traces trop apparentes de ses larmes.

Cette connoissance me toucha sensiblement. Eh , quoi ! tant de soins , des attentions si délicates , si suivies , si désintéressées , ne m'avoient donc point acquis l'amitié de Miss Nesby , étois-je encore un étranger pour elle ? Me tairez-vous le sujet de votre douleur , Madame , lui demandai-je , en contenant à peine ma vive émotion , doutez-vous de mon zèle , de mon attachement ? D'où naît cette tristesse si profonde ? pourquoi vous efforcez-



vous de me la cacher ? Vous pleurez , Madame , vous pleurez , & ne daignez pas répandre vos chagrins dans le sein d'un ami ! ai-je mérité cette cruelle défiance ? vous plaindez-vous de moi ? Je serois bien ingrate , interrompit-elle , si je me plaignois d'un ami si généreux. La réserve n'est pas toujours une marque de défiance ; je n'ai point de secrets dont la communication pût être un soulagement pour mon cœur , ou une preuve de ma reconnaissance pour Mylord Lindsey. Mes seules réflexions font couler mes larmes. Eh ! comment n'en verserai-je pas ? privée de mes parens , des avantages de ma naissance , étrangère dans ma Patrie , vivant sous les yeux des ennemis de mon pere ; triste , inquiète , sans état , sans appui ; des idées vagues rem-

plissent mon esprit de terreur : le passé m'afflige , & l'avenir m'épouvante. Je ne puis être paisible à Londres ; la fille d'un proscrit devoit-elle jamais paroître au milieu de cette brillante Capitale ? Hélas ! pourquoi la volonté de mon père m'a-t-elle arrachée d'un asyle plus convenable à ma fortune ? Ah ! si son malheur , si le mien s'étendoit sur vous . . . . un destin rigoureux s'attache à me nuire ; il vous menace peut-être . . . . & s'arrêtant , levant au Ciel ses yeux baignés de larmes : Dieu tout-puissant , s'écria-t-elle , ne permets pas , ne permets jamais que le noble , le compatissant , le généreux ami de mon père , partage les malignes influences du sort affreux qui me poursuit.

Quel mouvement son action , ses

paroles élevèrent dans mon ame ! combien je me reprochai ce long , ce pénible silence que j'avois cru devoir m'imposer. L'avenir effrayoit Emma , Emma s'inquiétoit , s'affligeoit d'être sans appui ; en lui cachant mon amour , mes desseins , les dispositions de son pere , je la livrois moi-même à ces vaines terreurs, Eh , quoi ! Madame , lui dis-je , avez-vous oublié que j'ai juré de vous rendre heureuse ? que Sir Edmond m'a transmis ses droits , s'est reposé sur moi du soin de votre bonheur ? Chere Emma , bannissez à jamais vos craintes , dissipez ces tristes alarmes ; comment vous croyez-vous sans appui , quand on m'a nommé l'arbitre de votre félicité ? Ah , la mienne dépend de votre repos , de votre joie ! souvenez-vous des vœux de votre pere ,

de mes sermens , de cet instant où  
nos mains unies entre les siennes...

Ah Dieu ! quel tems retracez-vous  
à ma mémoire , s'écria douloureu-  
sement Emma ! l'image d'un pere  
expirant redouble encore mes crain-  
tes. Sans cesse je crois entendre sa  
voix menaçante ; il me semble que  
son ame erre autour de moi , se  
plaint , m'accuse , conserve le pou-  
voir d'attirer la vengeance céleste  
sur un enfant rebelle ; forcée d'en-  
freindre une dure , une cruelle loi ,  
je frémis en songeant que bénie  
conditionnellement ... transportée,  
hors d'elle-même , elle se leva , joi-  
gnit ses mains & fléchissant un ge-  
nou , pardonne , ô mon pere , par-  
donne à ta malheureuse fille , s'é-  
cria-t-elle toute en pleurs , elle a  
dû préserver.... Si trop coupable  
à tes yeux elle est indigne de ta

clémence , au moins punis-là seule ! ses soupirs , ses cris , ses gémissemens étouffèrent sa voix. Je la relevai ; elle se renversa sur un siège , & cachant son visage , elle se mit à pleurer amèrement.

Que les expressions d'Emma , que ses larmes excitèrent de sensations différentes dans mon cœur ! un mouvement inquiet & passionné me fit tomber à ses pieds , saisir ses mains , les presser avec ardeur. Ah , si l'ame de votre pere pouvoit errer autour de vous , lui dis-je , ce seroit pour vous engager à confirmer le don précieux qu'il daigna me faire. Il me nomma votre époux , il me rendit dépositaire de son autorité : je veux m'en servir , mais seulement pour calmer votre esprit , votre cœur. Emma ! ma chere Emma ! ma sœur , mon amie , objet de

mon respect, de ma vénération, de mon amour, de mes desirs ! prononcez sur mon destin , sur le vôtre ; maîtresse souveraine de vos volontés , des miennes , approuvez ou rejetez mes vœux. Ah ! voudrois-je vous devoir aux dispositions de Sir Edmond ? Soyez libre , Madame , je vous affranchis des promesses qui , peut-être , vous furent arrachées en ma faveur ; je vous remets tous mes droits , je vous immole toutes mes espérances ; mais accordez-moi de l'amitié , de la confiance ; daignez me répondre dans la sincérité de votre cœur : qui élève vos alarmes , d'où naissent ces craintes si vives , quelles loix vous a-t-on *forcée d'enfreindre* , de quel *bien* la *préservation* vous intéresse-t-elle , pourquoi vous traitez-vous *d'enfant rebelle* ? dûssiez-

**vous m'accabler de douleur en me révélant ce secret, parlez, Madame, parlez; dissipez le trouble que vos pleurs, que votre effroi viennent d'exciter dans mon cœur.**

Je ne le puis. Non, je ne le puis, répéta tristement Emma. Un noir pressentiment . . . . si je n'exposois que ma vie en rompant le silence, je croirois devoir ce sacrifice à votre généreuse amitié. Cessez, Mylord, cessez de me presser; laissez-moi mes funestes secrets; séparez à jamais vos intérêts des miens; élevée loin du monde, au sein de la disgrâce, je ne suis point destinée à vous rendre heureux. Oubliez une infortunée, trop sensible à vos bontés pour ne pas rougir d'en paroître ingrate; permettez-moi de vous débarrasser des soins dont mon pere osa vous charger; souffrez

frez que je quitte une maison , où trop d'éclat m'environne : une simple habitation , une retraite ignorée convient à ma fortune. C'est dans l'obscurité , c'est dans la solitude où je dois chercher cette paix dont vous desirez me voir jouir.

Les paroles d'Emma , ses propositions si étranges , si peu attendues , pénétrèrent mon cœur de mille traits douloureux. Elle avouoit un secret , & refusoit de me le confier. Elle craignoit de me paroître ingrate ; mes soins la gênoient ; elle vouloit s'y soustraire ; plusieurs circonstances se rassemblèrent sous mes yeux ; je me rappelai sa répugnance à s'éloigner de Beauford , l'article du testament portant l'exclusion de tout homme *né hors du sein de la Grande Bretagne* : sans doute en me suivant en Angleterre



elle laissoit à la Caroline un objet chéri. Mais d'où vient sembloit-elle craindre les menaces , les malédictions de son pere ? Le choix d'une fille si éclairée pouvoit-il révolter ses parens . Être si positivement rejeté ? Agité par ces réflexions embarrassantes , je levai les yeux sur Miss Nesby ; qu'elle me parut touchante ! ému , attendri , animé du désir d'effuyer ses pleurs : séparer vos intérêts des miens , vous oublier , moi , Madame ? lui dis-je , ah ! ce sacrifice est le seul que je ne puis vous faire. Disposez de ma fortune , de ma liberté , de ma vie ; imposez-moi des loix ; prêt à m'y soumettre , je jure à vos pieds de remplir tous vos vœux , d'obéir à tous vos ordres, Osez , Madame , osez vous confier à ma foi , c'est un tendre , un sincère , un ardent ami ,

qui vous presse, qui vous conjure de lui ouvrir votre cœur. Etes-vous engagée ? pleurez - vous l'absence d'un Amant aimé ? faut-il vous rendre à cet homme heureux ? traverser les mers pour me priver à jamais de vous ? Ah ! je vous reconduirai sur ces rives regrettées, en vous y laissant, je les arroserai de mes pleurs ; mais Emma , ma chere Emma n'en répandra plus, & son bonheur me consolera de la perte éternelle du mien.

La charmante fille soupira, porta sur moi des regards timides ; baissa les yeux , rougit , hésita , voulut parler , me regarda encore , & d'un ton bas , d'une voix tremblante ; je ne pleure point l'absence d'un Amant , dit-elle, un Amant ne fait point couler mes larmes ; le bonheur ne m'attend point dans ces

contrées où mon pere m'a défendu de vivre , mais j'y perdrois au moins une partie de mes terreurs ; je gémirois seule sous le poids des terribles imprécations prononcées sur ma tête ; je ne craindrois plus qu'elles s'étendissent sur les uniques objets de toutes mes affections.

Eh ! quels sont , Madame , quels sont ces objets d'une si tendre inquiétude ? lui demandai-je avec un trouble inconcevable ; il existe donc des *objets de vos affections* ? nommez-les moi , ils le deviendront des miennes. Tout ce qui vous intéresse , tout ce que vous aimez peut m'être cher. Elle parût incertaine ; je la vis balancer , s'empouvoir. Je redoublai mes instances ; elle cédoit ; j'allois lire dans son cœur quand plusieurs voix se firent entendre. Je me levai précipitam-

ment , Miss Nesby s'éloigna de moi dans un désordre extrême ; la porte s'ouvrit , Hélène entra , introduisant Mistriss Howard & Nelson.

De quelles légères circonstances le sort des malheureux humains peut dépendre ! fatale interruption ! un instant de plus m'ouvroit ce cœur si long-tems fermé , détournoit tous les maux que redoutoit Miss Nesby. Elle alloit perdre ses craintes en m'en découvrant le principe ; elle alloit trouver dans un Amant passionné , un sensible , un indulgent ami. Chere Emma ! tu vivrois , ton heureux possesseur eût vu ses droits confirmés par mon aveu ; mon souvenir se feroit gravé dans ta mémoire , tes plaisirs , ton bonheur t'auroient sans cesse rappelé mon idée . . . . hélas ! elle n'est plus. Vaines plaintes , vains re-

grets ! . . . puisse au moins celle qui m'en retrace une si touchante image s'attendrir en ma faveur , me croire assez puni . . . . O vous ! qui devez des larmes à l'infortunée dont la destinée fait couler les miennes , daignez me plaindre , daignez la pleurer avec moi. Du fond de son tombeau elle vous donne un pere. . . . . Ah ! j'en ai pris pour vous les douces , les vives affections ; accordez-m'en le titre ; j'en remplirai les devoirs. Je le jure par Emma , par ses cendres révérees , par le sentiment immortel qui m'attache à sa mémoire , qui me rend son souvenir à jamais cher , à jamais respectable.

Ce jour , le dernier de ma tranquillité , avoit été choisi par la Princesse de Galles pour voir un cabinet d'histoire naturelle ; dont

Lady Lindfey faisoit ses délices & l'objet d'une amusante étude. On me cherchoit de sa part. Nelson m'en avertit ; il ajouta qu'elle se trouveroit embarrassée si la Princesse arrivoit avant moi. Il prononça ce peu de mots très-bas , à peine me fut-il possible de les entendre. Trop occupé de mes mouvemens pour observer les siens , j'allois le prier de retourner auprès de Lady Lindley , de ne pas lui dire , qu'il venoit de me rencontrer , quand son extrême pâleur me frappa ; je le vis chanceler , chercher un appui , tomber sur un sofa , y rester sans force & sans connoissance. Miss Nesby jeta un cri , Mistriss Howard & moi nous nous pressâmes à le secourir ; il revint bien-tôt à lui-même , parut mortifié de cet accident , attribua sa foiblesse à des

fleurs qui parfumoient le cabinet , dont l'odeur lui caufoit toujours , dit-il , cette espèce d'anéantissement : on passa dans une autre pièce. Je desirois me revoir seul avec Emma ; mais Mistriss Howard demandant du thé , se montrant disposée à ne pas quitter Miss Nesby le reste du matin , je pris congé de toutes deux ; déterminé pourtant à ne pas partir sans une explication si nécessaire à mon repos , en sortant , j'avertis Hélène du dessein où j'étois de revenir le soir , & lui dis d'engager sa Maîtresse à m'attendre dans son appartement. Je remarquai de l'attendrissement sur le visage de cette fille ; la tristesse de ses regards redoubla le serrement de mon cœur ; elle sembloit retenir des larmes prêtes à lui échapper , & je l'entendis pousser un profond sou-

pir au moment où je m'éloignois d'elle.

Dans quel trouble d'esprit j'aidai ma mere à recevoir la Princesse , avec quelle impatience je remplissois un devoir indispensable , que ce jour me parut long , combien j'en souhaitois la fin ! elle arrive , je me vois libre , je cours , je vole où l'inquiétude , la crainte , mille sentimens confus m'appellent. Prêt d'entrer chez Miss Nesby , une palpitation violente ralentit mes pas ; j'approche en tremblant de la porte , je frappe , on ne me répond point , je redouble , on ouvre ; c'est Mistris Howard qui se présente à ma vue ; elle sort de la chambre , m'impose silence de la main , m'entraîne dans une autre pièce , elle m'apprend que Miss Nesby s'est trouvée mal ; on vient



rée , bien-tôt mes espérances s'évanouirent , & tout s'unit pour augmenter mon chagrin.

Je reçus plusieurs billets de Miss Nesby ; l'état de foiblesse & d'appesantissement où elle se trouvoit , ne lui permettoit pas , disoit-elle , d'entrer dans les détails que je lui demandois. Les lettres de Mistriss Howard me confirmoient cette foiblesse dont elle se plaignoit ; elles me livroient à des craintes vagues ; ses expressions ménagées , mystérieuses même , sembloient me préparer à de fâcheux éclaircissemens , m'annoncer une découverte désespérante ; son silence pendant plusieurs Couriers , me fit sentir les plus vives alarmes. Quelle fut ma surprise , en recevant une explication si long - tems attendue ? dans quel état me peignoit - on Miss

Nesby ? de quelle douleur me pénétroit une tristesse assez grande pour faire naître de tels soupçons ?

« J'ai toujours voulu rejeter une  
 » idée, me disoit *Mistriss Howard*,  
 » que la conduite de cette jeune  
 » personne & tous ses mouvemens  
 » me donnoient d'elle ; mes der-  
 » nières observations me forcent  
 » de m'y arrêter. Vous le dirai-je ,  
 » mon ami ? depuis plusieurs mois  
 » sa raison me paroît altérée. Rem-  
 » plie d'objets fantastiques, son ima-  
 » gination la livre à des terreurs  
 » qui marquent l'aliénation de son  
 » esprit. Quelquefois immobile ,  
 » abîmée dans une sombre médita-  
 » tion , elle revient à elle en fré-  
 » missant , paroît surprise , éton-  
 » née , pleine d'effroi. Dans un au-  
 » tre moment , il lui échappe des  
 » cris , des exclamations doulou-

» reuses. Elle se prosterne, elle  
 » pleure, elle prie, elle implore le  
 » secours du Ciel. Souvent elle ap-  
 » pelle son pere ; elle lui demande  
 » pardon, elle le conjure de la re-  
 » lever d'un serment, de retirer de  
 » dessus sa tête le poids de sa ma-  
 » lédiction. Elle est déjà punie, dit-  
 » elle, rigoureusement punie ! une  
 » de mes Femmes, chargée du soin  
 » de la servir pendant une incom-  
 » modité d'Hélène, l'entendoit gé-  
 » mir toute la nuit ; le jour elle la  
 » voyoit écrire, fermer sa lettre,  
 » la r'ouvrir, la déchirer en pleu-  
 » rant, reprendre sa plume, recom-  
 » mencer à écrire, déchirer encore  
 » ce qu'elle venoit de tracer. Elle  
 » n'est jamais paisible, jamais tran-  
 » quille ; mes instances, mon ami-  
 » tié, mes caresses ne peuvent lui  
 » persuader de quitter son appar-

» tement. Depuis votre départ elle  
 » n'en est point sortie, Mes soins  
 » l'importunent; elle me conjure  
 » de ne point m'occuper d'elle; elle  
 » craint de m'attrister; elle voudroit  
 » n'être plus, n'avoir jamais existé;  
 » elle veut se cacher à tous les  
 » yeux... intéressante & malheu-  
 » reuse fille! que je suis touchée  
 » de son état. A son âge, un chagrin  
 » si vif, de si fortes impressions!  
 » eh! qui le cause ce chagrin? a-  
 » t-elle senti des peines, en auroit-  
 » elle de récentes? mais non; tout  
 » me confirme une opinion prise  
 » après un long examen, tout me  
 » rappelle à soupçonner d'égarement  
 » l'esprit de cette charmante créature.  
 » Si pourtant vous lui connoissez  
 » des sujets de craintes, si vous  
 » sçavez d'où naissent ses alarmes,  
 » vous m'obligerez extrêmement

» par cette confiance. En vérité  
 » Miss Nesby m'afflige , elle m'afflige  
 » beaucoup »,

Je parcourus cette lettre avec un  
 saisissement que chaque ligne redou-  
 bloit ; je la relus cent fois. Je n'a-  
 doptois point les idées de Mistriss  
 Howard, je ne doutois point qu'elle  
 ne se trompât. Les personnes heu-  
 reuses, dont la compassion réfléchie  
 n'a jamais pour objet que des peines  
 étrangères à leur cœur, connoissent-  
 elles bien les effets d'une grande  
 douleur ? Eh , quelle ame peut  
 juger le degré de sensibilité d'une  
 autre ame ! je ne croyois point la  
 raison de ma pupille altérée, mais  
 sa situation m'arrachoit des larmes.  
 L'image d'Emma baignée de pleurs,  
 solitaire , affligée, effrayée par de  
 cruels souvenirs , par des craintes  
 secrètes , se présentoit sans cesse à

mon

mon esprit : pénétré de ses chagrins , dévoré des miens , éprouvant malgré moi le tourment d'une jalouse inquiétude , ma position me paroïsoit si fâcheuse , que je m'étonnois de pouvoir la supporter. Hélas ! j'ignorois combien elle devierdroit plus pénible encore.

Les lettres les plus tendres , de pressantes instances , d'ardentes prières , des sermens réitérés de me conformer à toutes ses volontés , de remplir tous ses souhaits , m'attirèrent de la part de Miss Nesby des assurances de son estime , de son amitié , de sa reconnoissance , &c. pas une seule marque de sa confiance ! elle n'avoit point de secrets , disoit-elle , qu'il m'importât de connoître , au moins à présent ; elle me dévoileroit un jour la raison d'un silence où des intérêts bien

chers la condamnoient; ne pensez plus à une infortunée , me répétoit-elle , n'ajoutez point à mes peines la triste certitude de troubler le bonheur d'un ami , dont les bontés , dont les vertus vivront toujours dans mon cœur.

Combien cette promesse de me découvrir ses secrets me faisoit regretter d'être éloigné d'elle ! s'il m'eût été possible d'aller à Londres , avec quelle promptitude j'aurois volé près d'elle ; mais l'état de Lady Lindsey ne me permettoit pas même le desir de l'abandonner un seul instant. Nelson ne me quittoit point ; ses attentions pour ma mere étoient tendres , ses soins empressés ; il passoit les jours entiers dans sa chambre : il s'inquiétoit comme moi , il s'affligeoit avec moi , souvent nos larmes se mêloient. Ces

preuves de sa sensibilité , d'un attachement véritable , ranimèrent ma première affection , firent renaître cette amitié que la bisarrerie de son caractère avoit assoupie sans l'éteindre. Dans un de ces momens où son cœur partageoit ma tristesse , où le mien sentoît le besoin de s'ouvrir , je lui confiai mon amour , mes craintes , mon incertitude , tout ce qui rendoit ma passion si pénible , tout ce qui me faisoit paroître l'absence si rigoureuse , si difficile à supporter.

Son émotion en m'écoutant , les changemens variés de son visage , les marques visibles de son attendrissement m'assurèrent de l'intérêt qu'il prenoit à ma situation , à celle d'Emma. Il lut plusieurs fois les lettres de Missriss Howard , il plaignit Miss Nesby , il me plaignit davantage.



Cependant il ne pouvoit comprendre que j'aimasse avec tant d'ardeur une personne dont la conduite à mon égard ne devoit me donner aucune espérance de retour : sans doute Miss Nesby m'avoit montré moins d'indifférence à la Caroline : il m'engageoit à lui raconter toutes les particularités de mon séjour à Beauford ; il ne se laissoit point de m'entendre répéter des détails si uniformes ; mais loin de flatter un reste d'espoir que j'aimois à conserver , il rassembloit sous mes yeux toutes les raisons capables de me faire étouffer mon amour , renoncer à mes projets. M'unir à Miss Nesby , ce seroit , disoit-il , réveiller la haine des ennemis de son pere , les révolter contre moi : souffriroient-ils patiemment que la fille de Sir Edmond obtint la préférence

fur une héritière de leur maison ? Insultés par cette alliance , ils formeroient de puissans obstacles à mon avancement , & peut-être parviendroient-ils à m'arrêter dans la brillante carrière que ma naissance , ma fortune & mes qualités personnelles ouvroient devant moi. Je n'opposois rien à des objections dont je sentoís la force sans en être touché. L'ambition & l'amour résident rarement ensemble au fond d'un même cœur , & le mien rejettoit tout ce qui l'éloignoit d'Emma.

Les symptômes les plus effrayans annonçoient la fin prochaine de Lady Lindsey ; le feu qui l'animoit encore consumoit insensiblement les restes de sa vie. Chaque instant me menaçoit d'une perte irréparable. Toute autre peine cédoit au specta-

défense , exposée à l'audace , aux téméraires entreprises d'une foule d'hommes vicieux , adroits , hardis , toujours prêts à tendre des pièges à l'innocence. La modeste simplicité de ses pensées lui cachoit des dangers dont je frémissais. Nelson en fut alarmé comme moi. Eh ! d'où vient me traite-t-elle avec si peu de confiance ? lui disois-je ? pourquoi ne m'a-t-elle pas montré ce desir de vivre à la campagne ? Avant mon départ , je l'aurois conduite dans une de mes Terres : elle y eut trouvé des Femmes pour la servir , d'anciens , d'affectionnés Domestiques y veilleroient à sa sûreté. Seule , avec une fille de l'âge d'Hélène , toutes deux étrangères , sans connoissance des mœurs , de la conduite trop libre des habitans de la Capitale ; à cinq milles de Londres !

entourée.

entourée de gens que rien n'engage à prendre ses intérêts , à s'occuper d'elle ! eh ! dans quel tems de si cruelles inquiétudes viennent m'agiter ? quand je ne puis voler au secours d'Emma , la sauver d'un péril dont la seule idée trouble mes sens. Grand Dieu ! si je la perdois , si elle m'étoit ravie , si jamais , jamais je ne revoyois Emma !

Plut au Ciel , s'écria Nelson , avec impatience , plut au Ciel que jamais la fille de Sir Edmond ne se fût offerte à vos regards ! quelle fatalité vous conduisit si loin de votre Patrie pour former ce triste attachement ? Eh , quel charme si puissant vous lie ? est-il possible qu'une passion si violente soit demeurée si long-tems cachée ? quoi ! jamais Miss Nesby ne connut vos

*II. Partie.*

P.

sentimens , jamais elle ne vous donna d'espérance , comment le croire ? Non , votre cœur ne s'ouvre pas tout entier ; Emma flattée de vos soins , s'y montra sensible autrefois , ou du moins disposée..... Eh ! sans vous occuper de ces vaines recherches , interrompis - je , supportez ma foiblesse , prêtez-vous à mes desirs. Ce n'est point assez de me plaindre ; si je vous suis cher , si ma douleur vous touche , servez-moi dans cette intéressante occasion ; partez , non ami , courez à Londres , unissez - vous à Mistriss Howard pour arracher Emma d'un asyle si peu convenable , si peu sûr. Je vous devrai tout si vous la déterminez à m'obliger cette seule , cette unique fois,

La surprise , l'émotion , l'embaras se peignirent tour à tour sur le

visage de Nelson. La déterminer à vous obliger , moi ! dit-il , & poussant un profond soupir , il baissa les yeux , s'abîma dans une sombre rêverie. Son trouble , son silence m'étonnèrent. Eh quoi ! lui dis-je , hésitez-vous à me rendre ce service ? En vous le demandant , aurois-je trop exigé de votre amitié ?

Que ne puis-je vous la prouver aux dépens de ma vie , cette amitié dont vous doutez , s'écria-t-il avec feu : oui , je voudrois , au prix de tout mon sang , vous donner des marques sincères de mon zèle , de ma reconnoissance : si vous sçaviez quel sentiment oppresse mon ame , . . . , avec quel regret . . . . , Ah , Lindsey ! vous quitter , vous laisser dans une situation si triste ! . . . vos peines ont aigri toutes les miennes ; elles m'affligent ; elles m'accablent .

Alent , je ne puis supporter l'amertume dont elles pénètrent mon cœur ! en parlant , il s'éloigna de moi , s'appuya sur le dos d'un fauteuil , répétant d'une voix étouffée , bon Dieu , bon Dieu ! que ferai-je ? & fixant sur moi des yeux baignés de larmes ; que ne pouvez - vous lire au fond de mon ame , me dit-il , que n'ai-je la force de vous exprimer tout ce qui l'agite !

Extrêmement ému d'une affection si tendre , du motif qui le retenoit , je courus à lui , & le pressant contre mon sein , je le conjurai de modérer des mouvemens dont je me sentoís trop touché. O , mon ami , mon généreux ami , me dit-il , en me serrant avec ardeur , si vous vouliez . . . . si vous pouviez . . . . ce cœur si noble est-il incapable d'un grand effort ? Le mien gémit du penchant

qui vous entraîne : cessez de vous occuper d'une fille dont tout doit vous éloigner ; cédez à ses desirs , abandonnez-lui le soin de sa destinée ; craignez le malheur attaché à elle , à sa famille . . . . . Je ne sçais quel sombre présage me fait craindre . . . . elle-même vous presse de l'oublier , elle-même redoute . . . . au nom du Ciel ne vous obstinez plus . . . . . Est-il possible , interrompis-je , que vous preniez si peu d'intérêt au sort de cette charmante créature ? Comment me conseillez-vous de l'abandonner , de trahir la confiance de son pere ? Pourquoi combattez-vous une passion devenue le sentiment habituel de mon cœur ? Oublier Miss Nesby , je ne puis le vouloir ! mais nous perdons des momens précieux dans cette inutile contestation : ah , si quel-



que événement nous forçoit à les regretter ! je ne supporte point l'idée des dangers où le moindre retard expose Emma. Voulez - vous me servir , voulez - vous acquérir des droits immortels à ma reconnoissance ? Partez , mais partez tout-à-l'heure ; chaque instant qui s'écoule augmente mon inquiétude & mes chagrins.

Eh bien , vos vœux seront remplis , je vais partir , reprit Nelson , il le faut. Si j'ai balancé , votre intérêt , l'état de Lady Lindsey ont pu seuls causer mon indécision. Quelle perte vous allez faire ! comment soutiendrez - vous . . . . . cher Lindsey , au milieu des douleurs , des amertumes qui vont déchirer votre sein généreux , souvenez - vous des larmes dont je l'inonde en ce moment. Si mon voyage ne répond

pas à votre attente , si vous sentez des peines nouvelles , accusez le hasard , un cruel destin , & jamais , jamais le malheureux qui gémit dans vos bras de ne rien pouvoir pour votre bonheur !

Comment l'extrême attendrissement de Nelson , ses discours interrompus , ses pleurs ne me portèrent-ils point à soupçonner la triste vérité ? ne sembloit-il pas me dire un éternel adieu , m'annoncer que son voyage me causeroit *des peines* ? Que Miss Nesby se préparoit à m'en accabler ! pourquoi , Monglas , pourquoi ne l'entendis-je pas ? Mais accoutumé depuis long-tems à la chaleur de ses expressions , à la véhémence de ses transports , inquiet , agité moi-même , je ne vis en lui qu'un regret de me quitter , trop vif , peut-être , pour l'occasion , &

la crainte de ne pas réussir dans une négociation où mon cœur attachoit tant d'importance.

Plus sensible à l'amitié de Nelson qu'attentif à ses mouvemens, je l'assurai que je n'aurois jamais l'injustice de l'accuser du mauvais succès d'une démarche où mes prières & sa complaisance l'engageoient. Il se calma, je commençai à lui expliquer mes intentions, & le plan que je formois pour le honneur & la sûreté de Miss Nesby. J'avois près de Windsor une maison, dont le séjour étoit délicieux. Si ma pupille sentoit de la répugnance à retourner chez Mistriss Howard, je souhaitois qu'elle se retirât dans cette belle solitude. Un ordre de ma main suffisoit pour l'en rendre maîtresse. Je voulois qu'elle le devint aussi de sa fortune.

( 177 )

La veille de mon départ , je portois à Miss Nesby douze mille livres sterling en billets de banque , avec un compte idéal , dont les articles étoient calculés pour lui dérober la connoissance du don modique que j'osois ajouter à son héritage. Sa tristesse , ses larmes , me firent tout oublier le matin , & son accident ne me permit pas le soir d'entrer chez elle. Je donnai ces billets de banque à Nelson. Vous les remettrez à Miss Nesby , lui dis-je , dès ce moment , je la rends indépendante ; qu'elle ne m'envisage plus comme dépositaire de l'autorité de Sir Edmond ; je m'ôte le droit de gêner ses inclinations , de punir sa désobéissance : ce n'est plus son tuteur , c'est son ami qui lui demande une grace : pour l'obtenir , je me repose sur ses bontés ; la raison , la

prudence doivent la déterminer à me l'accorder. Si elle consent à se retirer dans ma maison , je lui donnerai de ma reconnoissance toutes les preuves qu'elle en exigera. Ne lui dites rien de plus , mon cher Nelson , ne l'entretenez ni de mon amour , ni de mes espérances. Elle connoît les dispositions de son pere , l'ardeur de mes desirs ; libre dans sa conduite , dans ses sentimens , elle prononcera sur mon sort , je le soumets à la générosité de son cœur.

Nelson prit les papiers que je lui présentois , parcourut des yeux les articles du compte de ma recette , & le posant sur la table avec les billets de banque , ni cette somme n'appartient à Miss Nesby , dit-il , ni en la supposant à elle , vous ne devez vous en dessaisir. Oubliez-

vous les conditions du testament de son pere ? Si elle ne les remplit pas , Lady Walters peut vous demander l'héritage de sa parente , exiger les fonds réels déposés entre vos mains. Eh ! de quels frivoles soins vous inquiétez - vous , lui répondis-je ? Si je ne craignois d'offenser Miss Nesby , la moitié de ma fortune seroit mise à la place de cette petite somme. Aucune considération ne me retiendrait : ah ! si elle ne remplit pas ces conditions , si son cœur , si sa main font le partage d'un autre , que m'importent tous les biens du monde ?

Je n'ai plus rien à vous opposer , reprit Nelson , d'un air abattu : alors il se leva , sonna , demanda une chaise , des chevaux , & pendant qu'il alloit prendre un habit de voyage , j'écrivis à Mistriss Ho-

ward , à Miss Nesby , au Concierge de ma maison. Nelson rentra , je fermai mes lettres ; on vint l'avertir que sa chaise étoit prête. Nous nous embrassâmes plusieurs fois. Avec quelle douleur je vous quitte, mon cher Lindsey, répétoit-il, que ce moment , que cette séparation élève en moi de tristes , de pénibles mouvemens ! puisse le Ciel veiller sur les jours de mon noble ami , le consoler , répandre sur lui ses plus douces influences , le combler de tous les biens . . . ses larmes arrê-  
tèrent sa voix ; il s'arracha de mes bras , s'élança hors de la chambre , franchit l'escalier , se jeta dans sa chaise. Je l'entendis partir avec une sorte de saisissement , je m'étonnois de son extrême agitation , mais ce n'étoit pas la première fois que son naturel passionné m'avoit causé de

la surprise , & mes propres sensations ne me laissoient pas la liberté de m'occuper des siennes.

Le tems nécessaire au voyage de Nelson s'écoula sans diminuer , ni accroître mes inquiétudes : je comptois les heures , les momens ; j'attendois impatiemment le jour qui devoit m'apporter des nouvelles de Londres. Il vint , passa , & je ne reçus aucunes lettres des seules personnes dont j'en souhaitois avec tant d'ardeur.

Livré au tourment d'une pénible attente , chaque Courier redoubloit mon trouble & mes alarmes. Mistriss Howard ne me répondoit point , Miss Nesby ne m'écrivait pas , Nelson se taisoit ! comment , pourquoi gardoient-ils tous trois cet effrayant silence ? Eh ! quel événement mes amis me cachotent,



ils donc ? Incapable de soutenir cet état de trouble & d'incertitude , je fis partir un exprès pour Londres ; son retour m'accabla de douleur. Depuis près d'un mois , Mistriss Howard fort malade , entroit alors dans une convalescence qui n'ôtoit pas la crainte d'une dangereuse rechute : on n'avoit vu Nelson ni chez elle , ni chez moi ; Miss Nesby venoit récemment de quitter sa demeure : on ignoroit à la ferme le lieu de sa retraite.

L'instant où cette triste intelligence me fut donnée , devoit être un des plus cruels de ma vie. Pendant que j'écoutois le rapport de mon Courier , les cris perçans des Femmes de Lady Lindsey me rappellerent dans sa chambre : quel spectacle m'y attendoit ! j'entendis ma mère prononcer mon nom , . . . . Ah , le

son foible & touchant de sa voix retentit encore au fond de mon cœur ! elle me tendit les bras . . . . , Passons rapidement sur cet attendrissant souvenir. O , ma mere ! ma sensible , ma respectable mere ! quelle amertume eut troublé la paix de vos derniers momens , si vous aviez pu prévoir que le repos , le bonheur , toutes les espérances de votre fils alloient pour jamais s'anéantir avec vous. Je la perdis , Monglas , elle expira sur mon sein. . . . Comment des peines si vivement senties ne brisent - elles pas cette frêle machine , que de moindres douleurs détruisent ? comment résistai-je ? . . . Mais condamné à souffrir long - tems , je devois pleurer tous les objets qui m'étoient chers. Etre privé d'une Maîtresse adorée , & pour comble d'horreur , lancer

de ma propre main le trait fatal  
destiné à lui percer le cœur.

Dès que j'eus rempli les tristes  
& derniers devoirs d'un fils & d'un  
ami , déposé la dépouille mortelle  
de ma mere sous la même voûte  
où reposent les cendres de mes  
ayeux , l'ame livrée à l'abattement ,  
l'esprit rempli dès plus sombres pen-  
sées , je me hâtai de quitter Edin-  
bourg , & de prendre la route de  
Londres.

Quelles inquiètes idées se mê-  
loient à la désolante certitude d'a-  
voir perdu les traces de Miss Nesby !  
eh ! pourquoi me cachoit-elle ses  
démarches , son asyle , ses des-  
seins ? l'aveu de mes sentimens l'en-  
gageoit-il à me craindre , à m'évi-  
ter ? me haïssoit-elle ? qu'étoit de-  
venu Nelson , d'où vient me lais-  
soit-il ignorer le succès de ses soins ?

D'exactes

D'exactes enquêtes me prouvoient que depuis son départ aucun accident ne retenoit personne sur la route : quelquefois , en me retraçant son naturel capricieux , l'extrême singularité de ses procédés , je le croyois embarqué , parti. Une occasion pouvoit s'être présentée , l'avoir déterminé à retourner dans sa Patrie ; mais eut-il quitté l'Angleterre sans m'écrire ? En supposant Miss Nesby sortie de sa retraite avant son arrivée à Londres , impossible à découvrir , à retrouver ! n'auroit-il pas été chez Mistriss Howard , ne lui eut-il pas remis le dépôt confié entre ses mains ? Je ne formois point de vils soupçons sur un homme dont je connoissois la noble fierté. Mes idées erroient , rien ne les fixoit , je me perdois dans de vaines conjectures , & mes

chagrins s'aigrissoient encore par la crainte que Miss Nesby ne se vît exposée à de fâcheux embarras. Sans ami, sans secours, je me la représentois réduite à se servir, pour subsister, de ses bijoux & de ses pierreries, fonds que l'avidité avarice & la mauvaise foi rendent de peu de valeur, quand la nécessité oblige de s'en faire une ressource.

Deux heures après mon arrivée à Londres, j'allai chez Mistriss Howard. Elle commençoit à se rétablir de sa longue maladie, & je la trouvai disposée à partager toutes les peines de mon cœur. Depuis sa convalescence, elle s'étoit occupée du soin de découvrir la demeure de Miss Nesby, sans réussir dans ses recherches. Cependant elle la croyoit à Londres. Peu de jours

auparavant, une de ses Femmes l'avoit reconnue traversant en voiture la place de Grovesnor, elle s'étoit efforcée de suivre ses traces, mais la voiture allant très-vîte disparut bien-tôt à ses yeux.

Le séjour de ma pupille à Londres ou dans ses environs, me rendoit l'espérance de la retrouver ; mais tous les détails où mon amie voulut bien entrer, ne répandirent aucune lumière sur l'étrange conduite d'une fille sensée, qui ne se déroboit point au monde, à ses amis, sans avoir de fortes raisons pour se justifier à elle-même une démarche si extraordinaire, si imprudente en apparence. Mais comment les imaginer ? Mistriss Howard me voyant sans soupçons. me cacha les siens : elle en formoit d'une espèce très-grave ; ils effaçoient ses

premières idées sur la tristesse d'Emma, mais l'honnêteté de son cœur ne lui permettoit pas de les communiquer, dans la crainte de se tromper & d'offenser la jeune infortunée qu'elle plaignoit.

En sortant de chez elle, je me fis mener à la ferme où logeoit Miss Nesby. L'appartement du jardin étoit à louer ; je demandai à le voir. On m'ouvrit le petit pavillon. Avec quelle émotion je parcourus les lieux auparavant habités par Emma, mes regards se fixoient sur tous les objets où les siens devoient s'être arrêtés ; je cherchois des traces de son séjour dans cette simple demeure : un papier blanc & chiffonné s'offrit à ma vue, je le pris, & reconnus l'enveloppe des billets de banque dont j'avois chargé Nelson. Je ne pouvois m'y méprendre,

ayant cacheté le paquet avec une pierre gravée , dont l'empreinte étoit unique & fort remarquable.

Cette assurance de l'arrivée de Nelson à Londres , de sa commission remplie à cet égard , dissipa une de mes plus inquiétantes peines. Je cessai d'envisager Emma prête à tomber dans l'indigence ; mais quels soupçons se mêloient à l'idée consolante de la sçavoir à l'abri du besoin. Tous deux disparus , tous deux gardant le silence , tous deux cachant leur retraite ! étoient-ils d'intelligence , un secret intérêt , un même sentiment les unissoient-ils contre moi , Nelson m'enlevoit-il Emma ? Rejetant encore la pensée d'une si noire perfidie , j'allai trouver les Maîtres de la maison , & m'avouant le tuteur de la jeune personne qu'ils avoient logée , je



les engageai à me rendre un compte exact de sa conduite & de ses démarches.

La Fermiere me dit que pendant les premiers jours elle ne recevoit point de visites , exceptées celles d'une Dame de Londres ; mais au commencement du mois , un jeune homme bien fait , d'une figure distinguée , nouvellement arrivé de ses voyages ou de la Province , se présenta pour la voir , & se montra fort assidu près d'elle ; il venoit le matin de bonne heure , & la quittoit le soir assez tard. Lui-même fit enlever les coffres de Miss Nesby , amena une voiture , récompensa libéralement leurs soins , & partit avec elle. Miss Nesby paroissoit abattue , malade même , & sa Femme de chambre sembloit aussi triste & plus faible qu'elle. Si cette douce &

charmante personne vous intéresse , Mylord , ajouta-t-elle , vous devez la plaindre. J'ignore quels sont les droits de cet homme sur elle , mais il la traite souvent avec une sorte de dureté. En aidant Hélène à ranger l'appartement , mes Filles l'ont souvent entendu effrayer la jeune Dame par des menaces , & l'affliger par des reproches ; il la gronde sans cesse de s'inquiéter du sort d'un autre ; elle l'accuse d'ingratitude , leurs querelles sont vives & longues. Il s'emporte , elle gémit , elle pleure , alors il tombe à ses genoux , il lui demande pardon , il effuye ses larmes , l'appaise , la console , mais ce calme est de peu de durée. Assurément elle n'est point heureuse , & s'il en est tems encore , je souhaite pour son propre avantage que Mylord puisse la séparer d'un

homme dont le naturel paroît ombrageux & emporté.

L'espèce de douleur dont me pénétra le discours de cette femme , ne peut être exprimée. Ah , Monglas ! quel voile commençoit à se déchirer. Mes yeux long-tems fermés s'ouvrirent enfin ; tout s'éclaircissoit devant moi. Amant d'Emma , Nelson étoit sans doute l'objet de l'article du testament qui excluoit tout Etranger de l'alliance de Sir Edmond , celui des pleurs que répandoit sa fille en s'éloignant des rives de Beauford. Eh ! comment n'avois-je jamais pensé qu'en se précipitant dans la mer , cet homme devoit être poussé à cette action violente par un motif plus pressant que le desir de se soustraire à la tyrannie d'un parent , ou d'abandonner

bandonner des contrées où il se déplaçoit,

Dès qu'un trait de lumière se répand sur nos idées, nous rassemblons rapidement toutes les circonstances que l'erreur ou la prévention rendoient peu importantes à nos yeux. L'apparente contrariété du caractère de Nelson dispa-roissoit; son amour pour Emma, sa position à mon égard expliquoient des mouvemens, une conduite dont j'avois été souvent surpris & révolté. Mais quel pouvoit être cet homme expressément rejeté par un pere, prêt à laisser sa fille sans appui dans une terre étrangère. La tendresse, le devoir pressoient également le Baronnet de lui donner, avant sa mort, un protecteur: qui rendoit Nelson indigne d'être l'époux de Miss Nesby? Sa naissance.

*II, l'artie.*

R

ses mœurs ou son peu de fortune l'éloignoient-ils d'elle ? excitoit-il le mépris de Sir Edmond ? méritoit-il de l'exciter ? Eh ! pouvois-je me dissimuler la bassesse de l'Amant d'Emma ! le mystère dont il se couvroit ne la prouvoit-il pas ? Il m'avoit trompé par un faux récit , par de feintes infortunes ; il abusoit lâchement de la bonté de mon cœur ; il se servoit , pour me ravir Emma , d'un dépôt qu'il connoissoit être en partie un don de ma libéralité ; ne m'avoit-il pas dit en le recevant , *cette somme n'appartient point à Miss Nesby ?*

A mesure que mon indignation s'élevoit contre Nelson , je sentois redoubler ma sensibilité pour Emma. Une tendre compassion se joignoit à mon amour , me portoit à l'excuser , à la plaindre , à penser

qu'en l'arrachant de sa retraite , cet homme audacieux lui faisoit peut-être une sorte de violence. Je me rappellois notre dernier entretien : ses larmes , sa terreur , cette crainte si vivement exprimée , que *l'ami de son pere ne subît la rigueur du sort , dont elle redoutoit les malignes influences*. Il ne me paroissoit pas impossible que Nelson l'eût suivie en Europe sans son aveu. Peut-être autrefois , l'habitude de le voir , la solitude où elle vivoit chez son pere , une figure attrayante , des soins assidus lui avoient-ils inspiré ce goût passager qu'une jeune personne élevée loin du monde prend souvent pour une tendre passion. Pourquoi sa constante tristesse , si ses sentimens ne lui caufoient pas des peines ou des regrets ? Peut-être Nelson conservoit-il plus d'empire

sur son esprit que sur son cœur ; peut-être se croyoit-elle engagée par des promesses qu'elle ne souhaitoit pas de remplir ? Il l'effrayoit par des menaces , il l'affligeoit par des reproches. Eh ! quel besoin de l'effrayer s'il se croyoit aimé ? *Il se plaignoit de ses égards pour un autre ;* ah , ses plaintes ranimoient mes espérances ! *elle sembloit abattue , malade même.* Est-on triste , abattue en suivant un Amant chéri ? . . . . douces illusions du desir , que vous avez de force sur une imagination séduite par vous-même ! tout m'assuroit de l'intelligence de deux ingrats ; ils devoient me paroître également faux , également perfides ; mais mon cœur ne vouloit trouver qu'un coupable.

Déterminé à m'opposer aux projets de Nelson , à me servir du droit

que me donnoit le titre de tuteur sur Miss Nesby , j'envoyai dans tous nos ports prendre les plus exactes informations ; mon dessein étoit de prévenir leur embarquement , où si j'apprenois leur départ , de traverser les mers , de réclamer par-tout ma pupille , de ne point revoir ma Patrie fans y ramener celle que je devois défendre , protéger , dont l'honneur , dont la félicité m'avoient été confiés. Mais juste encore au milieu des cruelles agitations de mon ame , je ne me proposois point d'user de violence ; prêt à tout immoler au bonheur d'Emma , si Nelson n'employoit ni la force , ni l'artifice pour la soustraire à mon pouvoir , si elle le suivoit volontairement , si elle l'aimoit , si elle se destinoit à lui , je me sentoie capable de lui sacrifier



mon amour , même mon ressentiment contre un homme en qui je respecterois son choix , & la préférence dont elle l'honoroit.

Comment avec des dispositions si conformes à l'équité , des intentions si modérées , ai-je été conduit , poussé ? . . . . Quelle fatalité présidant au sort de Nelson , au mien , à celui de l'infortunée Miss Nesby , m'apprit où mes pas devoient s'adresser pour me préparer d'éternels regrets , pour répandre le sang d'un ami malheureux , pour porter la mort , une mort si douloureuse , dans le sein d'une femme adorée. . . . . O , Monglas ! je ne puis . . . ma main se refuse . . . souvenir affreux ! que d'horreurs cet instant me retrace . . . je suis contraint de m'arrêter.

Plaignez-moi , compatissez à mes

Chagrins , à l'amertume dont ils remplissent mon cœur. Ce long & triste récit r'ouvre avec effort des blessures que le tems ne peut fermer. Heureux celui qui dans ce court voyage , appelé la vie , en parcourant des routes difficiles , épineuses , en s'égarant au milieu des traverses , marche au moins sans porter dans son sein le reproche d'avoir arrêté la paisible course d'un autre. Adieu , mon ami , dès qu'il me sera possible de continuer , je m'occuperai du soin de satisfaire cette obligeante curiosité que votre tendre affection peut seule vous inspirer.

---

Bon Dieu , ma chere , que cette interruption me fâche. Un intérêt bien vif & bien tendre m'attache à ce récit. Infortunée Miss Nesby ,

R iv

pourrois-je vous refuser des larmes ? Malheureux Nelson . . . . .  
 quelles idées se présentent à mon esprit agité . . . *du fond de son tombeau, Emma me donne un pere ? &*  
 ce pere est Mylord Lindsey ! comment, par quel enchaînement . . . . .  
 qui ? moi ! je prononcerois un nom si doux , je me sentirois pressée dans les bras d'un pere ! mais en rapprochant de ce cahier les faits rapportés par Madame d'Auterive , je tremble , je frémis . . . Hortence , Mylord a porté la mort , *une mort douloureuse dans le sein d'Emma ; il a répandu le sang d'un ami malheureux :* quels funestes rapports . . .  
 que mon cœur est ému ! il l'est trop pour me laisser la liberté de vous exprimer ses mouvemens.

*LETTRE de Madame la Marquise de Monglas à Mademoiselle de Canteleu, en lui envoyant la suite de l'histoire de Mylord Lindsey.*

Avant que notre charmante amie éclaircisse tous ses doutes par la lecture de ce cahier, je vous l'envoie, Mademoiselle, & vous prie instamment de vouloir bien vous joindre à nous pour engager la sensible, la délicate Sophie, à ne point rejeter les offres de Mylord Lindsey. Monsieur de Monglas craint qu'une personne si accoutumée à remplir ses devoirs, ne s'en fasse un romanefque dans une occasion où tout le bonheur de sa vie est intéressé. Daignez vous prêter à nos intentions, Mademoiselle, écrivez-lui : prévenez par d'adroites suppositions, qui conduisent à la vérité,

les communications qu'on ne peut se dispenser de lui faire. Représentez-lui combien il seroit injuste de punir Mylord des combinaisons du hasard qui semblent avoir préparé l'événement dont il gémit encore. Il fut malheureux d'accomplir les décrets du fort, les circonstances l'y forcèrent & le plongèrent lui-même dans l'infortune. Dix-huit ans de larmes, de regrets, n'ont pu bannir le remord de son cœur sensible & généreux. Ah, je le trouve plus à plaindre que Nelson ! dites à Mademoiselle de Valliere, qu'elle est destinée à le consoler, qu'elle doit le nommer son ami, qu'elle doit le nommer son pere, accepter tous ses dons, tous les titres qu'il veut lui donner. Ah ! si vous connoissiez cet aimable Lord, sa douceur, sa bonté, ses vertus, il

vous seroit cher ; comme nous ; vous désireriez sa paix , sa tranquillité , son bonheur : il n'en peut goûter qu'en faisant celui de Mademoiselle de Valliere.

L'homme qui vous porte ce paquet , attendra le manuscrit & votre lettre.

*Billet de Mylord Lindsey à Monsieur  
le Marquis de Monglas , en lui  
envoyant son dernier cahier.*

Avant de laisser lire ce cahier à Mademoiselle de Valliere , daignez le parcourir , mon cher Monglas. Les faits qu'il contient doivent lui être communiqués avec précaution & par vous-même. Son ame pourroit recevoir une trop vive impression des images funestes que je suis forcé de mettre sous vos yeux.

Je parts à l'instant pour Paris. Une affaire imprévue m'y appelle : vous la connoîtrez. Si le succès répond à mon attente, je vous reverrai vers la fin de la semaine. Je me flatte même de pouvoir vous mener un ami qui souhaite avec ardeur de vous être présenté, & dont tout le bonheur dépend de recevoir un tendre accueil à Malzais. Adieu.

*Suite.*

Sûr par mes recherches que dans les ports voisins de Londres, les trois personnes désignées ne s'étoient point embarquées, j'attendois impatiemment le retour des Couriers dépêchés sur les côtes éloignées de la Capitale, quand un jeune Marchand qui faisoit commerce de toiles & passoit souvent en Hollande pour s'en fournir, arrivé d'un de

ses voyages, vint à son ordinaire m'offrir le choix de ses ballots. Apprenant chez moi combien je m'inquiétois du sort de Nelson , disparu depuis un peu de tems , cet homme assura mes gens qu'il pouvoit m'en donner des nouvelles. On se hâta de me l'amener. Il me dit que la veille de son départ d'Amsterdam , il avoit vu Nelson entrer & sortir plusieurs fois d'une hôtellerie en face de la maison où lui-même logeoit. Pensant que peut-être je serois en Hollande aussi , il voulut s'en instruire. Une fille de l'Hôtesse répondit à ses questions que l'Étranger , dont elle ignoroit le pays & le nom , étoit venu seul , paroissoit fort triste , ne voyoit personne , & devoit probablement partir bien-tôt.

Le rapport de cet homme déran-



geoit toutes mes idées ; il s'accor-  
 doit mal avec celui de la Fermière.  
 Nelson séparé de Miss Nesby , seul  
 à Amsterdam ! eh ! qui m'enlevoit  
 donc Emma , qui l'engageoit à me  
 cacher sa retraite ? Si Nelson n'étoit  
 pas mon rival , comment expliquer  
 son silence , ce départ furtif ? Un  
 procédé si révoltant pouvoit-il être  
 sans motif ? Si sa passion pour Em-  
 ma ne le rendoit pas mon ennemi ,  
 me livreroit-il volontairement à de  
 si vives , à de si tourmentantes in-  
 quiétudes ? & comment mécon-  
 noître le sauvage Nelson au portrait  
 qu'on m'en avoit fait à la ferme ?  
 Quel autre eût *traité durement* la  
 douce , la sensible Emma , eût osé  
 l'effrayer , n'eût pas craint de l'af-  
 fliger ? Les plaintes de cet homme  
 impérieux , ses reproches n'annon-  
 coient-ils pas des droits anciens ,

avoués ? Si le cœur de Miss Nesby se fût donné depuis son arrivée en Angleterre, auroit-elle conservé ce goût solitaire, cette tristesse devenue chaque jour plus marquée, plus profonde ? Rien ne gênoit ses inclinations, mon silence la laissoit libre dans son choix ; en lui parlant de mon amour, loin de m'autoriser des promesses de Sir Edmond, ne la rendois-je pas arbitre souveraine de son sort & du mien ? Pourquoi donc ces pleurs, ces alarmes, cette conduite mystérieuse, incompréhensible,

Au milieu de ces réflexions confuses, une foible espérance renaissoit au fond de mon cœur. Je sentois une sorte de consolation à me dire, on a vu Miss Nesby ; elle n'a pas quitté Londres, Nelson est seul en Hollande ; pourquoi leur sépa-

ration ne feroit-elle pas l'effet d'une querelle , d'une rupture entr'eux ? n'est-elle pas volontaire , cette séparation ; qui les empêchoit de partir ensemble ? Attaché à cette idée , je résolus de traverser la mer , de voir Nelson , de lui parler , d'éclaircir tous mes doutes. Dès le soir même , je donnai les ordres nécessaires pour mon voyage ; je me rendis le lendemain à Harwick , où trouvant un yacht prêt à mettre à la voile , je m'y embarquai avec John , mon Valet de chambre , le seul de mes gens dont je voulus être accompagné.

Mon passage fut prompt & sans accident. J'arrivai à Rotterdam , d'où je me fis mener à Amsterdam. J'allai descendre sur le Canal du Prince ; chez George Vandenz , un riche Négociant que j'avois connu pendant

pendant le cours de mes voyages ,  
& reçu plusieurs fois à Londres ,  
où ses affaires , & plus encore le  
desir de me voir , l'attiroient assez  
souvent.

Je ne le trouvai point à sa mai-  
son. Sans me connoître , sans même  
s'informer de mon nom , sa Femme  
de charge m'ouvrit un fort bel ap-  
partement , me pria de m'y repo-  
ser , & me fit servir du thé. J'appris  
d'elle que ce jour on rappelloit au  
Peuple le souvenir d'un heureux  
événement par une fête maritime ,  
renouvelée chaque année. Les  
jeux des Matelots attiroient toute  
la ville sur le port , son Maître  
donnoit un des prix , mais il ne  
tarderoit point à revenir , me dit-  
elle ; ce soir même il partoit pour  
Bruxelles , ses gens & ses chevaux  
l'attendoient à sa maison de camp.

pagne , où il se rendroit dans sa barque ; mais en suivant le Canal , il s'arrêteroit chez lui , devant prendre à son passage des papiers qu'un de ses Commis tenoit prêts pour les lui remettre.

Mon impatience ne me permettoit pas d'attendre le retour de Vandenz ; les réponses de cette femme à mes questions , m'apprennoient que j'étois peu éloigné de la demeure de Nelson. Je feignis de vouloir me promener du côté du port , & laissant John avec elle , je sortis , suivis les bords du Canal & remontai vers l'endroit indiqué par le Marchand. Cette ville si peuplée me parut alors déserte , je marchai long tems sans rencontrer une seule personne ; au détour d'une rue , j'aperçus l'hôtellerie que je cherchois. Avec quelle émotion je

m'en approchai ! prêt à dévoiler un mystère si intéressant pour moi , comment me ferois-je défendu d'une violente agitation ? Je m'efforçai de la calmer ; l'ingratitude de Nelson devoit exciter dans mon cœur plus de mépris que de colère ; je me promettois de ne lui montrer aucun ressentiment ; je voulois m'instruire ; je ne voulois pas me plaindre. Après avoir obligé cet homme , devois-je l'humilier par mes reproches ? Je le jure , Monglas , je le cherchois avec de paisibles dispositions ; pourquoi son emportement , sa fureur . . . malheureux Henry ! ta férocité seule a causé ta perte. Ah ! j'en atteste le Ciel , je ne méditois point une cruelle vengeance. Jour affreux , moment à jamais détesté ! que tu m'as coûté de larmes , de regrets , que ton

• souvenir répand encore d'amertume  
 • dans mon ame.

A l'entrée de la maison, le premier objet qui s'offre à ma vue, c'est Nelson, s'entretenant avec deux ou trois femmes. Il m'aperçoit, frémit, s'avance à ma rencontre. Pâle, interdit, il me contemple d'un air farouche & s'exprimant en Espagnol, vous ici? vous! me dit-il, est-ce ainsi que Lindsey se montre généreux? Un langage si déplacé dans la bouche de Nelson me surprit & me révolta; mais sa consternation, l'espèce de terreur peinte sur son visage, excitèrent ma pitié, m'aiderent à contenir un premier mouvement. Vous me devez "plus d'une explication, lui répondis-je froidement, en droit de les exiger, je viens vous les demander, Un homme

d'honneur ne peut refuser . . . . . je vous entends , interrompit-il avec feu , je consens à vous donner une entière satisfaction ; mais j'espérois ne vous la voir jamais chercher. Trompé par ces paroles , dont j'interprétois mal le sens , disposé à l'écouter , je voulois entrer ; il m'arrêta , porta des regards inquiets autour de lui , & s'opposant à mon passage , ce lieu n'est pas propre à votre dessein , dit-il , venez , éloignons-nous , vous ferez content. Il sortit & marcha précipitamment vers le Canal du Prince , en m'invitant à le suivre.

Arrivé sur ses bords , il s'arrête , m'attend ; je le joins. Eh bien , me dit-il , quel aveu vous dois-je encore ? quel droit vous croyez-vous ? qu'osez-vous me demander ? Rien , qui vous concerne seul , répondis-



Je, indigné de ses questions & de ton altier dont il m'interrogeoit. Je ne prends à vous aucun intérêt, vous êtes à mon égard comme si vous n'existiez pas. Mais je n'ai pas la même indifférence pour une fille confiée à mes soins ; où est Miss Nesby ? m'avez-vous cru capable de renoncer . . . . Eh, voilà l'homme que j'estimois , interrompit-il encore , voilà le cœur que je pensois si noble , dont les fausses vertus excitoient tant de remords dans le mien ! tu te dévoiles enfin ; je remercie le Ciel de ton injustice ; elle efface le souvenir de tes bienfaits ; viens , s'écria-t-il , en mettant l'épée à la main , viens , essaye de me ravir une vie que je rougis de te devoir.

Irrité de sa provoquante audace , prêt à l'en punir , je ne sçais quel

Mouvement émut encore mon ame en faveur d'un insensé , dont les expressions me paroissoient aussi déraisonnables qu'offensantes. En parlant , il venoit de s'avancer sur moi : je reculai deux pas , & baissant mon épée , Henry , lui dis-je , vous m'attaquez , & n'êtes point en état de vous défendre. Calmez ce transport , ne m'exposez point à répandre votre sang. Vous m'avez été cher , je ne vous hais pas .... Et moi , je te déteste , cria-t il , en s'avançant une seconde fois ; l'Amant d'Emma est un monstre à mes yeux. Contraint d'opposer l'adresse à la fureur , je pare les coups qu'il s'efforce de me porter , je cherche à le détarmer ; emporté par sa rage , il s'abandonne , se découvre , rencontre le fer ..... Ah ! je frémis encore ..... O , Monglas ! de

quelle horreur je me sentis pénétrer en voyant tomber à mes pieds celui que j'avois si souvent & si tendrement pressé contre mon sein ! à l'aspect de son sang, dont la terre s'inonde, un cri terrible s'élève du fond de mon cœur. J'embrasse cet infortuné, je lui parle, je veux le secourir, arrêter son sang, rappeler ses esprits ; quand du côté de la rive plusieurs hommes accourent, me saisissent, m'entraînent, m'emportent malgré ma résistance. Ils me placent au milieu d'une petite barque ; elle part rapidement. En vain je m'écrie, en vain j'ordonne aux Rameurs de regagner le rivage ; on les presse de s'éloigner, de doubler de vitesse. Je reconnais Vandenz, j'apperçois John ; leur opposition à mes efforts aigrit ma peine, mêle l'impatience à la douleur,

ma

ma voix s'éteint , mon cœur se  
ferme , & je tombe sans sentiment  
entre leurs bras.

Ma foiblesse dura peu. En re-  
prenant l'usage de mes sens , je  
conjurai Vandenz de me faire re-  
mettre à terre. Il me représentoit  
en vain le danger où m'exposoit  
une compassion imprudente , &  
peut-être inutile ; je continuois à le  
presser de céder à mes desirs. Ce  
n'est point un ennemi que vous me  
forcez d'abandonner si durement ,  
lui répétois je , n'est-il pas inhu-  
main de le priver de mes secours ?  
Etranger ici , de qui ce malheureux  
peut-il en attendre ? Ah ! s'il res-  
pire encore , laissez-moi le rendre  
une seconde fois à la vie.

John pénétré de l'état d'un Maî-  
tre qu'il chérissoit , supplia Vandenz  
de l'approcher du rivage. Il lui rap-

*II. Partie.*

*T.*

pella que n'ayant point paru avec moi, il pouvoit se montrer sans crainte ; il iroit s'instruire , il me rapporteroit des nouvelles sûres , & peut-être consolantes. Vandenz consentit à le laisser retourner sur nos pas ; il lui dit de reprendre dans sa maison ce qu'il venoit d'y apporter pour mon usage , de s'y faire donner un cheval , & de revenir en toute diligence à sa campagne , dont il lui indiqua la route, John descendit sur la rive , & nous continuâmes de voguer.

Toute cette aventure me paroissoit aussi extraordinaire que désolante. Je ne concevois pas comment John avoit pu rencontrer Vandenz , le conduire , l'amener précisément où j'étois. Rien de plus simple que l'événement dont vous êtes surpris , me dit mon ami. Au

moment où vous sortiez de chez moi , je revenois du port. Arrêté devant ma maison , j'ai fait appeller un de mes Commis : pendant que je lui parlois , John s'est avancé sur le bord de l'eau : instruit par lui de votre arrivée , j'allois descendre de ma barque , vous attendre chez moi , quand ce Garçon jettant un grand cri , me montrant de la main le sujet de son effroi , s'est mis à courir en répétant , mon Maître , ah , mon Dieu , c'est mon Maître ! pressant mes Rameurs , je l'ai suivi , j'ai vu tomber votre adversaire ; j'ai secondé le zèle de John , nous vous avons enlevé d'un lieu où le Peuple alloit bien-tôt se répandre ; déjà même un homme accouroit , mais il n'aura distingué dans l'éloignement ni votre personne , ni la barque où vous êtes entré ; cessez

T ij

de vous plaindre , ajouta-t-il , d'une violence nécessaire à votre sûreté , & ne diminuez pas par d'injustes reproches le plaisir que je sens d'avoir pu vous être utile.

J'embrassai Vandenz en silence ; l'oppression de mon cœur ne me laissoit pas la liberté de lui exprimer ma reconnoissance. En moins de deux heures nous arrivâmes à sa maison. Tout y étoit préparé pour son départ. En entrant , il fit dételer sa chaise , en demanda une autre. On lui servit un léger repas , il me fut impossible de rien prendre. Cet homme honnête & sensible employa tous ses soins à calmer le trouble de mon ame. Il n'osoit s'informer des particularités de cette affaire. Malgré l'extrême abattement de mes esprits , je crus devoir à son affection un récit succinct de ma

connoissance & de mes liaisons avec celui qui venoit d'attaquer ma vie , de me forcer à la défendre contre sa fureur ; je lui découvris les motifs de mon voyage en Hollande , & pendant ce court récit , mes soupirs & mes gémissemens lui prouvèrent combien en cherchant Nelson je prévoyois peu l'issue de cette fatale rencontre.

Vandenz blâma doucement l'amertume de mes regrets. En se montrant touché de ma douleur , il s'étendit sur toutes les considérations qui devoient en modérer l'excès. Nelson lui paroissoit mériter le sort qu'il venoit de subir. Un heureux enchaînement de circonstances , continua-t-il , peut cacher à jamais la part que vous avez au malheur de cet homme. Mes Rameurs , seuls témoins du combat ,



font des Matelots d'un navire à moi qui met à la voile demain au point du jour. En me quittant, ils se rendoient à bord, & le tems ne leur a pas permis d'approcher de la terre. D'ailleurs ils ne vous connoissent point, & leur intérêt n'est pas de me nuire. Une affaire importante m'appelle en Flandre, au retour de John nous partirons ensemble, & jamais votre passage à Amsterdam ne sera ni découvert, ni soupçonné.

Je consentis à partir avec Vandenz. Le soin de ma propre sûreté ne m'occupoit guères en ce moment; mais la crainte d'embarrasser un ami me détermina sans peine à me laisser guider par lui.

John tarδοit à revenir: je l'attendois avec inquiétude, avec trouble: des idées vagues me remplis-

soient de terreur : à chaque instant je frémissais , mes pensées erroient sur des objets lugubres & terribles ; l'image d'Emma s'y mêloit : je croyois voir couler ses larmes , entendre ses cris . . . . Monglas , est-il des pressentimens ? La sensible , la triste émotion de notre cœur nous avertit-elle en secret , quand un voile étendu devant nos yeux nous cache encore l'espèce & la grandeur du mal dont nous commençons à sentir les atteintes.

John parut enfin , mais abattu , changé , se soutenant à peine. Dès qu'il s'offrit à mes regards , je lus sur son visage l'accablante certitude de la mort de Nelson. Il pleuroit , il ne pouvoit parler : l'épouvante & l'horreur se peignoient sur tous ses traits. Il fit un effort pour s'exprimer , & joignant les mains d'un

air pressant, partez, Mylord, partez, me dit-il, rien ne doit vous arrêter sur ces rives funestes, & plutôt au Ciel que jamais vous n'y eussiez abordé !

Ce souhait, son action, ses larmes m'interdirent, un froid mortel glaça mes sens. Quel étoit donc le sujet de la consternation où je voyois John ? Je craignois de l'apprendre, & pourtant je lui demandois des détails ; Vandenz ne me laissa pas le tems de l'interroger ; il saisit ma main, me conduisit à sa chaise, j'y pris place, nous partîmes escortés de plusieurs hommes à cheval : le serrement de mon cœur ne se dissipa point pendant la route ; foible, incapable de maîtriser les mouvemens de mon ame, je me séparai de Vandenz à Anvers, me fis mener à Dunkerque, où je

m'embarquai pour repasser en Angleterre.

En me rappelant toute ma conduite depuis l'instant où le hasard m'avoit fait connoître Nelson , je devois trouver dans sa férocité , dans son ingratitude , dans sa perfide dissimulation , des motifs d'adoucir un regret que l'humanité seule pouvoit exciter ; mais mon attendrissement détournoit ma pensée de ces considérations ; cet infortuné se présenteoit à mon esprit comme un homme jetté par le sort sous ma protection , comme un étranger , dépendant de mes soins , de mes secours , à qui cette dépendance même donnoit de justes droits à mon indulgence , à ma compassion ; j'oubliois ses fautes , je pleurois son destin : sans cesse son image sanglante s'offroit à mon

idée , & toutes mes réflexions aigriffoient le reproche de mort eœur.

J'interrogeai vainement John , pendant la traversée , sur la cause de cette terreur si fortement exprimée sur son visage au moment de son retour chez Vandenz , l'embaras de ses réponses , son adresse à éluder mes questions , m'assuroient qu'il me cachoit d'affligeantes particularités ; mais ni mes ordres , ni mes prières ne purent l'engager à me les découvrir. J'arrivai à Londres sans prévoir l'affreux événement dont son zèle me déroboit la connoissance. Déjà si malheureux dans mes propres idées , devois-je m'attendre que des douleurs plus vives , plus aiguës , alloient se faire sentir à mon ame , & la pénétrer de mille traits déchirans.

En entrant chez moi , je trouvai plusieurs paquets de lettres renvoyées d'Edimbourg à ma maison de Londres. L'écriture de Nelson sur le plus gros de ces paquets , me fit tréfaillir. Je le pris en tremblant , je frémissais , je ne me sentois pas la force de l'ouvrir ; que devins-je en parcourant cet écrit ? O , mon ami , lisez - le , & jugez de l'effet qu'il produisit sur mon cœur.

*Henry Maubray à Mylord Lindsey.*

C'est avec rougeur , avec honte , que je me détermine à vous dévoiler les secrets motifs d'une conduite révoltante. Les larmes d'une femme adorée , trop puissantes sur mon ame , m'ont écarté du sentier de l'honneur , m'ont contraint à fuir

des voies obliques : ah , combien je me reproche cette longue , cette basse dissimulation ! ai - je pu vous tromper , manquer de candeur , de reconnoissance , porter un trait imprévu , cruel , à celui dont la tendre compassion sauva mes jours , dont les bienfaits , dont les égards , dont l'amitié . . . . je me hais. Méprisable à mes propres yeux , quel vil malheureux dois - je paroître à ceux du noble , du généreux Lindsey !

Apprenez qui je suis , Mylord , quels desseins me firent demander le passage sur le vaisseau où vous veniez de vous embarquer. En s'élançant dans la mer , ce furieux , devenu l'objet de votre pitié , n'exposoit ses jours que pour attaquer les vôtres , vous disputer Miss Nesby , vous l'enlever ou périr par

vos coups. En l'éloignant de nos contrées , en vous confiant le soin de la conduire dans sa Patrie , en la mettant sous votre protection , le vindicatif Edmond me punissoit d'un crime involontaire , sacrifioit le bonheur de sa fille au barbare plaisir de m'accabler sous le poids de sa haine , de venger sur moi les dédains de mon oncle , dont les durs procédés m'avoient fait souffrir , m'avoient fait gémir comme lui.

Je ne me nomme point Nelson , mais Henry Maubray. Dans la confiance que vous exigeâtes de moi , jusqu'à l'instant où vous trompant vous-même à mes expressions , vous me plaignîtes d'avoir donné la mort à celle que j'aimois , mon récit fut conforme à la vérité. Je ne vous désabusai point , sans pourtant for-



mer alors aucun projet sur votre erreur. Des obligations si grandes , si récentes , venoient de changer mes dispositions. Je me flattois de ne pas trouver un rival dans l'ami du pere de Miss Nesby ; mon cœur se calmoit , de douces espérances y renaissoient , l'amitié s'y introduisoit avec la reconnoissance, Bien-tôt un aveu plus sincère eut suivi ces mouvemens , si ceux d'une passion cruelle ne les eût combattus , si des sentimens jaloux ne s'étoient continuellement mêlés à la tendre sympathie qui me portoit à vous aimer.

La crainte que Sir Edmond ne vous eût instruit du penchant de sa fille pour un habitant du pays dont il venoit de s'éloigner , qu'il ne vous eût prévenu contre moi , me força de vous taire mon nom , de

vous cacher ma Patrie. Ce n'est point à la Caroline , c'est à la Virginie , c'est à James-Town où le Baronnet , après avoir erré fix ans dans nos Colonies , vint fixer sa résidence , que mon cœur s'enflamma pour Miss Nesby. Richard Hervey mon oncle , y commandoit alors. Mes soins réussirent auprès d'Emma , ses parens l'accordèrent à mes vœux ; mais ils exigèrent le consentement de mon oncle. Ce parent altier méprisa l'alliance d'un homme sans fortune & sans appui ; il me fit enlever , comme je vous l'ai dit , dans le dessein de me séparer à jamais de la charmante fille qui possédoit toutes les affections de mon cœur.

Pendant qu'il me retenoit prisonnier loin d'elle , il employoit son adresse & son pouvoir à dé-

goûter Sir Edmond d'un séjour où il lui faisoit éprouver à chaque instant de nouvelles mortifications, Le Baronnet résolut de quitter la Virginie ; mais avant de l'abandonner , il obligea sa fille à me dégager de mes sermens , à renoncer à moi , à me demander une promesse formelle de ne plus nourrir l'espoir d'être à elle. C'est alors que m'échappant du Fort où l'on me gardoit encore , au risque de périr sur une mer agitée par des vents contraires à ma route , je m'embarque , je m'efforce de gagner les bords desirés où l'amour m'attire ; j'arrive à James-Town ; introduit à la faveur des ténèbres dans la maison du Baronnet , je me saisis du bien précieux qu'il vouloit me ravir, Attaqué par lui , par ses esclaves , ce fut Lady Nesby , ce fut la mere d'Emma qui , blessée

de

de ma main , reçut le coup destiné à l'audacieux assez hardi pour se jeter entre sa fille & moi.

A la vue du sang de cette femme respectée , chérie , que mille fois j'avois nommée ma mere , le Temple retentit de mes cris douloureux ; je cesse de me défendre , j'oublie le soin de ma vie ; Sir Edmond ordonne aux siens de ne pas la ménager ; Lady Nesby m'embrasse , s'oppose à la fureur du Baronnet , elle assure que sa blessure est légère ; elle me pardonne , elle me plaint ; mon oncle paroît suivi de plusieurs hommes armés ; la générosité de Lady Nesby le touche , l'attendrit ; elle saisit cet instant , elle lui parle ; sa douceur , ses larmes , redoublent l'émotion de mon oncle , l'emportent sur son orgueil , il consent à ses desirs , aux miens ; il ordonne

que Miss Nesby ramenée à l'Autel ;  
 vienne y recevoir ma foi. La trem-  
 blante Emma s'avance d'un pas  
 lent, je m'élance vers elle ; l'infléxi-  
 ble Baronnet nous sépare , me re-  
 pousse , lui défend de m'approcher ;  
 il me traite de ravisseur , d'assassin ;  
 il prononce contre sa fille les plus  
 terribles malédictions si elle ose se  
 donner au meurtrier de sa mere. Je  
 tombe à ses pieds , je lui demande  
 la mort ou la main de Miss Nesby ;  
 il rejette avec hauteur mes prieres  
 & mes soumissions ; mon oncle in-  
 digné , me fait saisir , on m'entraîne  
 chez lui , on m'y retient malgré  
 mes cris & mes gémissemens , on  
 m'y garde à vue comme un in-  
 sensé dont tous les mouvemens  
 sont à craindre.

Pendant plus d'un mois ma rai-  
 son égarée me rendit presque insen-

sible à mon malheur. Une fièvre desséchante me consumoit , m'ôtoit l'usage de mes sens ; les transports où me jettoient ces redoublemens , me ranimoient assez pour me faire sentir ma triste existence , je retombois ensuite dans une morne stupidité : état heureux , comparé à la douloureuse situation de mon ame , quand le sentiment & la réflexion revinrent l'agiter !

J'ignorai long - tems la mort de Lady Nesby & le départ de Sir Edmond. Que de larmes je donnai à la perte de la mere d'Emma , quelle barriere elle élevoit entre sa fille & moi , si le Baronnet m'en accusoit ! sa blessure ne la causa point , elle en guérit en peu de jours ; mais l'éclat de cette aventure , les durs traitemens que Sir Edmond fit éprouver à la triste , à

l'innocente Emma, épuisèrent son courage, réveillèrent le sentiment de ses disgrâces, & brisèrent enfin son cœur. Miss Nesby détolée suivit son pere, sans sçavoir où il la conduisoit, sans pouvoir m'instruire du sort qu'il lui préparoit, & moi, retenu dans une étroite captivité, menacé de n'en point sortir si je ne consentois à rompre tous les liens qui m'attachoient à la fille de Sir Edmond, si je n'en formois de nouveaux pour rassurer mon oncle contre un penchant si condamnable à ses yeux livré aux regrets, à la plus noire mélancolie, je tombai dans un anéantissement qui mit une seconde fois ma vie en danger.

Mon oncle alarmé, crut devoir me traiter avec moins de rigueur, il cessa de me retenir prisonnier ; il me permit de sortir accompagné

de deux hommes à lui , chargés de veiller sur mes démarches & de s'opposer à ma fuite s'ils appercevoient en moi le desir de m'éloigner de James-Town.

Le premier usage que je fis d'une liberté si bornée , fut de parcourir les lieux où j'avois vu Miss Nesby , où j'avois goûté la douceur de lui parler , de l'entendre : mon cœur la redemandoit à tous les objets qui me rappelloient cet heureux tems où je passois des heures entieres auprès d'elle ; la maison où elle n'habitoit plus , ses jardins devenus un triste désert , m'attiroient encore dans leur enceinte ; mes yeux noyés de larmes y cherchoient la trace de ses pas ; j'allois pleurer sur le tombeau de sa mere , j'allois gémir au pied de cet Autel où mon bonheur s'étoit évanoui ; j'appellois



Emma avec des cris de douleur ; mon esprit affoibli ne formoit aucun projet , ne s'attachoit à aucune idée ; je m'abîmois dans la contemplation de mon malheur , & la faculté de souffrir sembloit être la seule qui me fût restée.

On me cachoit soigneusement le lieu de la retraite de Sir Edmond. Mes recherches me conduisirent enfin à la découvrir. Une des jeunes compagnes d'Emma , dont la sœur venoit d'épouser un habitant de la Caroline , m'apprit que le Baronnet vivoit près de Beauford , à peu de distance de l'habitation de son beau-frère. Touchée de l'embarras où elle me voyoit pour faire parvenir sûrement une de mes lettres entre les mains de son amie , elle m'offrit d'engager sa sœur à lui remettre en secret celle dont je la chargerois.

Avec quelle reconnoissance , quel transport j'acceptai cette offre , avec quelle promptitude je saisis cette heureuse occasion d'écrire à Miss Nesby , mon cœur avoit tant de sentimens à lui exprimer , tant de graces à obtenir d'elle , ma main trembloit en lui demandant un pardon que je n'osois attendre , des faveurs que je n'osois espérer ; méritois - je de la toucher , moi , dont l'imprudence caufoit toutes ses peines ?

De quelle joie me pénétra la réponse de la fidelle , de la constante Emma ! quelle douceur consolante de ne trouver dans sa lettre ni plaintes , ni reproches. Elle souffroit pour moi , & son ame généreuse ne m'accusoit point de ses malheurs ; elle daignoit calmer mes douleurs par les assurances de sa

tendresse ; elle me renouvelloit le serment d'être à moi ; elle me promettoit de surmonter tous les obstacles qui s'opposoient à notre union , mais elle me défendoit de songer à me rapprocher d'elle , de rien tenter , de rien entreprendre dans le dessein de la voir , peut-être *me dispenseroit elle bien tôt des loix qu'elle m'imposoit.* Ah , ses ordres étoient sacrés pour moi ! ma charmante amie m'aimoit , elle s'occupoit de l'infortuné qui gémissoit loin d'elle ; il lui étoit toujours cher , elle lui conservoit son cœur , elle lui promettoit sa foi , elle lui faisoit entrevoir un tems où leur commun bonheur renaîtroit ! mes lèvres pressoient avec délice les traits de cette main chérie ; cent fois le jour je relisois , je me répétois les touchantes expressions d'Emma ;  
être

être aimé d'elle , recevoir quelque-fois des preuves de sa tendre affection ; il me sembloit que c'étoit assez pour me faire supporter les rigueurs de l'absence , pour suspendre mon impatiente ardeur , pour m'inspirer toute la modération qu'elle exigeoit de moi ; je jurois de ne jamais enfreindre ses loix , de lui obéir ; mais ces douces dispositions furent bien-tôt altérées , & les plus vives inquiétudes revinrent troubler mon ame.

Miss Arthur , la jeune amie d'Emma , m'instruisit de votre séjour chez Sir Edmond , du projet qu'il formoit de faire repasser sa fille en Angleterre , & de vous confier le soin de l'y conduire. Cette intelligence , qu'elle tenoit de sa sœur , me fit éprouver le seul tourment dont une passion si traversée n'eut

point encore affligé mon cœur. J'en repoussai les premières atteintes par mon extrême confiance dans les promesses réitérées d'Emma ; elle venoit de m'écrire ; elle me parloit de la maladie de son père , du danger qui menaçoit sa vie , & ne me disoit rien de ses projets , ni de l'ami dont il vouloit faire l'instrument de sa haine & de sa vengeance. Je doutai du rapport de Miss Arthur , on pouvoit avoir formé de fausses conjectures ; peut-être n'étiez-vous plus à Beauford : quoi ! Miss Nesby eut-elle gardé le silence , sur un sujet si intéressant , ne m'eut-elle pas averti de tout tenter pour prévenir son départ , pour l'enlever à l'Etranger qui devoit l'éloigner de nos contrées , nous séparer à jamais ? Je lui écrivis. Après une longue , une in-

quiète attente , sa réponse détruisit mon incertitude , livra mon ame à toutes les fureurs de la jalousie : poison pénétrant & funeste , dont la trace est ineffaçable.

Miss Nesby m'apprenoit la mort de son pere , arrivée depuis un mois , les sermens exigés d'elle par ce pere injuste & rigoureux. Forcée de les prononcer , d'attester le Ciel de sa fidélité à les observer , elle s'étoit vue contrainte de promettre , de jurer d'obéir à de dures loix , de n'être jamais *la femme de Henry Maubray* , de renoncer à son amour , à lui , au bonheur dont elle avoit si long-tems nourri la flatteuse espérance. D'effrayantes menaces , qui s'étendoient sur moi , la remplissoient d'horreur & d'épouvante , la faisoient frémir à la seule idée d'un coupable parjure ;

elle passoit en Europe sous la conduite d'un ami de son pere, Elle ne prendroit jamais d'engagemens contraires à ceux dont elle chériroit toujours le souvenir ; elle pleurerait sous un autre Ciel des pertes irréparables ; elle regretteroit pendant tout le cours de sa vie , les biens qu'elle laissoit dans nos heureuses contrées.

Grand Dieu ! quels mouvemens cette lettre excita , de quels traits elle déchira mon ame ! je me crus trahi , je me crus oublié. Elle , Emma ? promettre , jurer de n'être jamais à moi ! démentir par de lâches sermens ceux que sa bouche avoit tant de fois répétés. Quoi ! du fond de son tombeau, le barbare Edmond disposoit de sa fille ? quoi ! Miss Nesby étoit libre , & renonçoit à moi ; elle pouvoit se donner

& je la perdois ! la cruelle consentoit à m'abandonner , à me fuir ; elle me condamnoit volontairement à d'éternelles douleurs ! il me sembla que l'amour s'éteignoit dans mon cœur , toutes les passions dont j'éprouvois la violence , ne me paroissoient plus tenir à ce sentiment ; le dépit , la colère , le desir de la vengeance m'occupoient seuls ; je voulois punir une ingrate , immoler à ses yeux cet ami de son pere , destiné sans doute à recevoir la main qu'elle avoit osé jurer de ne me donner jamais.

Dès la nuit même , je force un cabinet où mon oncle renfermoit ses effets les plus précieux. Je me fais d'une cassette remplie de lingots d'or ; j'en employe à l'instant une partie à corrompre la fidélité de mes surveillans ; ils promettent de



seconder mes desseins. Par leurs soins , je m'échappe avant le jour ; ils secondent mon empressement ; je m'embarque , les vents favorables me guident vers les rives où je veux aborder. Je frémis en apercevant les Côtes de la Caroline ; j'arrive à Beauford : ô fureur ! ô désespoir ! Emma vient d'en partir ; on me montre de la main le vaisseau qui me l'enlève , qui vous dérobe à ma vengeance. Désolé , je pousse des cris , j'appelle Emma , je tends les bras vers ces voiles qui l'éloignent rapidement de moi ; mes Mariniers m'offrent de se remettre en mer , ils espèrent me conduire au vaisseau ; je me rembarque , j'encourage les Rameurs , ils employent toutes leurs forces , je vous joins ; prêt à passer sur votre bord , un coup de vent trompe mon

attente , & me rejette au loin : cette contradiction du sort me fit sentir un mouvement d'impatience si pénible & si violent , que résolu de regagner le navire à la nage ou de périr au fond des eaux , je me précipitai dans la mer ; mais l'agitation de mes sens avoit déjà sans doute épuisé mes forces ; elles m'abandonnèrent , & sans votre pitié , je devenois la victime de ma propre imprudence.

Quelle fut ma surprise , ma consternation , quand on m'apprit à qui je devois la vie ! me voir sous la protection de Mylord Lindsey , de celui que je cherchois avec de si cruelles intentions ; ne pouvoir plus attaquer ses jours sans m'accuser d'une basse ingratitude , sans mériter le reproche de mon propre cœur ! ah , combien ce renverse-

ment de mes projets me causa de douleur ! mais en peu de momens , entraîné malgré moi par cet attrait puissant , attaché aux vertus , à la bonté , je me vis contraint de respecter , je me sentis forcé de chérir le bienfaiteur généreux , qui rejetant ce titre , m'invitoit à lui donner celui d'ami.

Insensiblement mon ame se calma. Le plaisir de revoir Emma , de lire dans ses yeux que son cœur n'étoit point changé , votre conduite avec elle , où la seule amitié se laissoit appercevoir , les marques touchantes de l'affection dont vous m'honoriez , dissipèrent une partie de mes chagrins ; chaque instant me lioit plus fortement à vous ; je rougissois d'avoir manqué de sincérité ; je me proposois de vous traiter avec plus de confiance , de ré-

parer ma faute par une exposition fidelle de la vérité ; je me flattois d'obtenir du sensible tuteur d'Emma, cette main désirée , dont les dernières volontés de Sir Edmond sembloient le rendre dépositaire, lui donner le droit de disposer. Un cœur si noble se prêteroit-il à seconder ces volontés, quand il en connoîtroit l'injustice ? quand il seroit sûr que l'orgueil & le ressentiment les avoient seules dictées ? Rempli de ces idées, de la plus douce espérance, j'instruisis Emma de mon dessein ; elle s'en alarma, elle me conjura d'y renoncer ; elle exigea de moi une promesse de ne point vous révéler le secret de notre intelligence. En vain je la pressai de m'apprendre la raison d'une défense si positive, elle refusa de m'en expliquer les motifs

cachés ; son obstination à me les taire me causa du trouble , de l'inquiétude , & bannit de mon ame la paix qui commençoit à s'y établir.

Notre arrivée à Londres redoubla mes chagrins ; le silence où vous m'engageâtes sur votre pupille , le soin mystérieux de cacher à Mylady Lindsey la fille d'un ami , que vous deviez naturellement lui présenter , mettre sous sa protection ; & votre tristesse sur la route de Bath , réveillèrent mes soupçons ; avec quelle véhémence ils se ranimèrent par les cruelles lettres de Miss Nesby ? par ses prières ardentes de renoncer à l'union où j'attachois tout le bonheur de ma vie. Lè don de sa main ne seroit plus , me répétoit-elle , qu'un présent funeste , capable de me faire partager les malédictions prononcées sur sa tête.

Ses promesses , ses sermens rompoient nos liens , renversoient toutes nos espérances. Elle vivroit seule , elle ne m'oublieroit point. Son amour , devenu un triste , un douloureux sentiment , feroit à jamais cher au cœur tendre & malheureux dont il avoit fait autrefois les délices , il ne s'éteindroit qu'à l'instant où tout s'anéantiroit pour elle.

De quelle amertume ces expressions me pénétoient , & quelles apparentes idées elles sembloient confirmer ! comment me persuader que les menaces de Sir Edmond eussent fait une impression assez vive sur l'esprit juste & raisonnable de sa fille , pour l'engager à sacrifier son bonheur & le mien à des craintes si vaines ? Les promesses surprises à sa timide soumission , détruiroient-elles la force de tant de

fermens libres & volontaires ? n'avoit-elle pas mille & mille fois juré d'être à moi ? Elle ne m'accusoit point de la mort de sa mere : depuis son départ de la Virginie , toutes ses lettres m'affuroident de sa confiance , m'exprimoient un desir passionné de me rendre heureux : ah , son cœur les disoit alors ! pourquoi donc ses dispositions étoient-elles changées ? causiez-vous cette différence dans ses projets , dans sa conduite , dans ses sentimens ? feignoit-elle ces alarmes , ces terreurs , pour écarter l'amant infortuné dont l'ardeur cessoit de la toucher ? Que ces pensées m'affligoient , quels mouvemens tumultueux & terribles m'agitoient , combien de fois m'y abandonnant , même en votre présence , vous regardant comme l'objet secret des résolutions de

Miss Nesby, me sentis-je prêt à perdre un reste de modération, à m'avouer votre ennemi, à vous demander raison de toutes les peines qui déchiroient mon cœur.

Revenu à Londres, j'en ressentis de plus grandes encore. Je ne pouvois entretenir Miss Nesby qu'en présence de plusieurs témoins, & vous passiez des heures entières dans son appartement. Je connoissois la médiocrité de sa fortune, & je voyois briller sur elle la richesse & l'éclat. Vos dons la paroient, vos attentions prévenoient ses desirs, vous l'amusiez par des fêtes, souvent, cruel sans le sçavoir; vous me chargiez de lui porter des preuves de vos soins à l'obliger; sans cesse vous présentiez à ses yeux des objets capables de séduire; & moi, qu'offrois-je à ses regards? des traits al-



terés par la tristesse, cet air timide & sombre que donne la disgrâce ; accablé de douleur, des soupirs, des larmes, de fatigantes plaintes, d'importuns reproches étoient les seuls tributs d'un amour malheureux, d'un cœur oppressé, dont le courage abattu succomboit sous le poids de la dépendance & de l'humiliation.

Ma profonde affliction toucha vivement la généreuse Emma ; elle chercha les moyens de calmer mon ame ; mais elle m'écrivoit en vain , en vain elle me rassuroit sur ses sentimens , sur les vôtres ; des lettres qui ne me rendoient point l'espérance , qui me prouvoient toujours son attachement à ses désolantes résolutions , aigrissoient encore mes chagrins. Elle consentit enfin à m'accorder la liberté de l'en-

tretenir , & pour s'en procurer la facilité , elle prit l'habitude de se promener dans les environs de Londres ; tous les matins elle sortoit seule avec Héléne. Nous nous vîmes , nous nous parlâmes ; je retrouvai la charmante maîtresse de mon ame aussi sensible , aussi tendre que dans les heureux tems où nos cœurs s'étoient liés par de si douces , par de si fortes chaînes. Sa bonté dissipa mon trouble , mes soupçons s'évanouirent , je me sentis satisfait , je me crus paisible ; mais l'Amant qui s'est livré à de jalouses inquiétudes , recouvre-t-il jamais une parfaite tranquillité ? Le repos momentané dont il jouit , n'est qu'une suspension de ses craintes , & ses premières agitations sont toujours prêtes à renaître.

En conservant la résolution de

n'être point à moi, Miss Nesby pouvoit-elle effacer tous mes doutes ? En vain elle m'assuroit que la seule amitié vous intéressoit à son sort , votre conduite découvroit un sentiment plus tendre : si elle ignoroit votre amour , pourquoi pendant le cours de notre navigation me défendoit-elle de vous confier le mien ? Sa constante opposition à l'aveu que je voulois vous faire , ne montrait-elle pas la crainte des suites d'une rivalité déclarée ? si elle croyoit devoir me refuser sa main , peut-être croyoit-elle aussi devoir l'accorder à Mylord Lindsey ; quels étoient mes droits sur elle , si son cœur ne les confirmoit pas , si elle reconnoissoit les vôtres ? L'Etranger exclus par Sir Edmond , sans appui , sans secours , sans ami dans des lieux où le rang ,  
la

la naissance & la fortune vous donnoient tant de crédit , oseroit-il réclamer les promesses d'une fille confiée à votre protection , d'une fille dont vous pouviez rejeter le choix s'il contrarioit les intentions de son pere ?

Combien je me reprochois mon impétuosité , ma violence , combien je regretois cette cassette imprudemment abandonnée : elle m'eut donné la facilité d'enlever Emma , de l'éloigner à jamais de l'Angleterre & de vous. Je ne me ferois point vu sous votre dépendance , je ne vous aurois point dû des égards , de la reconnoissance , de l'amitié ! réduit à attendre des réponses de la Virginie , incertain du tems où elles arriveroient , ignorant si elles seroient conformes à mes vœux , je me désolois , je ne

gouïtois pas un instant de repos : sans cesse je suppliois Miss Nesby de se rendre à mes desirs. Je lui représentois que la seule punition de sa désobéissance seroit la perte du petit héritage, dont la considération ne pouvoit entrer dans les motifs de ses refus ; je l'attendrissois , je l'affligeois , je ne la déterminois point. Incapable de supporter plus long-tems une situation si pénible, je ne lui dissimulai plus que je voulois en sortir , vous parler , exposer à vos yeux l'exacte vérité , vous ouvrir mon cœur , lire dans le vôtre , m'affranchir enfin du tourment continuel que me causoient vos soins , vos assiduités & cette douloureuse contrainte imposée à tous mes desirs , à tous mes sentimens.

La craintive Emma frémit de mon

dessein , elle trembla pour mes jours, pour les vôtres ; l'événement qui avoit banni son pere de sa Patrie , toujours présent à sa mémoire , fixoit depuis long-tems ses idées sur le danger où elle voyoit exposé l'Amant qu'elle aimoit & l'ami qu'elle respectoit. Cent fois elle s'étoit apperçue des mouvemens de mon ame , & cent fois elle s'en étoit alarmée. Je dus à son effroi le bien où j'aspirois avec tant de passion ; il fut le prix du serment que je fis d'abandonner mon projet , de mettre les mers entre vous & moi avant de vous révéler nos secrets. Rassurée par mes promesses , elle consentit enfin à ma félicité. Nous fûmes unis à cinq mille de Londres par un obligeant Ministre , dont la complaisance nous procura un petit appartement près de

la Ville , chez une de ses nièces , où nous goûtions presque tous les matins la douceur de nous voir & de nous entretenir sans témoins.

O charme inexprimable de l'amour heureux ! plaisirs délicieux ! flatteuses sensations ! toujours renaissantes , toujours nouvelles ; que vous avez de puissance sur une ame sensible ! j'oubliai dans les bras de ma chere Emma les amertumes de l'absence , les douleurs de l'attente , & pendant plusieurs mois mon bonheur effaça jusqu'à la trace des peines , dont l'incertitude & la jalousie me rendoient depuis si longtemps la triste victime.

Tous mes vœux se tournèrent alors vers ma Patrie. En arrivant de Bath , j'avois écrit à Robert Stanley , mon compatriote & mon ami. Son affection pour moi m'assu-

roit de son zèle à me servir : je l'instruisois de mon aventure , du desir qui me pressoit de revoir la Virginie. Je le chargeois de présenter à mon oncle une lettre soumise ; je demandois pardon à mon parent, justement irrité, je le suppliois de m'envoyer des secours pour m'acquitter à Londres, & me mettre en état d'aller réparer par mon attention à lui plaire , toutes les imprudences, toutes les fautes qui devoient exciter sa colère contre moi. Je reçus la réponse de Stanley , environ un mois avant que la maladie de Mylady Lindsey déterminât son voyage en Ecosse. Il me donnoit peu d'espérance d'appaîser mon oncle : cependant il m'exhortoit à prendre courage , à vivre sans inquiétude , & me promettoit de trouver les moyens de



me faire repasser à la Virginie.

Heureux quand sa lettre arriva, j'aurois attendu sans impatience l'effet de ses soins, si ce retardement n'eût jetté m'a timide compagne dans la plus noire mélancolie. En s'apercevant qu'elle ne pourroit cacher long-tems les suites de notre union, son esprit se remplit des plus funestes idées; la découverte nécessaire de notre mariage lui faisoit envisager des malheurs inévitables. Comment recevriez-vous cette confiance tardive & forcée, comment oseroit-elle avouer une défiance si offensante, une dissimulation si condamnable, qui excuseroit à vos yeux son ingratitude, la mienne, & comment en soutiendrois-je le juste reproche? Ces considérations livrèrent son ame à la terreur; elle se croyoit au mo-

ment de subir la punition de sa désobéissance, de la violation de ses sermens ; elle ne se rassuroit plus sur les miens , les menaces de son pere lui causoient une continuelle épouvante ; sans cesse elle me conjuroit de ne point attendre le succès des soins de Stanley , d'employer ses bijoux & ses pierreries à nous mettre en état de fuir , de perdre à jamais de vue les bords de la Tamise.

Je rejetai constamment un projet qu'Emma n'auroit point formé si son esprit n'eût été troublé par la crainte. Elle ne regardoit pas vos dons comme un bien qu'elle dût s'approprier , & l'honneur ne me permettoit pas de m'en servir pour quitter l'Angleterre. Ses chagrins , ses larmes me replongèrent dans un extrême abattement. Vous vîtes ma

tristesse , vous découvrites au fond de mon cœur le desir que je sentoís de repasser les mers ; vous m'offrîtes les moyens de le satisfaire : je dûs vous paroître insensé. Que pouviez - vous penser des mouvemens dont j'étois agité en refusant cette offre généreuse ? Vivement tenté de l'accepter , mais retenu par les circonstances , j'aimai mieux souffrir encore , qu'ajouter la bassesse à l'ingratitude.

Depuis l'heureux jour où la possession d'Emma remplissoit mes vœux les plus chers , aucun sentiment jaloux ne s'étoit introduit dans mon cœur. Je vous voyois sans trouble auprès d'elle , je ne vous observois plus avec cette attention inquiète , cette pente à donner une cruelle interprétation aux actions les plus indifférentes ,  
aux

aux discours les plus simples ; je ne doutois point qu'Emma ne vous inspirât de la tendresse ; mais ma confiance en elle , votre réserve , sa vertu , son amour entretenoient le calme dont je jouissois. Ah ! pourquoi , la veille de notre départ pour l'Ecosse , ralumâtes-vous tous deux ce feu que je croyois éteint. J'entre chez Emma , je la trouve en pleurs , je vous vois interdit ; elle est pâle , vous êtes troublé ; elle évite mes regards , ma présence semble vous étonner : grand Dieu , quels mouvemens s'élevèrent dans mon ame ! Emma pleuroit-elle votre prochain éloignement , veniez-vous de l'instruire de votre passion , ses larmes étoient-elles données aux regrets de s'être ôté la liberté de partager vos sentimens , de les rendre heureux ? Avec quelle rapidité mille idées se

présentèrent à mon esprit , elles serrèrent mon cœur , elles me prièrent de l'usage de mes sens. Vous sortîtes , on demanda Mistriss Howard , elle nous quitta ; seul avec Emma , je l'interroge sur votre confusion , sur sa douleur , sur l'extrême agitation où je la vois encore. Elle hésite , elle tremble , elle lève ses yeux & ses mains vers le Ciel , je suis malheureuse , s'écrie-t-elle toute en pleurs , je suis vraiment malheureuse ! en prononçant ces tristes paroles , elle tombe sans connoissance entre mes bras ; les cris d'Hélène attirent du monde ; on m'oblige de sortir , & du reste du jour je ne puis ni la voir ni lui parler.

Le lendemain je partis avec vous , emportant au fond de mon cœur un chagrin profond , de fu-

nestes soupçons & cette dévorante inquiétude , plus difficile à supporter que l'extrême douleur , que le plus fâcheux éclaircissement.

Aucun changement dans votre conduite à mon égard ne me persuadoit que vous fussiez instruit des secrets d'Emma ; comment vous les auroit-elle découverts , elle qui craignoit tant de vous les laisser pénétrer ? Quel avoit donc été le sujet d'un entretien capable de vous jeter tous deux dans un si grand désordre ? Les lettres d'Emma ne me donnoient point de lumières sur cet étrange incident , mais sa tendresse s'exprimoit avec tant de force & de vérité , que souvent je me reprochois de douter d'un cœur si sensible & si sincèrement touché de mes plus légères inquiétudes.

La tristesse où vous étiez plongé , vos alarmes sur le danger de Mylady Lindsey , cette piété filiale qui vous attachoit près d'elle , qui vous arrachoit des larmes , ranimèrent des sentimens , trop souvent affoiblis dans mon ame par ceux de la jalousie ; je cessai de vous envisager sous l'aspect d'un rival , je ne vis plus en vous qu'un ami , je partageai vos peines , mes pleurs coulèrent avec les vôtres , je déplorai la fatalité qui me forçoit à vous rendre malheureux , & cent fois je souhaitai que votre généreuse compassion n'eût point sauvé des jours destinés à troubler , peut-être à détruire pour jamais la tranquillité des vôtres.

Vous me confiâtes votre amour , vos chagrins , les larmes & les étranges discours de Miss Nesby ,

les inquiétudes , les tristes impressions qui vous restoient de votre dernier entretien avec elle. Cette confiance éclaircit un doute dont j'étois vivement occupé ; heureux si mon cœur n'en eût point formé sur l'étonnante constance de vos sentimens. Plus je m'attachois à vous représenter tout ce qui devoit vous conduire à étouffer une passion inutile , contraire à vos intérêts , à votre repos , à votre bonheur , plus vous paroissiez déterminé à la conserver. Comment me persuader qu'un amour si violent n'eût jamais été animé par l'espérance ? comment ne pas penser qu'Emma avoit autrefois reçu vos soins avec assez de bonté pour vous laisser croire qu'elle en étoit flattée ? Cette cruelle idée n'a pu s'effacer ; elle blesse , elle arme un cœur dé-



licat : ah ! sans le charme attaché à la préférence ; l'amour a-t-il des douceurs , a-t-il des plaisirs ? Si je ne dois mon bonheur qu'à la crainte , à la condescendance , à la pitié ; je cesse à jamais de le priser , je cesse à jamais de le goûter.

Mais par quels vains détails je fatigue votre attention , pardonnez-les à un esprit agité. Emma reçut les lettres impatiemment attendues par elle. A l'instant même elle quitta la maison de Mistriss Howard , & me pressa de retourner à Londres , où je recevrois la somme que j'avois demandée à Stanley. Vous m'offrîtes le prétexte d'aller la retrouver : ah ! pourquoi le saisis-je avec tant de bassesse ? pourquoi trop fidèle à mes engagemens , n'o-fai-je rompre un coupable silence , manquer à une parole imprudem-

ment donnée ? Je devois vous défabuser , vous montrer un ingrat , renoncer à cette vile dissimulation qui me livre à la douleur , à la honte , aux remords ! à chaque instant une voix intérieure me crie , pour prix de ses bontés , Lindsey trompé , trahi , gémit de la perte d'Emma , menace son ravisseur , le traite de perfide , de lâche . . . . ai-je pu mériter ces noms infâmes ? O quelle réparation . . . . il en est une . . . . je frémis d'y penser.

Quel sort bizarre nous force à nous affliger mutuellement ? Vous êtes malheureux par moi : j'ai cessé d'être heureux par vous. Après avoir si vivement désiré de quitter l'Angleterre , de s'éloigner de vous , pourquoi vois-je Emma dans une tristesse profonde ? pourquoi pâlit-elle en entendant prononcer votre

nom ? pourquoi ses yeux font-ils  
noyés de larmes ! . . . Ah ! quand  
vous lui exprimâtes vos sentimens ,  
lui feroit-il échappé un regret ? d'où  
vient me força-t-elle à partir seul ,  
à quitter Londres six jours avant  
elle ? vous auroit-elle écrit ? . . . .  
disparoissez noirs soupçons . . . mais  
hélas ! mon bonheur peut-il renaître ?  
la paix peut-elle habiter au  
fond d'un cœur coupable ?

Noble , généreux Lindsey , mon  
libérateur , mon ami ! vous , dont  
je connois l'équité , dont je révère  
les vertus , foyez l'arbitre de mon  
destin : pesez mes droits , examinez  
les vôtres ; jugez l'offense , & pro-  
noncez sur la satisfaction : si vous  
ne pouvez me pardonner , venez  
me punir ; si vous ne pouvez re-  
noncer à la fille de Sir Edmond ,  
venez l'arracher de mes bras. Tant

qu'un souffle m'anime , elle ne sauroit être à vous ; mais quand je n'existerai plus , s'il est possible qu'elle survive à ma perte , qu'une ame si sensible soutienne un malheur si long-tems redouté , si ce cœur fidèle peut recevoir une nouvelle impression , que Lindley sèche ses pleurs , la console , soit heureux par elle . . . . . ô non , que jamais un autre n'élève en elle un tendre sentiment ; chere Emma ! pourrois-tu m'oublier ?

Vous trouverez à Londres , chez Norton , Banquier , les douze milles livres sterling dont vous me chargeâtes à Edimbourg. Les bijoux & les pierreries , présent de votre libéralité , vous seront remis par lui , avec la totalité des avances que vous avez bien voulu faire à l'homme dont la reconnoissance

oseroit éclater en cet instant , si sa conduite lui permettoit de l'exprimer sans aggraver les justes reproches de son cœur.

Hélène , restée malade à Londres , attendue ici avec tous nos effets , me donne la facilité d'y prolonger mon séjour sans inquiéter Emma sur mes desseins. Mylord , je le répète , si vous vous croyez insulté , si mon sang répandu par vos mains peut seul effacer l'injure , je vous attendrai . . . . . mais non , épargnons Emma , n'élevons point ses craintes , je puis repasser en Angleterre si vous l'exigez , & vous donner la satisfaction que vous me demanderez.

D'où vient mon cœur se révoltet-il ? quel mouvement m'agite , me trouble au - dedans de moi-même ? me tromperois-je aux loix que

l'honneur semble m'imposer ? ah ! j'offense peut-être Mylord Lindsey en lui supposant des desirs de vengeance , quand son ame élevée , son naturel doux & sensible peuvent le porter à plaindre un malheureux , qu'une passion tyrannique a forcé d'être coupable , que ses remords ont déjà trop puni. S'il vous est possible , Mylord , de ne pas me mépriser , de me remettre une faute si grande , si vivement sentie , daignez m'en assurer par une ligne de votre main. Je partirai : j'irai jouir dans ma Patrie de la paix que vous m'aurez rendue : & si perdant le souvenir d'une tendresse , que le tems , l'éloignement , les circonstances doivent éteindre , vous devenez capable de revoir en nous des amis pénétrés de vos bontés , charmés de vos vertus ; faites-nous par-

venir cette heureuse nouvelle ; nous abandonnerons tout pour nous fixer près de vous , pour vous prouver notre zèle , notre amour , notre tendre , notre éternelle reconnaissance.

---

Ah Monglas , qu'un regret inutile est un regret amer ! de quel prix j'aurois acheté la possibilité d'accorder ce pardon demandé , de dire à ces infortunés , partez paisibles & vivez heureux. Mais , qui peut rappeler le jour passé ?

Toutes mes pensées se fixèrent sur la triste compagne de Maubray. Ils étoient ensemble à Amsterdam ! grand Dieu , quel spectacle ma main cruelle avoit présenté aux yeux d'Emma ! A cette idée , un faiblissement affreux ferra mon cœur.

Dans quel état devoit la réduire ce funeste événement ; m'accusoit-elle de ses larmes ? connoissoit-elle l'inhumain qui la livroit à de mortelles douleurs ? Ah ! dût - elle venger son époux , poursuivre ma vie , faire tomber ma tête , je ne voulois point abandonner celle dont je caufois le deuil & les pleurs. La compassion , l'honneur , tant de sentimens que je n'osois plus m'avouer , le devoir , l'équité me pressoient de voler au secours d'Emma , d'Emma désolée , plongée par moi-même dans la plus accablante affliction.

Résolu de retourner à l'instant sur mes pas , j'ordonnai de tout préparer pour mon départ. Pendant que mes gens se dispoisoient à m'obéir , John , pâle , tremblant , tout en larmes , se présente devant moi ,



il me prie , il me conjure de ne point aller à Amsterdam : la douleur , le désespoir m'y attendent , dit-il ; *Miss Nesby n'a plus besoin de mes secours , je ne puis rien pour Miss Nesby.*

Quelle impression les paroles & les pleurs de cet homme affectionné firent sur mon esprit ! respirant à peine , je lui ordonne de s'expliquer ; il hésite , j'insiste , il parle enfin . . . . O , mon ami , quel horrible récit ! rappelez-vous les faits exposés dans ce cahier dont la lecture m'ôta l'usage de mes sens. Cette belle & malheureuse Etrangère , objet de la généreuse pitié de Madame d'Auterive ; c'étoit . . . puis-je le dire sans que mon cœur se brise ? c'étoit la fille de Sir Edmond , c'étoit ma pupille , c'étoit la femme dont le bonheur m'avoit été

confié, dont l'amitié, dont l'amour, dont mes sermens m'engageoient à rendre le sort à jamais heureux.

En arrivant à la maison où je l'envoyois, John apprit la mort du blessé & le danger d'une jeune Dame, évanouie entre les bras de plusieurs personnes empressées à la soulager. Percant la foule qui l'en éloignoit, il reconnut, avec une surprise mêlée d'horreur, les traits de Miss Nesby dans celle que l'on nommoit l'épouse de l'Etranger. Craignant de laisser appercevoir son extrême émotion, il se retira promptement ; mais voulant prendre de nouvelles informations avant de venir me retrouver, après un peu de tems, il retourna dans la maison, ne vit personne en bas, & monta l'escalier. Ce fut à lui que Madame d'Auterive parla ; elle

l'instruisit de la fin déplorable d'une intéressante créature , dont la mort lui cauſoit le plus grand attendriſſement. C'eſt dans l'écrit de cette Dame où j'ai trouvé les tristes particularités de cette mort prématurée & cruelle. Avec quel redoublement de douleur j'ai lu . . . Emma , chere Emma ! quoi ! ton ſein déchiré . . . . Ah ! détournons les yeux de cette horrible image ; épouſe infortunée , malheureuſe mere ; pardonnez , ah , pardonnez-moi ! dix-huit années de regrets , de gémiſſemens , de remords n'ont-elles point expié mon crime , mon crime involontaire ?

Une maladie dangereuſe & longue fut la ſuite du chagrin inexprimable dont mon cœur étoit pénétré. Pendant pluſieurs mois , on craignit pour ma vie. Je ſouhaitois avec une forte d'ardeur qu'on pût retrouver

trouver Hélène ; elle me sembloit l'unique créature dont la vue , dont l'entretien pût m'intéresser encore. Je voulois l'établir avantageusement en Angleterre , ou la renvoyer à la Caroline comblée de mes bienfaits. On feignoit de la chercher pour me satisfaire , mais Mistriss Howard m'apprit enfin que la pauvre fille , restée malade à Londres , y étoit morte six jours après le départ de sa Maîtresse , au moment où on la croyoit rétablie & prête à l'aller rejoindre en Hollande.

Le tems me rendit mes forces , il ne ranima point mes esprits. Une sombre langueur , une noire mélancolie venoient de s'emparer pour jamais de mon ame. Je me sentis incapable de reprendre mes premières occupations , ou de m'en former de nouvelles. Je ne goûtois

plus rien , je ne préférois plus rien. En portant mes regards autour de moi , je n'appercevois dans la Nature , attristée à mes yeux , qu'un vaste désert où j'allois errer sans desirs & sans espérances : plus de société , plus d'amusemens , plus de plaisirs ! l'image de Henry mourant , d'Emma expirante , m'arrachoient à chaque instant des larmes , des cris de douleur. Combien leur longue tendresse , leur union , le bonheur dont je les avois privés me rendoient leur perte plus amère ! quoi ! me répétois-je à tout moment , quoi , j'ai fait disparaître de la terre deux personnes heureuses ! sans ma funeste passion , sans ce cruel empressement de chercher Nelson , de retrouver les traces d'Emma , je ne serois point en proie aux reproches de mon cœur : deux

jours de plus , & je recevois cet écrit ; ils vivroient , ils m'aime-  
roient , je pleurerois peut-être , mais  
si l'amour me forçoit à répandre des  
larmes , l'amitié m'offriroit au moins  
ses douces consolations , je ne me  
verrois pas seul dans l'Univers , je  
ne me dirois point , tout est fini  
pour moi , rien ne peut plus me  
plaire , rien ne peut plus me tou-  
cher.

Il me fut impossible de reparoître  
à la Cour ; le séjour de Londres me  
devint insupportable , je quittai  
l'Angleterre , traversai la France ,  
visitai l'Allemagne , revis l'Italie &  
passai au Levant où nous nous ren-  
contrâmes. Pendant le cours de nos  
voyages , vous m'avez vu conser-  
ver ma profonde tristesse. Après dix  
ans , rappelé dans ma Patrie par ce  
goût habituel qui nous attache aux

A a ij

lieux de notre naissance , aux premiers objets dont nos regards ont été frappés , je cédaï au desir de revoir la GrandeBretagne; mais elle ne m'offrit point la consolation que j'espérois y trouver. Mes plus proches parens ne vivoient plus , mes amis étoient dispersés ; presque étranger au milieu de mes compatriotes , je me repéntis de vous avoir quitté. L'assurance que vous me donniez de revenir bien-tôt en France , me fit desirer d'y fixer mon séjour , & la facilité de repasser en Angleterre me porta à préférer la Province où j'habite : vous trompâtes long-tems mon attente : vos lettres l'entretenoient & la rendoient plus vive. Votre retour excita dans mon cœur un mouvement dont je ne le croyois plus susceptible. Je vous revis avec une sensible joye. Vous vous éton-

nâtes de ma retraite , sans la blâmer , sans me proposer d'y renoncer , votre généreuse amitié s'occupa des moyens de me rapprocher du monde & de répandre l'agrément sur ma solitude. Vous achetâtes Malzais , vous me fîtes promettre d'y passer une partie de l'année avec vous ; mon voyage à Londres me priva de ce plaisir la première fois que vous y vintes avec votre charmante compagne : que je me trouve heureux d'avoir cédé à vos desirs au commencement de cette saison ! ô mon ami , par quel enchaînement de circonstances , d'événemens , le précieux reste d'une femme adorée s'est il offert à ma vue ? pourquoi n'ai-je pas plutôt connu l'existence de la charmante fille d'Emma ? Mon Dieu ! quelle fut ma surprise , mon trouble en



appercevant des traits trop présens encore à mon idée ! je vis en Made-moiselle de Valliere l'image de Henry Maubray , embellie par l'air & les graces de ma charmante pupille. De combien de mouvemens je me sentis agité ! tous mes regrets se réveillèrent , mille sentimens confus m'éloignoient & me rapprochoient de votre jeune amie ; elle parla : ah ! quel son de voix , il pénétra mon cœur : je crus entendre les accens de Miss Nesby ! un tendre intérêt me fit souhaiter de connoître l'état , le pays , la fortune de cette aimable fille ; je devins pressant , importun même , pour vous engager à dévoiler le mystère dont vous affectiez de couvrir tout ce qui la concernoit. Vous vous trompâtes à l'objet d'une curiosité si vive. Ah ! ce n'est point de l'amour ,

ce n'est point un cœur flétri par une longue tristesse dont j'ose présenter l'hommage à Mademoiselle de Valliere : c'est une affection paternelle, c'est un desir ardent de réparer des malheurs , causés par moi-même , qui ranime mon ame abattue. O Monglas , ô mon ami , ne me laissez point envisager sous l'aspect d'un cruel meurtrier ; protégez-moi , défendez-moi , justifiez-moi. Parlez de mon repentir , joignez vos prieres aux miennes , demandez , obtenez ma grace. J'attends de votre amitié toute la consolation du reste de ma vie. Oui , le bonheur de la fille d'Emma peut me rendre cette paix , cette tranquillité perdues depuis tant d'années ; qu'elle consente à me le devoir , & je puis encore espérer d'heureux jours.

O vous , que j'ai privé de vos protecteurs naturels , des droits de votre naissance , de votre nom , de vos biens , ne rejetez pas le tendre attachement d'un homme dont les innocentes intentions vous sont connues. Pleurons ensemble nos pertes communes , unissons-nous pour regretter Henry , pour regretter Emma , pour conserver , pour honorer la mémoire de votre incomparable mere. Chere Sophie , daignez recevoir les réparations qui vous sont dûes à tant de titres ; daignez prendre mon nom , daignez accepter ma fortune , devenez ma fille , & l'heureuse épouse de celui qui vous aime , qui vous mérite. Cessez de l'affliger par votre généreuse résistance. Livrez-vous à vos sentimens ; ni l'orgueil , ni l'intérêt ne s'opposeront plus à ses vœux ,  
à

à sa félicité. Cette mere ambitieuse , dont vous lui ménagiez la faveur , va desirer de donner à son fils l'héritiere d'une immense fortune. J'en estimai l'avantage quand je la destinaï à Miss Nesby , quand je la regardai comme un moyen de la rendre heureuse ; depuis sa perte , tant de riches possessions n'ont pu me donner un instant de joie , jouissez-en , elles feront mon bonheur. Vous ne me devrez rien , vous ne tiendrez rien de ma main ; c'est la fortune , c'est l'héritage de votre mere dont je vous assurerai la propriété. Ah ! n'hésitez point à combler mes desirs , consentez à nommer votre pere l'homme qui s'éloigne en ce moment de vous , pour prendre le soin le plus tendre qu'exige ce titre , pour lier à jamais la char-

*II, Partie,*

B b

( 290 )

mante Sophie à l'Amant le plus,  
sensible & le plus aimable, .

*Réponse de Mademoiselle de Canteleu  
à Madame de Monglas , en lui  
renvoyant le cahier de Mylord  
Lindsey.*

Je me suis conformée sans peine  
à vos intentions , Madame , en écri-  
vant à Mademoiselle de Valliere. Je  
m'approude de penser comme vous  
dans cette occasion importante à son  
bonheur. Mais , je l'avoue à regret ,  
avec beaucoup de pouvoir sur son  
cœur , j'ai très-peu d'ascendant sur  
son esprit. Si vous sçaviez , Mada-  
me , quel triste sacrifice elle mé-  
dite , à quel état elle se destine , la  
cruelle fermeté qu'elle oppose à mes  
tendres représentations , à mes

vœux , à mes prières , & si vous connoissiez toute mon amitié pour elle , vous ne douteriez pas de l'extrême desir que je sens de la persuader.

Je ne me suis jamais offensée de la voir rejeter mes avis ; une personne aussi réfléchie , n'a pas dû soumettre sa conduite à mon peu d'expérience , je n'ai pu lui inspirer cette confiance qui détermine à suivre , sans hésiter , les conseils de l'amitié ; mais , en manqueroit-elle pour Monsieur de Monglas ? C'est de lui , c'est de vous , Madame , que j'attends un bien ardemment souhaité , la certitude de passer une partie de mes jours avec l'aimable compagne de mon enfance & des plus heureuses années de ma vie.

Le cœur de Sophie s'attendrira ; sans doute , sur le sort de ses infor-

tunés parens ; mais , qui l'irriteroit contre Mylord Lindsey , quel reproche a-t-il mérité ? Etoit-il l'ennemi de Henry , vouloit-il sa perte , lui , qui gémit encore de n'avoir pu sauver un insensé de sa propre fureur ? Dans cette longue & triste histoire , Mylord est le seul objet intéressant pour moi , si le hasard semble en diriger les événemens , la réflexion conduit à s'assurer que l'ingratitude les a préparés.

Comment ceux qui lui devoient tant d'estime , tant de reconnoissance , ont-ils osé douter un instant de la noblesse , de la générosité de son ame ? Comment Miss Nesby put-elle se taire ? comment n'apprit-elle point à son tuteur les raisons de l'étrange conduite de son pere ? comment ne détruisit-elle pas ses naissantes espérances par l'aveu

de ses engagemens avec le jeune Maubray ? En la mettant sous la protection de son ami , Sir Edmond laissa-t-il ignorer à sa fille ses desfeins sur elle , sur lui ? En le supposant , pouvoit-elle méconnoître un Amant dans les soins empressés de Mylord ? Et comment ce passionné , cet impétueux Henry , conserva-t-il au milieu de ses transports , ce long empire sur lui-même ? comment à son départ d'Edimbourg , en pressant son bienfaiteur entre ses bras , en le baignant de ses pleurs , ne lui avoua-t-il pas son amour , son mariage ? Ah , Madame ! être retenu par une promesse , par un serment que l'honneur , l'amitié , la reconnaissance n'auroient jamais dû lui permettre de faire. Toute dissimulation est une perfidie ; je me sens révoltée contre cet homme fou



gueux , bizarre, & je bénis le Ciel que ma charmante amie n'ait point été nourrie , élevée, sous les yeux de ce pere violent , emporté. Lui eut-il inspiré ces vertus douces , aimables , attrayantes qu'elle doit à Madame d'Auterive , dont l'active tendresse , dont la vigilante attention fit germer dans le cœur de Sophie , toutes les qualités qui la distinguoient elle-même ?

Permettez-moi , Madame , de ne point vous nommer cet Amant de Mademoiselle de Valliere , à qui Mylord veut l'unir. Elle s'est reprochée plus d'une fois sa timidité , unique cause du secret qu'elle garda sur ses sentimens. La découverte de ce secret redoublera votre estime pour elle. Je lui laisse le soin de vous dévoiler ce mystère.

Je joins mes vœux aux desirs de

( 295 )

Monsieur de Monglas , aux vôtres ;  
Madame , à ceux de Mylord Lind-  
sey , & j'espère que la douce , la  
condescendante Sophie ne trompera  
point l'attente de tant de cœurs  
intéressés à sa gloire & à son bon-  
heur.

*LETTRE de Mylord Lindsey ;  
à Monsieur de Monglas.*

Je conçois votre embarras & la  
surprise que mes expressions ont  
causés à Madame de Monglas. Vous  
ignoriez tous deux l'attachement du  
Marquis de Germeuil pour Madè-  
moiselle de Valliere , & le généreux  
défintéressement qui , depuis la  
mort de Madame d'Auterive , faisoit  
préférer à votre amie la dépen-  
dance & la pauvreté à l'état bril-  
lant où l'amour offroit de la placer.

B b iv

En observant cette jeune personne, je n'ai jamais douté qu'un tendre penchant , contrarié par la fortune, ne fût la source de la triste rêverie où je la surprenois souvent. Combien cette idée m'intéressoit à son sort ! combien de fois ai je souhaité pouvoir répandre la joie sur ses traits animés & charmans ! que j'aime le Marquis de Germeuil ! il rendra Sophie heureuse , & son bonheur fera le mien.

Regardé depuis longtems dans les environs de ma demeure comme un sauvage inaccessible , j'appris avec étonnement que le Marquis de Germeuil s'étoit présenté chez moi. N'ayant pu me parler , il m'écrivit. Une affaire très-importante le forçoit , disoit-il , d'insister pour obtenir l'entrée de ma maison , & la faveur d'un entretien particulier

avec moi. Je consentis à recevoir la visite dont il s'obstinoit à m'honorer. Ah , Monglas ! pourquoi ne trouvai-je point dans l'époux de Miss Nesby la sincérité , la candeur qui distinguent l'Amant aimable & passionné de sa fille ? Une intention violente l'attiroit peut-être chez l'homme qu'il croyoit son rival. Sa noble franchise a bien-tôt excité la mienne ; nos cœurs se sont ouverts , ma confiance a été le prix de la sienne ; j'ai reçu , j'ai serré dans mes bras celui qui craignoit de trouver en moi le ravisseur de son bien le plus cher.

Que la conduite & les sentimens de Mademoiselle de Valliere redoublent mon admiration & ma tendresse. Si jeune , si sensible , & conserver tant de prudence ! combien de preuves d'un amour délicat dans ses

lettres , dans les innocentes & fortes assurances de son amitié , dans ses conseils à Monsieur de Germeuil ? quelle générosité dans ses refus , quelle grandeur d'ame dans leurs motifs : qui jamais fût plus digne des biens dont l'amour & l'amitié s'apprêtent à la combler ?

Devenu l'ami du Marquis , je me suis prêté sans peine à tous ses desirs. A l'instant où je vous envoyai mon dernier cahier , je parlois avec lui pour disposer l'esprit de sa mere à remplir ses vœux. Vous verrez par la lettre de la Comtesse de Germeuil à Mademoiselle de Valliere , combien le cœur de cette Dame est changé en faveur de *l'Orpheline élevée par Madame d'Auvergne*.

Mon ami , ce n'est point cette Orpheline , ce n'est point la fille de

**Maubray**, dont l'état seroit à présent si difficile à prouver , dont sans doute les biens sont passés en des mains étrangères , que j'ai offerte à **Madame de Germeuil** , pour être la compagne de son fils ; c'est ma fille adoptive , c'est **Sophie Lindsey**, reconnue en Angleterre sous ce titre , c'est l'héritière de ma fortune qu'une mere , jalouse de la grandeur de sa maison , reçoit de ma main & consent à nommer **Marquise de Germeuil**.

**Sophie** connoît - elle mes malheurs ? en est-elle touchée ? me pardonne-t-elle , pourra-t-elle me revoir , pourra-t-elle m'aimer ? J'attends votre réponse avec impatience. Si sa décision m'est favorable , hâtez-vous de me le dire , tous nos arrangemens sont déjà pris. Si **Madame de Monglas** veut bien

inviter la Comtesse de Germeuil & son fils à lui faire une visite , au moment où mon Exprès arrivera de Malzais , nous partirons tous trois pour nous y rendre. N'est-ce pas à vous à régler les articles qui doivent assurer le sort de votre *pupille* ?

Monfieur de Germeuil n'a pu l'aïſſer partir ce Courier ſans écrire à Mademoiſelle de Valliere. Il craint de l'avoir offenſée , il ſe reproche d'injuſtes ſoupçons , de plus injuſtes plaintes. Il deſire que ſa lettre lui ſoit donnée après celle de ſa mere. Ménagez tous nos intérêts , mon cher Monglas , & daignez m'inſtruire promptement du ſuccès de vos ſoins.



*XLIV. LETTRE,*

*Sophie de Valliere , à Hortence  
de Canteleu,*

**Q**UE depuis peu de jours mon cœur éprouve de différentes émotions ! ah , ma chere , mille sentimens l'agitent ; dans quelle confusion d'idées je répons à votre étrange , à votre véhémence lettre. Est-ce un songe ? est-ce une réalité ? mes sens ne me trompent-ils point ? suis-je connue ? suis-je la fille de Henry Maubray , de Miss Nesby ? suis-je descendue d'une famille noble ? ma naissance ne m'éloigne-t-elle plus de cet ami généreux qui daigna me



choisir dans mon abaissement , me  
respecter dans ma misère ? puis-je  
lever les yeux , jeter autour de  
moi des regards assurés , ne plus  
me compter au rang de ces inno-  
centes & malheureuses victimes du  
plus barbare des préjugés ?

O , ma tendre amie ! comment  
*passerois-je rapidement* sur ces *détails*  
dont vous m'annonciez la commu-  
nication ? pourrois-je refuser des  
larmes à deux infortunés , dont le  
sort paroît vous intéresser si peu ?  
Eh , bon Dieu ! c'est mon pere ,  
c'est ma mere que vous semblez me  
défendre de pleurer : quoi ! je ne  
gémirois pas de leur destin rigou-  
reux ? Monsieur de Monglas , la  
Marquise , vous-même m'assurez  
que je ne dois point l'imputer à  
Mylord Lindsey : vous me deman-  
*dez quel Juge oseroit le condamner ?*

Ah , je ne l'accuse point : jamais ma bouche ne s'ouvrira pour irriter ses douleurs par mes plaintes ; non , je n'aigrirai point l'amertume des reproches de son cœur. Je plains Mylord , je ne conteste point les vérités que vous mettez sous mes yeux. *Attaqué , forcé de se défendre , sa bonté ménageoit encore . . . il le ménageoit , Hortence , & pourtant . . .* mais , *ses longs regrets , ses vertus , ses intentions . . . .* ma chere , son amitié pour moi m'attendrit , me touche ; la fille de Miss Nesby peut mêler ses pleurs aux larmes de Mylord *Lindsey* , peut le nommer son ami , son pere ; mais la fille de Henry Maubray ne doit-elle rien à sa mémoire ? deviendra - t - elle l'enfant adoptif de celui qui perça son sein ? Ah ! je ne prétends pas *me guider obstinément par mes propres lumieres ;*

je ne veux point rejeter toujours les  
*conseils de l'amitié*. Je vous l'ai dit  
 plusieurs fois, je n'ai point un es-  
 prit *indocile*, un *caractère inflexible*.  
 Dans un tems où ma conduite  
 m'intéressoit seule, j'ai pu suivre  
 mes *propres inspirations*, me déter-  
 miner par mes *propres principes*. Ma  
 position est changée : des cœurs sen-  
 sibles se font une affaire de ma déci-  
 sion, la joie de mes tendres pro-  
 tecteurs semble attachée à ma con-  
 descendance, ils souhaitent le repos  
 de Mylord; ils desirerent ardemment  
 mon bonheur; quelle attrayante  
 perspective me présentent ces mots :  
*devenez ma fille & l'heureuse épouse*  
*de celui qui vous aime*, . . . . . peut-  
 être ont-ils trop de poids sur les  
 autres considérations . . . . on m'ap-  
 porte une lettre . . . . bon Dieu !  
 elle

elle est , oui , en vérité , elle est de Madame de Germeuil !

Avec quelle surprise , quelle émotion je l'ai lue , cette lettre , jugez-en , ma chere , par la copie que je joins à la mienne.

*Madame la Comtesse de Germeuil ,  
à Mademoiselle de Valliere.*

C'est avec beaucoup de confusion & de regret , ma chere Sophie , que j'avoue la dureté de ma conduite à votre égard. Ma complaisance pour une famille violemment irritée contre vous , suspendit l'effet de mon amitié. Le dépit de s'être vus long - tems trompés par ma tante , une jalousie , que l'événement devoit éteindre , vous attiroit l'inimitié de tous les parens de Madame d'Auterive. J'eus l'impardon-

*II. Partie,*

C c

nable foiblesse de céder à leurs instances, de vous abandonner dans un moment où votre situation exigeoit les secours les plus prompts & les consolations les plus tendres. Rien ne peut excuser ce cruel procédé : & si mon fils ne m'assuroit pas que le cœur noble de sa constante amie est incapable de haïr la nièce de Madame d'Auterive & la mere du Marquis de Germeuil, je n'oserois me flatter de voir jamais renaître les sentimens qui vous attachoient autrefois à moi.

Oublierez-vous, ma chere enfant, une si révoltante insensibilité ? daignerez-vous accepter le titre de ma fille ? Avec quelle joie je me prépare à vous le donner, à presser dans mes bras celle qui tient entre ses mains le bonheur d'un fils, l'objet de mon amour, de mes com-

plaisances , de ma vanité , de toutes les flatteuses sensations de mon cœur. Quoi ! depuis plus d'un an vous vous immolez vous-même à sa fortune , à sa gloire ? quoi ! vous avez pu lui représenter avec tant de force , tant de désintéressement les égards qu'il devoit à sa mere ? à sa mere qui vous abandonnoit ! Fille charmante ! combien l'abaissement où vous avez paru tomber a fait éclater en vous de noblesse & de vertu ; sans cette épreuve , on eut peut-être toujours ignoré une partie de vos brillantes qualités. Les héritiers de Madame d'Auterive rougiront sans cesse de vous y avoir réduite. Et vous , mon aimable fille , vous devez nous pardonner , votre supériorité vous y oblige.

---

Pardonner , moi ! Eh ! qu'ai-je à

pardonner ? de quels droits m'a-t-on privée , que me devoient les parens de Madame d'Auterive ? Ah ! tout ce qui tient à elle m'est encore cher. Quoi ! je me reverrois entourrée de mes premiers amis ? je me sentirois *pressée dans les bras* de Madame de Germeuil , elle me nommeroit *sa fille* . . . . en vérité , ma chere Hortence , j'ai besoin de calmer mes sens , je respire avec peine . . . . la joie est-elle plus difficile à supporter que la douleur ? fait-elle répandre des larmes ? Eh ! d'où vient l'espèce d'oppression qui serre mon cœur ?

L'Exprès de Mylord Lindsey attend , dit-on , ma réponse pour repartir ? suis-je en état de penser , de réfléchir ? O mes tendres , mes chers amis , répondez vous mêmes : que Monsieur de Monglas pro-

nonce , je soumets mon sort à sa décision.

*Madame de Monglas , à Mademoiselle  
de Canteleu.*

J'ai reçu vos lettres , Mademoiselle , & celles de Monsieur le Marquis de Melville. Je vous félicite de l'heureux événement dont vous voulez bien tous deux nous faire part. Je ne doute point du plaisir qu'auroit votre amie d'assister à cette brillante fête , mais nous partons précisément le jour de votre mariage pour conduire Sophie de Valliere à Londres , où elle va prendre le nom de Sophie Lindsey : préparation nécessaire à recevoir le titre de Marquise de Germeuil. Je ne lui ai point encore remis votre lettre ; je me hâte de vous le



dire , dans la crainte que son silence ne vous cause de l'inquiétude.

Son attendrissante entrevue avec Mylord Lindsey , l'arrivée de Madame de Germeuil , la présence de son fils , un changement de situation si grand , de si touchantes explications , les caresses de la Comtesse , les transports du jeune Marquis ont si vivement agité l'ame de la sensible Sophie , que sa santé en paroît un peu altérée. Si elle vous écrivoit à présent , les détails où elle entreroit augmenteroient peut-être cet espèce de trouble , d'émotion , dont on craint les suites.

Je n'imaginois pas que la joie s'exprimât par des larmes , par des soupirs , par une sorte de tristesse. Ces deux Amans m'étonnent en vérité. Je connois peu l'amour , mes idées sont très-bornées sur les mou-

vemens qu'il excite ; mais si ces mouvemens sont plus forts que ceux de l'amitié , ils le sont trop , ils doivent causer des sensations pénibles. En considérant ces *deux Amans* , que l'on nomme ici *Amans heureux* , je m'assure avec bien du plaisir , que la douce paix de mon ame est préférable à un sentiment , dont les délices si vantés , peuvent produire le même effet que la douleur.

On a cru devoir supprimer plusieurs lettres écrites de Londres à la nouvelle Marquise de Melville. Des détails très-intéressans aux yeux d'une amie lassent souvent l'attention d'une personne indifférente. Reconnue fille & héritière de Mylord Lindsey , Sophie est unie au Marquis de Germeuil dans la Chapelle de l'Ambassadeur de France.

Après la cérémonie, elle se rend avec tous ses amis à une Terre de Mylord, située près de la forêt de Windsor. Elle peint fort naturellement & même avec assez de gaieté la joie vive & bruyante excitée par le retour de Mylord; une fête amusante & magnifique a rempli tous les momens de ce jour, qu'elle nomme embarrassant & heureux.

Dans une autre lettre elle s'étend sur les bontés de Mylord. Son attentive bienveillance n'a point été arrêtée, dit-elle, par son éloignement. En tout tems sa libéralité, ses soins prévoyans entretiennent l'abondance autour de ses Domaines. Il est chéri, respecté des habitans de ses Terres; sa présence leur cause des transports de joie, & tout ce qui dépend de lui, est heureux par lui.

Prête

Prête à repasser en France , elle annonce son retour à Madame de Melville , & lui fait part d'une rencontre aussi agréable qu'inattendue , qu'elle vient de faire à Londres. Sans vouloir se nommer , une Dame s'est présentée chez elle , s'est obstinée à la voir , à lui parler. Comme elle entroit dans son cabinet , la jeune Marquise l'a reconnue , a volé vers elle , & cent fois elles se sont embrassées avant de pouvoir se demander compte du hasard qui les rassembloit.

Cette Dame est Cécile , dont la protection adoucissoit les chagrins de Mademoiselle de Valliere pendant son séjour à l'Hôtel de Terville. Le plaisir de se trouver toutes deux dans une situation très-heureuse , ajoute à la satisfaction qu'elles sentent de se revoir.

*II. Partie.*

d D

Fille d'un Gentilhomme Irlandois , mort au service de la France , restée fort jeune sans parens , élevée aux Nouvelles Catholiques , Cécile n'ayant rien , n'espérant rien , âgée de dix-sept ans , se dispoſoit à embrasser l'état Religieux ; une Dame pieuse vouloit bien lui donner la facilité de prendre le voile ; mais l'amour déranger les projets de la jeune Novice ; en l'offrant aux yeux du fils aîné d'un riche Négociant de Londres , âgé d'environ dix-neuf ans. Il terminoit à Paris le cours de ses voyages , son Gouverneur venoit d'y mourir ; il alloit partir quand il vit Cécile. Il prit une forte passion pour elle , & lui inspira les plus tendres sentimens. Il lui persuada de quitter le Couvent ; elle y consentit , elle en sortit , ils se marièrent ; & pendant

fix mois, ces deux aimables enfans goûtèrent tous les plaisirs que donne une union formée par l'amour.

Peu à peu leur bonheur diminua. Monsieur Belton , pere du jeune époux de Cécile , irrité du long séjour de son fils à Paris , le rappella par des ordres pressans , & bien-tôt il lui ôta les moyens d'y subsister. Forcé de repasser en Angleterre , Charles Belton conduisit sa compagne désolée à l'Abbaye de Panthémont , où Madame de Monglas étoit encore. Ils pleurèrent amèrement. Le tendre mari ne pouvoit consentir à se séparer de sa charmante femme ; il payà sa pension pour six mois ; il lui jura de revenir avant ce tems , & de ne plus la quitter. En débarquant à Douvres , il lui renouvela cette promesse

dans une lettre très passionnée , où s'exprimoient à la fois & la douleur d'être éloigné d'elle & l'ardent desir de s'en rapprocher. Mais elle attendit en vain une lettre de Londres , & l'adresse où elle devoit écrire à son mari ; elle ne reçut plus de ses nouvelles.

Pendant les premiers jours elle le crut malade ; elle s'inquiéta , s'affligea , pleura , se désola ; mais le tems & la réflexion lui persuadèrent enfin qu'elle étoit la victime de son amour & de sa crédulité.

Elle se vit trahie , abandonnée , sans ressource , sans appui , livrée à l'indigence , à la douleur , à d'amers regrets. Dans une position si cruelle , la force de son esprit & l'heureuse singularité de son caractère la garantirent du désespoir. Loins de se reprocher sa bonne foi , elle

rejeta la honte de cet abandon sur le perfide qui avoit osé la tromper , abuser lâchement de sa confiance & de sa sensibilité. Elle le méprisa & conserva pour elle-même toute l'estime que la franchise & la bonté font en droit de s'accorder. Elle détesta l'auteur de ses peines, & les adoucit en ne mêlant point le regret de sa perte à la haine qu'elle prit pour lui & pour tout son sexe.

Madame de Terville la vit au-pasloir avec sa nièce , & lui offrit un asyle auprès d'elle ; Cécile l'accepta , en exigeant de la Comtesse que personne ne connoîttoit jamais sa triste aventure. Son secret fut gardé ; & tout le monde dans l'Hôtel ignora son sort & son nom.

Cependant ce mari devenu l'objet de son aversion , de son dédain ,



tendrement occupé d'elle , gémissoit d'un éloignement forcé. Avant qu'il quittât Paris , son pere avoit appris avec une extrême colère, les motifs de son obstination à rester en France. Le jour même de son arrivée à Londres , il le conduisit à Plymouth , où il l'embarqua sur un vaisseau commandé par un de ses parens, & prêt à mettre à la voile pour la Jamaïque. Ce parent fut chargé de veiller sur les démarches du jeune Charles ; en vain il écrivoit à Cécile , aucune de ses lettres ne passa les mers , & pendant trois ans il se crut oublié d'elle , comme elle se croyoit abandonnée par lui.

La mort de son pere lui rendit enfin sa liberté. Il se hâta de revoir l'Angleterre , de revenir en France , de chercher son aimable compagne.

Son retour apprit à la fière Cécile que la haine née de l'amour irrité, n'est pas ce triste, ce cruel sentiment, dont rien n'altère l'odieuse constance. A la vue de Charles Belton, la tendresse reprit tous ses droits sur son cœur ; elle lui tendit les bras, de douces larmes coulèrent de ses yeux, en peu d'instans la joie dissipa ses longs chagrins, tous deux éprouvèrent ce charme incompréhensible, attaché à l'amour, à ses plaisirs : charme si fort, que sa puissance efface en un moment & les maux dont on se plaignoit, & le souvenir de les avoir sentis.

*F I N.*

---

---

A P P R O B A T I O N.

**J'**AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé : *Lettres d'Elisabeth - Sophie de Valliere , à Louise - Hortence de Canteleu son amie , &c* je crois que l'impression n'en peut-être qu'agréable au Public. A Paris , ce 8 Avril 1771.

GIBERT.

---

PRIVILEGE DU ROI.

**L**OUIS, par la grace de Dieu., Roi de France & de Navarre : A nos Amés & Féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra **SALUT** : Notre Amé le Sieur DENIS HUMBLLOT Libraire, nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au public : *des Lettres d'Elisabeth-Sophie de Valliere, à Louise Hortence de Cantelieu, son amie, par Madame RICCOBONI* : s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. **ACES CAUSES**, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de

Paris , dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie , & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq, à peine de déchéance de la présente Permission; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage , sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , ès-mains de notre très-cher & féal Chevalier; Chancelier Garde-des-Sceaux de France , le Sieur DE MAUPÉOU; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre , & un dans celle dudit Sieur DE MAUPÉOU : le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons , & enjoignons de faire jouir ledit Exposant , & ses ayans causes , pleinement & paisiblement sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes , qui sera imprimée tout au long , au commencement ou à la fin dudit Ouvrage , soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire , pour l'exécution d'icelles , tous Actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant clameur de Haro , Charte Normande , & Lettres à ce

contraires. Car tel est notre plaisir. DONNÉ  
à Paris, le premier jour du mois de Mai,  
l'an de grace mil sept cent soixante-onze, &  
de notre regne le cinquante - sixieme. Par  
le Roi en son Conseil.

*Signé* LE BEGUE.

*Registré sur le Registre XVIII. de la Chambre  
Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de  
Paris, N<sup>o</sup>. 1561. fol. 201 conformément au Ré-  
glement de 1723. A Paris ce 17 Octobre 1771.*

J. HÉRISANT, Syndic.